

**COMMENT DONC COMPRENDRE LA BIBLE AUJOURD'HUI ?
ESSAI D'HERMÉNEUTIQUE BIBLIQUE EN THÉOLOGIE PRATIQUE –
D'UNE PERSPECTIVE ÉVANGÉLIQUE CLASSIQUE**

DANIEL GARNEAU © 2012, © 2013, © 2014, © 2015

Le 15 mai 2015

Savoir et croire .ca

Sauf indication contraire, les citations de la Bible sont tirées de la traduction des textes hébreu et grec par Louis Segond, nouvelle édition de Genève 1979, intégrée à *La Sainte Bible avec commentaires de John MacArthur* de la Société Biblique de Genève (2006).

Citations bibliques ou notes extraites de la Bible à la Colombe (BC) :

Texte et notes, copyright © 1978, Société Biblique Française.

Citations bibliques ou notes extraites de la Bible de Jérusalem (BJ) :

Texte et notes, copyright © 1973, Les Éditions du Cerf.

Citations bibliques ou notes extraites de la Bible du Semeur (BDS) :

Texte, copyright © 2000, Société Biblique Internationale;

Notes, copyright © 2005, Excelsis.

Citations bibliques extraites de la Good News Bible (GNB) :

Copyright © 1976 American Bible Society pour Today's English Version (TEV);

Copyright © 1993 American Bible Society pour Good News Translation (GNT).

Citations bibliques ou notes extraites de la Nouvelle Bible Segond (NBS) :

Texte et notes, copyright © 2002, Société Biblique Française.

Citations bibliques ou notes extraites de la Nouvelle Édition de Genève (NEG) :

Texte, copyright © 1979, Société Biblique de Genève;

Commentaires de John MacArthur, copyright © 2006, Word Publishing.

Citations bibliques extraites de la Parole Vivante (PV) :

Texte et notes, copyright © 1976, Éditeurs de littérature biblique.

Citations bibliques ou notes extraites de la Segond 21 (Seg 21):

Texte et notes, copyright © 2007, Société Biblique de Genève.

Citations bibliques ou notes extraites de la Traduction œcuménique de la Bible (TOB):

Textes et notes, copyright © 2010, Éditions du Cerf et Bibli'O – Société biblique française.

À Sara...

RÉSUMÉ

La posture évangélique classique selon laquelle la Bible est la Parole inspirée de Dieu a-t-elle des fondements défendables à la lumière des savoirs contemporains ? Comment comprendre ce que la Bible nous dit et les perplexités devant lesquelles elle nous place ? Comment s'inscrit-elle dans une spiritualité chrétienne qui prenne en considération les conceptions de la vie et les réalités quotidiennes des croyants informés nord-occidentaux du XXI^e siècle ?

Interpellé par le consensus théologique universitaire contemporain, l'auteur identifie sept facteurs de tension qui nuisent à la compréhension des enjeux en présence, puis jette les bases d'une herméneutique appliquée au vécu des croyants d'aujourd'hui. Il vise à mettre en lumière certains des principaux enjeux qui interfèrent avec la réception crédible des Écritures aujourd'hui, ainsi qu'à leur compréhension et à leur application.

Après avoir identifié la nature présuppositionnelle du consensus théologique universitaire contemporain, l'auteur propose un modèle d'intégration de la Bible à la spiritualité chrétienne. La perspective évangélique classique est recentrée sur les enjeux clés où une grande importance est accordée au dialogue ouvert.

Cet essai présente en termes simples et pratiques des enjeux théoriques par ailleurs complexes et difficilement accessibles au public chrétien en général. Il peut également contribuer à briser certains mythes concernant le rapport aux Écritures entretenu par les chrétiens évangéliques de persuasion orthodoxe. Il vise aussi à aider les Évangéliques à mieux comprendre et à mieux respecter les positions contraires à la leur afin d'être aptes à engager un dialogue signifiant avec nos contemporains.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier chaleureusement les personnes dont le soutien a contribué à la réalisation du présent projet d'écriture : ma conjointe, Nellie, pour son appui permanent, et parce qu'elle croit en ce que je suis et en ce que je fais; les membres du groupe de discussion biblique de mon Église locale, *La Communauté chrétienne des Deux-Rives*, pour avoir lu la première ébauche du chapitre 1 de cet essai ou participé aux discussions auxquelles il a donné lieu : Mmes Cécile Beaulieu, Sylvie Bilodeau, Ginette Dargis, Nicole Faucher-Harris, Anne-Michèle Garneau et Irène Michaud, ainsi que MM Mario Banville, Bruno Coulombe, Paul Harris et Pierre Merette. Je suis également reconnaissant envers Mme Darcy Neal-Croteau de la Société biblique canadienne et le personnel de la Maison de la Bible de Québec pour leurs conseils en librairie.

Je remercie encore M. Gilles Marcouiller, pasteur de la *Communauté Chrétienne des Deux-Rives*, dont ma conjointe et moi sommes membres depuis 1998, d'avoir lu et commenté cet essai ainsi que de m'avoir encouragé à en diffuser les résultats d'une manière ou d'une autre. L'intérêt suscité par les commentaires de toutes ces personnes m'a incité à mieux dégager la pertinence que je voyais à ma démarche (ch. 2), à lui apporter plusieurs précisions importantes, à mieux la définir et à en étendre la portée (ch. 3 à 5).

Par ailleurs, il serait injuste de ne pas souligner l'importance des discussions autour de la table familiale, initiées par Sara, ma fille cadette, alors qu'elle était inscrite au baccalauréat en enseignement de l'histoire, de l'éthique et de la culture religieuse à l'Université Laval. Ces échanges m'ont ouvert à un univers de questionnement nouveau pour moi et ont servi d'élément catalyseur pour entreprendre la démarche présentée dans les pages qui suivent.

Je souhaite aussi souligner ma dette envers le personnel du corps professoral et les spécialistes de l'encadrement de la Téluc de l'UQAM dont les convictions tour à tour constructivistes, socioconstructivistes, naturalistes, humanistes, existentialistes et

postmodernes, m'ont conduit à rendre explicite les choix épistémologiques qui fondent ma vie¹ et dont le présent essai expose des dimensions clés.

Plus précisément, je remercie Mme Thérèse Lamy pour m'avoir encouragé à faire connaître mes premiers travaux autour des questions « Comment apprend-on ? » et « Comment communique-t-on ? », puis Mme Louise Bourdages et M. Luis Adolfo Gómez pour m'avoir guidé dans des démarches d'histoire de vie en formation² et d'autobiographie en recherche³, approches méthodologiques dont le potentiel d'application à la production du savoir m'a beaucoup rapporté. Mes remerciements s'adressent encore à MM. Pierre Gagné, François Pettigrew, Michel Umbriaco et André-Jacques Deschênes pour avoir contribué à ma connaissance et compréhension du domaine théorique et pratique de la recherche en formation à distance.

Toutes ces personnes du corps professoral de la Télug ont sans le savoir contribué à ma formation théologique en m'obligeant – sur une période de six ans – à reconsidérer ma foi chrétienne dans des perspectives référentielles qui m'étaient jusque-là inconnues. Le présent essai est tributaire non seulement de toutes les personnes nommées ci-dessus, mais encore de chacun des auteurs dont les noms figurent dans cet ouvrage ainsi qu'à tous ceux qui ont œuvré à la préparation des Bibles d'étude mentionnées.

¹ Garneau (2011). *Récit et interprétation d'un parcours éducatif à la Télug : sens et attitude épistémique, préconditions pour l'accompagnement en formation à distance*. Pour y accéder par le site de la Télug, se rendre à <http://biblio.teluq.ca> et naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*.

² Voir Bourdages (2001).

³ Voir Gómez (2008, 1999).

BIOGRAPHIE

En 1976, après une enfance et une adolescence troubles, M. Garneau s'est converti à Christ, alors qu'il était policier militaire dans les Forces armées canadiennes. Sur le conseil de son pasteur à l'époque, sans trop en saisir alors la pertinence pour une vie de foi chrétienne, il reprend et termine ses études secondaires abandonnées à l'adolescence.

En juillet 1980, il se marie à Nellie, dont il aura deux filles, Anne-Michèle et Sara, puis à l'automne de la même année, il entreprend une formation théologique et pastorale au London Baptist Bible College and Seminary (Ontario, Canada), fusionné depuis avec le Heritage Theological Seminary, d'où il obtient un baccalauréat en théologie en 1984.

De 1976 à 1986, M. Garneau s'engage comme bénévole dans un programme structuré par le Séminaire baptiste évangélique du Québec (SEMBEQ). Il se voit confié divers ministères, dont ceux d'initiation à la foi, d'animation de groupes de partage ou d'enseignement biblique dans des classes du dimanche, puis de prédication. Une fois terminé son baccalauréat en théologie en 1984, il devient pasteur stagiaire à London Ont. et à Québec, puis pasteur-fondateur responsable de l'Église évangélique baptiste de Québec-Est et titulaire de deux cours à l'École théologique baptiste de Québec.

En 1986, M. Garneau quitte le ministère pastoral, mais demeure membre actif d'une Église locale évangélique : l'Assemblée Chrétienne Bonne Nouvelle, jusqu'en 1998, puis la Communauté Chrétienne des Deux-Rives, jusqu'à ce jour. Il entreprend une carrière en informatique qui le conduira à devenir conseiller en gestion et rédacteur bilingue de textes techniques pour CGI, une multinationale d'origine québécoise.

Poursuivant des études en communication à la Télé université (B Com, 1995) et en formation à distance à l'université du Québec à Montréal (MA, 2011), M. Garneau prend la mesure des présupposés dominants de la culture contemporaine qui ont cours dans ces milieux universitaires. Son mémoire de maîtrise est constitué du récit et de l'interprétation de son parcours éducatif appuyés sur les herméneutiques littéraires et philosophiques reconnues dans le monde séculier. C'est sur cette toile de fond que s'inscrit le présent essai de théologie pratique et d'herméneutique biblique.

AVANT-PROPOS :

CONTEXTE, ORIGINE ET INTENTION DE CET ESSAI

Cet essai est né en réponse à une question qui m'a été posée il y a quelques années : la posture évangélique classique selon laquelle la Bible est la Parole inspirée de Dieu a-t-elle des fondements défendables à la lumière des savoirs contemporains ? L'exploration à laquelle a donné lieu cette question est présentée au chapitre 1, *Sept facteurs de tension entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible*.

L'une des premières personnes à qui j'ai fait lire le chapitre 1 ne voyait vraiment pas l'utilité de s'interroger sur les auteurs et les époques d'écriture des textes de la Bible. Qu'importe si Paul ou Jean ont écrit les lettres ou l'évangile qui leur sont attribués ? Cette question m'a poussé à produire une synthèse du premier chapitre afin d'en isoler la logique argumentative, d'où est né le ch. 2, *Contexte et pertinence des tensions explorées*.

Disposant dès lors d'une mini apologétique de la Révélation écrite de Dieu parvenue jusqu'à nous au travers des âges, je restais toutefois perplexe. N'avais-je pas adopté une posture défensive, sans présenter les bases constructives de ma conviction, ni donner aucun aperçu de la façon dont la Bible s'intègre à la spiritualité chrétienne ? Ces questions sont à la base des chapitres 3 à 5.

Au chapitre 3, je présente quelques-uns des passages bibliques qui ont le plus contribué à me conduire vers la posture adoptée dans cet essai. Le chapitre 4 présente des éléments d'herméneutique susceptibles d'aider à résoudre les perplexités rencontrées, illustrant comment j'ai résolu certaines difficultés que me posaient les textes bibliques. Le chapitre 5 est une réflexion sur la relation entre la Bible et la spiritualité chrétienne. Ce dernier est sans doute le plus important de tout l'essai. Il propose un modèle dont le but est d'aider à comprendre nos propres enjeux expérimentiels et conceptuels au XXI^e s. Les exemples donnés puisent dans ma propre expérience de vie.

Le document inclut également six annexes qui se veulent des applications concrètes de l'essai : un guide d'étude personnelle sur le thème de notre attitude face à la Bible (Annexe A); deux homélies, *Ma Bible et moi* (Annexes B), et *Vivre dans le monde*

en citoyens capables (Annexe F), les deux premières annexes (A et B) reprenant sous forme simplifiée et appliquée plusieurs aspects du présent essai, la dernière (F), préparée alors qu'une crise étudiante et politique d'envergure sociale faisait rage au Québec ; un guide de discussion invitant à réfléchir sur les questions que se posent les gens aujourd'hui (Annexe C); un guide d'étude et de discussion sur les Psaumes de la Parole (Ps 1, 19, 119, Annexe D), une étude schématique du livre de Job (Annexe E). Ces six annexes ont en commun de chercher à dépeindre la Bible comme un lieu de désir pour le croyant et de pertinence pour tous ceux qui la lisent en lui prêtant attention, l'incroyance devant être admise dans le parcours (Annexe C).

Ma bibliographie rend compte des sources utilisées dans l'élaboration de cet essai. Elle s'appuie sur des ouvrages anciens et récents d'allégeance évangélique classique, ainsi que sur des auteurs de grande crédibilité en théologie universitaire contemporaine. Sans ces derniers, il m'aurait été impossible de comprendre certains des enjeux clés du débat.

Je sais que je n'ai fait qu'effleurer la surface d'un domaine de savoir dont je n'ai pas pu approfondir tous les aspects importants. Par contre, j'ai le sentiment d'avoir mis le doigt sur quelques dimensions susceptibles d'éclairer des lecteurs de toute allégeance, ce que je crois avoir fait dans le plus grand respect des positions incompatibles ou opposées.

Daniel Garneau,
Québec, le 28 avril 2013

En 2012, la Société Biblique de Genève manifestait son intérêt pour le thème du présent essai, mais l'analyse du manuscrit n'a pas conduit à la publication par cette maison d'édition. J'ai par la suite apporté d'importantes modifications à la version initiale, puis l'ai publié sur mon site web, www.savoiiretcroire.ca, le 28 avril 2013. Des mises à jour ont ensuite été publiées, le 11 janvier 2014 et le 15 mai 2015 respectivement, afin de corriger quelques maladroites langagières détectées lors de mes relectures subséquentes. Puisse Dieu notre Père vous bénir à la lecture, comme Il m'a béni à l'écriture de cet essai.

Daniel Garneau,
Québec, le 15 mai 2015

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vi
REMERCIEMENTS.....	vii
BIOGRAPHIE	ix
AVANT-PROPOS : CONTEXTE, ORIGINE ET INTENTION DE CET ESSAI	x
TABLE DES MATIÈRES	xii
LISTE DES FIGURES	xiii
LISTE DES ABRÉVIATIONS POUR LES BIBLES CITÉES.....	xiv
INTRODUCTION.....	15
1. SEPT FACTEURS DE TENSION.....	19
1.1. Ignorance concernant les textes de la Bible.....	19
1.2. Méconnaissance de l'histoire de l'herméneutique.....	28
1.3. Confusion entre présupposés et méthodologies.....	36
1.4. Refus de fondements pour le savoir religieux.....	40
1.5. Préjugement caricatural de l'approche d'autrui.....	44
1.6. Absence de dialogue authentique.....	48
1.7. Négligence de l'enjeu d'appropriation expérientielle.....	54
1.7.1. Théorie de l'éducation : pour comprendre il faut appliquer	54
1.7.2. Exemple atypique d'engagement chrétien : Bonhoeffer contre Hitler	56
1.7.3. Approche strictement distanciée et compréhension de la Bible.....	59
2. CONTEXTE ET PERTINENCE DES TENSIONS EXPLORÉES.....	59
2.1. La valeur négligée de la Bible dans l'imaginaire collectif québécois.....	60
2.2. L'adhésion sans prudence critique à des méthodes admises	64
2.3. Sans un désir de l'appliquer, la Bible peut-elle être comprise ?	66
3. PAR OÙ COMMENCER ?.....	67
3.1. Critères à considérer pour la lecture de la Bible.....	67
3.2. Théologie et anthropologie de l'initiation au savoir biblique.....	69
3.3. Que dit la Bible de la Bible ?	70
3.3.1. Les écrits prophétiques ne sont pas fondés sur un caprice humain (2 Pi 1:20-21)	71
3.3.2. Les prophètes restent les auteurs des textes par ailleurs également inspirés par Dieu	72
3.3.3. Paul considérait les écrits de Luc comme étant la Parole de Dieu (1 Tim 5:18)	76
3.3.4. Pierre considérait les écrits de Paul comme étant la Parole de Dieu (2 Pi 3:15-16).....	76
3.3.5. Dieu a parlé aux hommes de plusieurs façons, comme l'illustrent Moïse, Habakuk et Jésus.....	77
3.3.6. Le message de l'Évangile était reçu par ses auditeurs comme étant la Parole de Dieu	79
3.3.7. Les psalmistes font de la Parole de Dieu un objet de leur désir et une source de leur joie	80

3.4. Que disent Jésus et la Bible l'un de l'autre ?	84
3.4.1. Jésus se présente comme le Messie annoncé par Esaï (Lc 4 et 7)	84
3.4.2. Jésus explique aux disciples les prophéties le concernant (Lc 24)	86
3.4.3. Le salut en Jésus : une énigme pour les prophètes (1 Pi 1:10-12).....	87
4. QUE DIRE DES PERPLEXITÉS BIBLIQUES ?.....	88
4.1. Choix préalables à l'interprétation des difficultés rencontrées.....	89
4.1.1. Considérer qu'une explication existe même si je ne la connais pas.....	89
4.1.2. Recevoir les textes comme ils se donnent à comprendre	92
4.2. Rudiments d'une herméneutique qui respecte les textes bibliques	93
4.2.1. Étudier le contexte dans lequel se présente une difficulté	93
4.2.2. Lire très attentivement les principaux textes bibliques pertinents	94
5. BIBLE ET SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE.....	96
5.1. Présentation générale d'un modèle de spiritualité chrétienne	96
5.2. Spiritualité chrétienne en contexte	98
5.3. Obstacles à la spiritualité chrétienne	101
5.4. Quel serait donc le noyau dur de la spiritualité chrétienne ?.....	110
5.5. Autodidaxie et étude de la Bible en spiritualité chrétienne.....	114
CONCLUSION	116
ANNEXE A – ÉTUDE THÉMATIQUE : MA BIBLE ET MOI !.....	118
ANNEXE B – HOMÉLIE : BIBLE, SAVOIR ET SENS.....	120
ANNEXE C – APPROFONDISSEMENT : QUELLES SONT LES QUESTIONS VITALES ?.....	122
ANNEXE D – DISCUSSION : PS 1, PS 19, PS 119	123
ANNEXE E – ÉTUDE D'UN LIVRE : NOTRE HISTOIRE DANS CELLE DE JOB ?.....	124
ANNEXE F – HOMÉLIE DE CRISE : VIVRE DANS LE MONDE EN CITOYENS CAPABLES ...	126
BIBLIOGRAPHIE.....	130
ÉDITIONS DE LA BIBLE	139

LISTE DES FIGURES

Figure 1 – Modèle de spiritualité chrétienne (simple)	97
Figure 2 – Modèle de spiritualité chrétienne (en contexte).....	99

LISTE DES ABRÉVIATIONS POUR LES BIBLES CITÉES

BC	Bible à la Colombe, Alliance biblique universelle, © 1978.
BDS	Bible du Semeur, Société Biblique Internationale, Éditions Excelsis, © 2000.
BJ	Bible de Jérusalem, Cerf, © 1973.
GNT	Good News Bible, Good News Translation, American Bible Society, © 1993.
NBS	Nouvelle Bible Segond, Alliance Biblique Universelle, © 2002.
NEG	Nouvelle édition de Genève, Société Biblique de Genève, © 1979.
PV	Parole vivante – transcription moderne de LA BIBLE (Nouveau Testament) pour notre temps – synthèse des meilleures versions actuelles, Éditeurs de littérature biblique , © 1976.
Seg 21	Segond 21, Société Biblique de Genève, © 2007.
TEV	Good News Bible, Today's English Version, American Bible Society, © 1976.
TOB	Traduction œcuménique de la Bible, Cerf, © 2010, édition 2011.

INTRODUCTION

Il existe une tendance d'associer à la naïveté crasse une certaine manière de lire les Écritures saintes, et à la scientificité la plus pure un autre angle de lecture. On dit parfois de la première qu'il s'agit d'une *lecture littérale* de la Bible, tandis que l'on se réfère à la seconde en l'appelant *méthode d'exégèse historico-critique*. L'on oppose implicitement la seconde méthode à la première, en disant que chacun sait aujourd'hui que l'on ne peut plus prendre les grands récits de la Bible au pied de la lettre⁴.

Cette manière de comparer les deux modes de lecture des textes bibliques ne fait cependant pas justice à la première approche et donne l'impression que seule la seconde possède ses lettres de noblesse. Parfois l'on parle plutôt d'une lecture confessante ou croyante de la Bible, l'opposant à une lecture séculière. C'est à la seconde méthode que ne fait pas justice cette autre manière d'en parler, car une lecture critique est nécessaire pour informer une lecture croyante⁵. En effet une lecture croyante de la Bible qui n'est pas aussi une lecture critique risque de conduire à des abus, comme nous l'apprend l'histoire.

Dans un récent mémoire de maîtrise pour une faculté de recherche sur la formation à distance, à la Télé-université (Téluq) de l'Université du Québec à Montréal⁶, je m'associais à la première approche en disant qu'il s'agit d'une lecture des textes tels qu'ils se donnent à comprendre. « Il s'agit[-là], précisais-je, d'une lecture de la Bible selon laquelle le genre littéraire de chacun des livres dont elle est constituée est pris en considération, ainsi que les contextes culturel, historique, grammatical et théologique de chaque passage, comme le disent [des auteurs placés pour savoir de quoi ils parlent :]

⁴ Pour une illustration concrète des enjeux associés aujourd'hui aux diverses méthodes herméneutiques, voir : Télé-université (s.d.), *Les grands récits de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament*.

⁵ Comme le dit d'ailleurs aussi G. L. Archer (1978) en introduction à son article « Biblical Criticism » publiée dans *The Pictorial Encyclopedia of the Bible*, volume one, p. 582. Dans une table ronde d'un colloque sur le thème « Texte et historicité. Récit biblique et histoire », Berthoud exprimait ainsi cette même perspective : « La question n'est pas de dire "je récus la critique", mais de savoir quelle critique on met en œuvre : une critique respectueuse du récit et de ce qu'il dit ou une critique qui reconfigure le texte et décide ce qu'il dit en proposant une autre lecture à partir de présupposés qui sont étrangers au récit. L'enjeu n'est pas entre une méthode critique et une autre qui ne l'est pas, mais entre une méthode qui se veut résolument respectueuse du texte et une autre qui fait violence au texte » (Berthoud et Wells, 2007, p. 61).

⁶ Voir Garneau (2011, p. 118, note 175), *Récit et interprétation d'un parcours éducatif à la Téluq : sens et attitude épistémique, préconditions pour l'accompagnement en formation à distance*. Pour y accéder par le site de la Téluq : <http://biblio.telug.ca>, naviguer Toutes les ressources, puis Thèses et mémoires.

Cobia (2007, p. 85-87), Erickson (1983), Schaeffer (1982, vol. 2), Fee et Stuart (1982) ». Résumer cette approche en disant qu'il s'agit d'une lecture littérale de la Bible ne lui fait pas justice. Il vaudrait mieux parler d'une lecture selon l'usage normal du langage. En termes techniques, il s'agit d'une herméneutique grammatico-historique. C'est la méthode d'exégèse utilisée par MacArthur dans la Bible d'études publiée avec ses commentaires⁷. Selon Romerowski et Bruce, ce type d'exégèse, appelée encore « historico-grammaticale » a été remis en valeur par les réformateurs, et constitue un fondement « au travail d'exégèse théologique et d'application » (Romerowski et Bruce, 2010, p. 750).

Lire la Bible comme elle se donne à comprendre, c'est être à l'écoute des textes en fonction de l'ensemble des contextes dans lesquels ils s'inscrivent. Comme un homme joyeux ne peut plus être appelé *gai* sans prêter à confusion, ainsi cette forme de lecture ne peut plus être appelée *littérale* sans qu'apparaisse une connotation étrangère à ce que cherchent à dire ceux qui abordent les Écritures sur la base de leurs contenus. Dire qu'il s'agit d'une lecture selon *l'usage normal du langage*⁸ élimine l'ambiguïté connotative et rend mieux justice à ce dont il est véritablement question dans cet essai et dans ce débat.

Des erreurs méthodologiques d'interprétation existent peu importe la forme de lecture à laquelle se rattache un exégète. Dans un récent ouvrage spécialisé en herméneutique et en exégèse biblique, Romerowski (2011) en donne maints exemples. Ce n'est donc pas sur les pires erreurs d'une école exégétique que devraient s'appuyer les tenants d'une autre école de pensée pour en développer une compréhension juste. Le

⁷ Voir, par exemple, l'introduction à l'évangile de Matthieu proposée dans la Bible d'études avec commentaires de John MacArthur éditée par la Société Biblique de Genève (2006, p. 1384).

⁸ Pour cette expression, voir Schaeffer (1982, vol. 1, p. 154), *A Christian View of Philosophy and Culture*. Romerowski et Bruce (2010), dans leur article « Interprétation biblique » du *Grand Dictionnaire de la Bible*, insistent eux aussi sur la compréhension des textes bibliques selon le langage ordinaire plutôt que sur un mode strictement littéral. Notamment, écrivent-ils : « Le langage biblique doit [...] être interprété selon l'usage et les conventions de langage en cours à l'époque de rédaction de chaque texte, et non pas selon la préconception illusoire qu'est le littéralisme » (Romerowski et Bruce, 2010, p. 755). Le langage ordinaire en effet a souvent recours à des modes d'expression qui conduiraient à des contre-sens si l'on tentait de les interpréter de façon littérale et il faut en tenir compte lorsque l'on cherche à comprendre un texte biblique. D'où Romerowski et Bruce (2010) nous invitent à interpréter tout texte biblique à la lumière de l'intention de l'auteur – établie selon les contextes grammatical, langagier, culturel, historique et théologique. Ces auteurs précisent notamment qu'il ne faut pas faire une fixation sur le mot, mais placer chaque mot dans son contexte – phrase, paragraphe, discours – en tenant compte des genres littéraires en cause. En bref, lire la Bible comme elle se donne à comprendre ne doit pas être assimilé à une lecture acritique ou candide. Il s'agit d'une lecture respectueuse de ce que dit le texte et prudente quant aux interprétations à retenir.

présent essai défend une approche herméneutique qui dans un langage plus technique est aussi appelée synchronique, par opposition à diachronique. Les herméneutiques synchroniques prennent le texte comme nous le recevons et cherchent à en tirer une signification pour le lecteur d'aujourd'hui. Les herméneutiques diachroniques mettent au contraire l'accent sur l'histoire de la construction des textes, par exemple : Les auteurs sont-ils bien qui ils disent être ? L'époque à laquelle se réfère le contenu est-elle plausible à la lumière de ce que nous savons par d'autres sources ?

Par ailleurs, Daniel Bourgeois (2007) pour sa part considère qu'il y a aussi eu ou qu'il y a au sein du catholicisme romain dont il fait partie une tendance chez les tenants des approches traditionnelles à démoniser les approches qui ne s'inscrivent pas dans la tradition herméneutique établie dans cette Église. J'estime donc que c'est avec prudence qu'il faut avancer sur les territoires que je compte explorer ici. Le point n'étant pas de démontrer qu'une approche n'a rien à apporter à l'autre, mais plutôt que de la perspective qui est la mienne, il faut prendre la peine de se mettre à l'écoute très attentivement de ce en quoi consiste l'herméneutique historico-grammaticale plutôt que de lui prendre pour acquis une présumée absence de crédibilité historique ou scientifique.

Le présent essai⁹ est né d'un souci de ma part de bien comprendre les enjeux sans recourir aux clichés les plus faciles pour éliminer des difficultés réelles. J'ai écouté avec grande attention les propos qui m'ont été tenus en faveur de la méthode historico-critique. Je suis ensuite revenu aux auteurs qui m'avaient aidé à adopter l'approche confessante, dans un souci de dialogue et une attitude à la fois d'ouverture et d'audace. Je voulais être en mesure de bien articuler ce qui fonde ma lecture croyante de la Bible. Je voulais également me laisser interpeller par les forces de l'approche historico-critique, mais surtout, comprendre de quoi il retournait, car je n'en savais au fond que très peu.

⁹ Voir Robert Vigneault (1994), *L'écriture de l'essai*, Montréal : Essais littéraires l'Hexagone, 333 pages. Ma compréhension de l'essai provient de la trace laissée en moi par la lecture de l'oeuvre à sa publication. Je vois l'essai comme un genre littéraire où les questions sont plus importantes que les réponses et où l'auteur peut explorer un questionnement qui l'habite sans nécessairement en résoudre l'énigme. L'essai peut également inclure une part de positionnement visant à engager ou à nourrir un débat. Le présent essai, *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui*, a été amorcé sur une base exploratoire. À mesure que les enjeux se clarifiaient, ma posture évangélique classique s'en est vue consolidée et renforcée, la dimension exploratoire cédant peu à peu le pas à une prise de position de plus en plus spécifique, précise et ferme.

Le texte qui suit est structuré autour de ma démarche. Je revisite mes propres savoirs issus d'une herméneutique grammatico-historique, fondant ma lecture confessante de la Bible, puis je prends connaissance dans les grandes lignes de la méthodologie historique critique. Les termes utilisés dans l'essai pour se référer à la première et à la seconde approches sont en général ceux des auteurs consultés. Certains des plus anciens parlaient de *haute critique*. Les plus récents parlent généralement de *critique historique*. Tous deux se réfèrent à la même approche. Par contre, j'ai aussi choisi de créer ma propre terminologie pour parler de ces deux méthodes. Je nomme la première une *lecture engagée* et la seconde une *lecture distanciée*. Ce choix comporte son lot de difficultés, car une lecture distanciée peut être engagée et vice versa. Il me semble toutefois que cette façon d'identifier les deux approches fait justice aux attitudes sous-jacentes d'un nombre important de ceux qui – dans la culture populaire – s'associent à l'une ou à l'autre.

En effet, un ancien problème a été inversé, celui où des croyants bien intentionnés citaient des passages de la Bible sans prendre les contextes en considération. Le nouveau problème est celui où des gens qui sont ou ne sont pas croyants aujourd'hui interprètent la Bible en fonction de théories qui ont vu le jour au sein d'une remise en question de la possibilité de l'existence du Dieu personnaliste que nous dépeignent les Écritures saintes. Là où l'on avait raison de reprocher à certains d'interpréter la Bible sans tenir compte des contextes dans lesquels elle a été écrite et dans lesquels elle est lue, c'est aux méthodes d'étude des Écritures saintes que s'applique aujourd'hui cette critique. On oublie que ces méthodes sont perfectibles et ne peuvent se poser en nouvelle mesure absolue de vérité.

La posture adoptée par ceux qui étudient la Bible en accordant la priorité à ce qu'elle nous dit (lecture engagée) n'est pas sans appuis. Mais ce ne sont pas les mêmes appuis que ceux qui étudient la Bible en accordant la priorité à des méthodologies critiques parfois au détriment de ce que les textes eux-mêmes disent (lecture distanciée). Un aspect très important des appuis des uns ou des autres réside dans la position adoptée quant à l'existence et à la nature de Dieu. S'il s'agit d'un Être personnel qui peut et veut communiquer avec les humains, alors la Bible peut être vue comme Révélation divine. S'il n'existe aucun Dieu ou si le Dieu qui existe n'est pas de nature personnelle ou ne

souhaite pas communiquer avec les humains, alors il devient difficile d'accueillir la Bible en fonction de ce qu'elle déclare à propos d'elle-même lorsqu'il est écrit que Dieu a parlé.

Cet essai est divisé en cinq chapitres. Le premier explore les tensions entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible (sect. 1.1 à 1.7). Le second tente d'en extraire la pertinence en fonction du contexte socioculturel québécois contemporain (sect. 2.1 à 2.3). Là où les premier et deuxième chapitres jetaient un regard défensif sur la Bible, les troisième et quatrième chapitres s'intéressent de manière plus spécifique à ce qui se dégage de celle-ci. Les passages cités au chapitre 3 sont choisis parmi ceux qui ont le mieux contribué à me convaincre que la Bible est effectivement ce qu'elle affirme être et que nous pouvons conséquemment lui faire confiance dans tout ce qu'elle cherche à nous dire. Le quatrième chapitre propose des pistes de réflexion pour résoudre les difficultés de certains passages sans renoncer à nos questions ni délaissier une posture croyante. Le chapitre 5 tire des implications de l'ensemble de cet essai pour la spiritualité chrétienne.

1. SEPT FACTEURS DE TENSION

Le premier chapitre de cet essai est un parcours exploratoire m'ayant permis d'identifier sept facteurs de tension entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible : (1.1) ignorance des contenus (fiabilité, cohérence et signification); (1.2) méconnaissance du développement historique des méthodes herméneutiques; (1.3) confusion entre présupposés et méthodologies; (1.4) refus de fondements pour le savoir en général et pour le savoir religieux en particulier; (1.5) préjugement caricatural de l'approche d'autrui; (1.6) absence de dialogue authentique entre parties adverses dans ce débat; (1.7) négligence de l'appropriation expérientielle à laquelle invitent les textes bibliques.

1.1. Ignorance concernant les textes de la Bible

Un premier facteur de tension entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible est l'ignorance des textes eux-mêmes et de ce qui fonde la confiance en ces textes. À ceux qui, par exemple, seraient tentés de considérer certains livres du N.T. comme le résultat d'une compilation progressive de la tradition orale dont l'écriture serait postérieure à la mort du dernier des apôtres, j'ouvrirais le dialogue par les considérations

suivantes. John MacArthur, dans son introduction au livre de l'Apocalypse¹⁰, s'oppose dans les termes suivants aux hypothèses tardives de l'origine de ce livre biblique : « Dès le II^e siècle, des hommes comme Justin Martyr, Irénée, Clément d'Alexandrie et Tertullien confirment que Jean est l'auteur de ce livre. Plusieurs de ses destinataires originaux étaient encore vivants lorsque Justin Martyr et Irénée clamaient cette paternité apostolique ». MacArthur précise ensuite que « Irénée a déclaré au II^e siècle que l'Apocalypse avait été écrite vers la fin du règne de Domicien [81 à 96 apr. J.-C] [et que] plus tard, des hommes comme Clément d'Alexandrie, Origène, Victorin de Poetovio (auteur d'un des plus anciens commentaires de l'Apocalypse), Eusèbe et Jérôme ont aussi soutenu cette date »¹¹. Bien sûr, si l'Apocalypse avait été écrite au II^e plutôt qu'au I^{er} siècle, il serait impossible que son auteur en soit l'apôtre Jean, malgré ce que le texte biblique nous invite à comprendre.

Les affirmations à l'effet que les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament aient été l'objet d'un processus de transmission orale avant d'être consignés par écrit dans la forme dans laquelle ils nous sont parvenus dans la Bible ne me laissent pas indifférent¹². C'est pourquoi j'apprécie les propos de McDowell et McDowell (2010, p. 93 à 104)¹³ concernant les critères de scientificité utilisés pour déterminer l'authenticité des textes anciens comme ceux de *l'Histoire de Rome* par Livy ou de *L'Illiade* par Homère. Il y a un écart de 1 000 à 400 ans entre les textes originaux et les plus anciens manuscrits dont on

¹⁰ Voir *La sainte Bible avec commentaires de J. MacArthur*, Société Biblique de Genève (2006, p. 2027). Tous les auteurs consultés attestent de ce même témoignage concernant la tradition des Pères de l'Église selon laquelle Jean était considéré comme l'auteur de l'Apocalypse. Une discussion plus détaillée de cette position traditionnelle de l'Église peut être trouvée dans l'article de G. Campbell « Apocalypse de Jean », *Grand Dictionnaire de la Bible* (Excelsis, 2010, p. 91-92), dans les introductions à l'Apocalypse de la Bible TOB (2010, p. 2701-2702) et de la Bible du Semeur (Excelsis, 2005, p. 1947-1948), puis dans M.C. Tenney « Revelation, book of the », *The Zondervan Pictorial Encyclopedia of the Bible*, vol. five, 1978, p. 89-94. Ce dernier article insiste que s'il est d'une part impossible de prouver de manière absolue que Jean soit l'auteur de l'Apocalypse, il est tout aussi impossible de prouver le contraire. Il n'est donc pas justifiable de discréditer comme une aberration sans fondement la position traditionnelle de l'Église sur cette question.

¹¹ J'ai choisi de citer la Bible commentée par John MacArthur, parce que celle-ci incarne mes propres positions évangéliques classiques de manière très sobre et il est facile à quiconque de s'en procurer un exemplaire et de poursuivre cette étude par lui-même. Un autre facteur a aussi contribué à ce choix : au moment où j'ai amorcé la démarche décrite dans le présent essai, c'était la Bible d'étude sur laquelle je m'appuyais pour mon projet amorcé vers 2008 de réappropriation personnelle des textes de la Bible.

¹² Voir, par exemple, le DVD de l'Université Laval par Jean-Claude Filteau (2002), *L'univers de la Bible*.

dispose de ces textes de l'antiquité gréco-romaine. Vingt copies subsistent pour le premier et 643 pour le second. Les apologètes McDowell et McDowell (2010, p. 97-98) affirment que ces indices textuels sont considérés adéquats par les historiens pour établir la validité des textes originaux. Les spécialistes évaluent la correspondance d'un manuscrit à sa forme textuelle d'origine en fonction de ces deux critères que sont l'intervalle entre l'original et la copie la plus récente dont on dispose, ainsi que le nombre de manuscrits anciens qui subsistent. Ne perdons donc pas de vue ce que nous venons de considérer : 20 copies avec un écart de 1 000 ans depuis l'original pour l'*Histoire de Rome* par Livy et 643 copies avec un écart de 400 ans depuis l'original pour *L'Illiade* par Homère; pourtant nul ne conteste la validité scientifique de ces deux sources de savoir historique.

Or, l'on dispose non pas de 20, ni de 643, mais de 5 600 manuscrits du Nouveau Testament et l'écart entre les plus anciens de ces manuscrits et leur rédaction est non pas de 1 000 ans ni de 400 ans, mais de 225 ans¹⁴. Cela n'exclut pas obligatoirement la possibilité d'une transmission orale des textes du Nouveau Testament. Toutefois, si l'on applique les mêmes critères de scientificité aux deux catégories de textes, et puisque l'on ne postule pas une transmission orale aux textes de Livy et d'Homère¹⁵, il ne faut pas en postuler une pour les textes du Nouveau Testament. Ajoutant à ces considérations la manière dont les textes sont présentés lorsqu'on en fait la lecture dans la Bible, il me paraît plus vraisemblable de considérer que les auteurs sont qui le texte affirme qu'ils sont. Lorsque le texte ne le dit pas expressément, comme pour l'évangile de Jean, je serais enclin à croire les Pères de l'Église, pour qui l'apôtre Jean était l'auteur de cet évangile, plutôt que des hypothèses théoriques qui en attribueraient la rédaction à un auteur du II^e siècle ou qui rejetteraient, par exemple, l'Apocalypse ou l'Évangile de Jean hors du

¹³ Dans *The Unshakable Truth*, un père (Josh) et son fils (Sean), tous deux théologiens, produisent conjointement une oeuvre apologétique. Ils adoptent une perspective évangélique traditionnelle des enseignements du christianisme, ce que, en 1908, il y a cent ans, G. K. Chesterton, appelait *Orthodoxy*. Ils s'interrogent systématiquement sur la question de pertinence et visent les préoccupations d'aujourd'hui.

¹⁴ Voir le tableau de McDowell et McDowell (2010, p. 98). L'écart entre les fragments de livres dont on dispose et leur date approximative d'écriture est de 50 ans et plus. L'écart entre certains livres complets du NT et leur écriture est de 100 ans. L'écart entre des versions comprenant la presque totalité du NT et le moment d'écriture est de 150 ans. Les dates des plus récentes versions des documents dont je viens de parler des écarts sont respectivement 130 après J.C. pour les fragments, 200 apr. J.C. pour les livres.

¹⁵ F. F. Bruce (2008, p. 17) atteste qu'il n'en est rien, seule la Bible est sujette à une telle remise en cause.

canon des Écritures¹⁶. Je tiens à préciser qu'il ne s'agit pas là à mes yeux d'un argument d'autorité, mais plutôt de mon choix d'accorder plus de poids aux témoignages des premiers par rapport aux seconds sur la base du crédit découlant de leurs contextes. D'une part, les Pères de l'Église étaient temporellement plus proche que nous le sommes des événements décrits dans les textes bibliques et entourant leur production. D'autre part, ces derniers s'appuyaient comme je le fais sur les indices laissés dans les textes bibliques, qui, dans le cas du quatrième évangile, rendent plausible que l'apôtre Jean en soit l'auteur.

Les manuscrits de l'Ancien Testament ont été minutieusement recopiés de siècle en siècle par des scribes dont les plus récents sont connus sous le nom de Massorètes. Leur méthodologie incluait plusieurs niveaux de validation et de contre-validation pour détecter les erreurs potentielles de transmission. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, le plus ancien manuscrit complet de l'Ancien Testament hébreu remontait à l'an 900 apr. J.-C. Or, en 1947, plus de deux cents manuscrits datés approximativement de l'an 125 av. J.-C. ont été découverts près de la Mer Morte. Ces manuscrits de mil an antérieurs aux plus anciens que l'on possédait jusqu'alors se sont avérés identiques dans plus de 95 % du texte, les divergences portant principalement sur des variantes orthographiques : aucune d'entre elles n'affectant la signification des textes, ni l'intégrité fondamentale des manuscrits, selon les apologistes évangéliques McDowell et McDowell (2010, p. 96)¹⁷.

Carsten Peter Thiede (2006), directeur de l'Institut de recherche épistémique fondamentale de Paderborn (Allemagne), professeur de l'Histoire du N. T., papyrologie et archéologie à Bâle, chargé de cours à l'Université Ben Gourion à Beer-Sheva (Israël), dans son article intitulé « L'historicité d'un texte. Nature et enjeux », commente ainsi la situation d'une manière fort éclairante pour le présent essai :

« Aujourd'hui, nous en savons plus sur les origines et la tradition textuelle du Nouveau Testament que sur tout autre texte littéraire et historique de l'Antiquité. Nous savons que nous possédons ce texte dans une forme qui correspond aux originaux du 1^{er} siècle. Nous avons rejeté les mythes d'une

¹⁶ Selon Metaxas (2010, p. 59), Friedrich Schleiermacher (1768-1834) et Adolf von Arnack (1851-1930), leaders du libéralisme théologique et de l'analyse historico-critique de la Bible, avaient conclu que les miracles décrits dans la Bible ne s'étaient jamais produits et que l'évangile de Jean n'était pas canonique.

¹⁷ Birdsall, Gooding, Gunner, Martin et Millard (2010) abondent dans le même sens dans leur article technique spécialisé intitulé « Textes et Versions » du *Grand dictionnaire de la Bible*.

prétendue histoire rédactionnelle des évangiles dont il n'y a aucune trace dans les papyrus des premiers siècles, ni dans les (environ) six mille manuscrits du Nouveau Testament préservés aux archives » (Thiède, 2006, p. 56).

Cet extrait est tiré des actes d'un colloque tenu à la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence le 4 décembre 2004 publiées sous la direction de Pierre Berthoud et Paul Wells (2006) sur le thème : « Texte et historicité. Récit biblique et histoire ».

Les travaux critiques qui ont conduit à repousser certains écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament vers des périodes ultérieures à celles découlant d'une lecture attentive des textes s'inscrivent dans ce que l'on appelle parfois haute critique, mais plus souvent méthode historico-critique ou herméneutique historico-critique. De cette approche générale à la critique des textes bibliques¹⁸, McDowell (1990, p. 134-136)¹⁹ souligne qu'elle ne jette en soi ni un regard favorable ni un regard défavorable aux textes dont elle fait l'analyse. La présentation faite par McDowell invite à interpréter les travaux critiques concernant la Bible avec un regard lui-même critique mais ouvert. Toutefois, je ne puis accorder de crédibilité aux démarches dont les conclusions présupposent l'impossibilité absolue des manifestations divines ou événements extraordinaires comme la résurrection des morts. Je ne puis pas non plus m'associer à des conclusions selon lesquelles les propos de Jésus et des apôtres seraient traités comme s'il s'agissait d'opinions mal informées, ainsi que le donne à entendre un commentaire de la Bible de Jérusalem sur la Pentateuque (Cerf, 1973, p. 24).

J'aimerais proposer un récapitulatif de certains des arguments avancés jusqu'ici, en même temps qu'une anticipation de ce qui sera dégagé dans la suite de cet essai. Je le ferai par l'entremise d'extraits tirés de Bibles d'étude récentes et facilement disponibles dans les Sociétés ou librairies bibliques partout à travers le monde et au Québec pour quiconque voudrait s'en procurer une. Je note pour commencer une réflexion percutante et facile à comprendre de *MaBible.Net*, (Société Biblique de Genève, 2007b, p. v25) :

¹⁸ Pour la portée et l'origine des diverses méthodes critiques de la Bible, consulter Nicole (2010), « Critique biblique », *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, p. 383-386, puis Guthrie (1978), « Biblical Criticism, History of », *The Zondervan Pictorial Encyclopedia of the Bible*, vol. one, p. 590-593.

¹⁹ Dans *A Ready Defense: Over 60 Vital "Lines of Defense" for Christianity*, Bill Wilson propose une compilation et une synthèse d'une partie de l'oeuvre apologetique publiée par Josh McDowell avant 1990.

« Même si elle est composée de plusieurs livres écrits à des moments différents et par des personnes différentes, la Bible présente une unité incontestable. On peut dire qu'il s'agit d'un seul livre. Il suffit de la lire pour s'en rendre compte. Pour les croyants, il s'agit de la Parole de Dieu transmise à l'homme. Peut-on le prouver ? Pas de façon absolue. On peut développer certains arguments en faveur de cette affirmation, mais c'est aussi une question de foi, au sens de conviction. D'après Hébreux 11.1, "la foi, c'est la ferme assurance des choses qu'on espère, la démonstration de celles qu'on ne voit pas".

« Aucun être humain ne peut te donner la foi. Seul Dieu peut le faire. Pour cela, il emploie beaucoup de personnes : les auteurs de la Bible, bien sûr, mais aussi les hommes et les femmes qui peuvent t'aider à comprendre son message et à le vivre au quotidien ».

D'autres réflexions de *MaBible.Net*, (Société Biblique de Genève, 2007b) présentent un éclairage complémentaire sur la transmission des textes discutée plus haut :

« Nous ne possédons plus les toutes premières versions, les textes écrits de la main même de l'auteur (ou autographes), des livres bibliques. Nous n'en avons que des copies, et il ne s'agit pas de photocopies : ce procédé n'était pas encore inventé ! Non, les textes ont été copiés et recopiés à la main (d'où le terme de manuscrit) pendant des siècles. Cela a été fait avec beaucoup de soin, mais des erreurs ont pu s'introduire. C'est pour cela qu'il existe aujourd'hui des versions imprimées du texte hébreu ou grec que l'on appelle "éditions critiques" : en bas de page, elles indiquent les différences entre les manuscrits anciens. [...]

« La plupart du temps, ces différences entre manuscrits qu'on appelle "variantes" sont de faible importance et, en réalité, elles n'ont aucune incidence sur le message de la Bible [...] ». (Société Biblique de Genève, 2007b, p. v26-v27).

Une dernière réflexion de *MaBible.Net*, (Société Biblique de Genève, 2007b) porte sur les auteurs de la Bible et permet de mieux nuancer ce que je disais plus haut :

« Qui a écrit les livres de la Bible ? Comme déjà dit, il n'est pas toujours facile de répondre à la question. Prenons l'exemple des cinq premiers livres de la Bible. On les appelle souvent "les livres de Moïse". Cependant, il est peu probable que Moïse lui-même ait écrit la totalité du texte : Deutéronome 34 relate sa mort; il est difficile d'imaginer qu'il ait écrit ces versets-là et, à vrai dire, cela ne pose aucun problème que quelqu'un d'autre les ait écrits. Quelqu'un a très bien pu compiler, plus tard, une série de textes dont certains remontaient à Moïse.

« La question est plus délicate dans le cas des textes prophétiques. Les prophètes annoncent des événements et sont donc censés écrire *avant* que ces événements ne surviennent. Une telle perspective ne pose aucun problème à ceux qui croient que Dieu a pu inspirer leurs prophéties; mais, parmi les spécialistes de la Bible, certains ne croient pas au phénomène de l'inspiration, et ils sont donc obligés de situer la rédaction des prophéties *après* les événements qu'elles sont supposées annoncer.

« Il arrive aussi qu'un texte biblique se présente comme écrit par telle ou telle personne; c'est le cas en particulier des lettres de l'apôtre Paul dans le Nouveau Testament. Même dans ces cas-là, certains estiment qu'on peut les attribuer à quelqu'un d'autre, qui aurait voulu se placer sous son autorité.

« Le problème de ce genre d'attitude, c'est qu'il laisse libre cours aux hypothèses les plus farfelues et ne tient pas compte de la manière dont le texte lui-même veut être perçu. Ainsi, dans les introduction aux livres bibliques de *MaBible.net*, seules celles qui ne contredisent pas les indications du texte biblique lui-même sont indiquées ». (Société Biblique de Genève, 2007b, p. v27-v28, italiques à même le texte).

Par ailleurs, la traduction de l'Alliance biblique universelle (1978) connue sous le nom de la Bible *Colombe* présente des remarques intéressantes en préface, notamment :

« À côté des traductions en français courant, qui sont nécessaires pour initier les gens non avertis au message biblique, le peuple chrétien est en droit de disposer d'une traduction qui lui permette de savoir exactement ce qu'il y a dans le texte original. Sans connaître les langues bibliques, le lecteur peut ainsi se faire une idée de leur génie propre, avec leur vocabulaire, leur structure, leurs répétitions, leurs formulations concrètes qui sont parfois surprenantes.

« La présente traduction est donc basée sur les textes originaux d'après les éditions scientifiques les plus récentes et le principe suivi par les réviseurs a été de serrer d'aussi près que possible les textes hébreu et grec. [...] » (Alliance Biblique Universelle, 1978, p. i).

Les auteurs de la préface de cette Bible *Colombe* disent avoir pris en considération et identifié dans des notes « les variantes trouvées dans les rouleaux de la Mer Morte pour Ésaïe et Habacuc 1-2 ». À cet égard, ils soulignent ce que nous avons aussi lu sous une forme ou sous une autre dans les pages qui précèdent :

« Les manuscrits par lesquels le texte du Nouveau Testament nous est parvenu, concordent dans leur ensemble, de manière impressionnante, mais ils présentent quand même, ici ou là, quelques légères divergences. Il est juste que le lecteur sache à propos de quels passages des hésitations subsistent » (Alliance Biblique Universelle, 1978, p. i).

Abondant en ce même sens, les remarques sur la transmission des textes bibliques, en introduction à la Bible d'étude avec commentaires de John MacArthur – publiée par la Société Biblique de Genève (2006, p. 25) – sont dignes de mention. En voici un extrait :

« Au fil des siècles, les spécialistes de la critique textuelle, une science précise, ont découvert, préservé, catalogué, évalué et publié un nombre étonnant de manuscrits bibliques de l'A.T. et du N.T. En réalité, le nombre de manuscrits bibliques à disposition est spectaculairement supérieur à celui des fragments existants pour tout autre ouvrage de la littérature ancienne. En comparant minutieusement les textes entre eux, il est possible de déterminer avec un haut degré de certitude quel était le contenu original ».

MacArthur mentionne ensuite les manuscrits massorétiques de l'Ancien Testament dont les plus âgés remontent au X^e siècle après Jésus-Christ. Il souligne leur correspondance avec les manuscrits de l'Ancien Testament écrits en hébreu qui ont été découverts près de la Mer Morte entre 1947 et 1956. Puis, par voie de comparaison avec l'AT, il s'appuie sur les travaux de la critique textuelle du Nouveau Testament et précise :

« La valeur du N.T. est encore plus assurée du fait de la quantité énorme de documents à disposition : plus de 5 000 manuscrits grecs, qui vont du texte complet à des fragments de papyri contenant quelques mots seulement d'un verset. Parmi ces derniers figurent des copies postérieures de 25 à 50 ans seulement à l'original. La grande majorité des spécialistes du N.T. s'accordent sur deux points : 1° Le 99,99 % du texte original est maintenant établi. 2° Pour le 0,01 % à propos duquel subsistent des incertitudes, aucune des variantes ne modifie en quoi que ce soit une doctrine chrétienne.

« À la lumière de l'abondance de manuscrits disponibles dans les langues originales et du travail minutieux effectué par les spécialistes de la critique textuelle pour établir le texte avec précision, il apparaît que, si une erreur a été introduite dans une copie ou s'est perpétuée dans les traductions, elle peut être identifiée et corrigée par une simple comparaison avec l'original reconstitué » (Bible d'étude avec commentaires de J. MacArthur, Société Biblique de Genève, 2006, p. 25).

La Bible TOB 2010 (Cerf, 2011, p. 17) contient aussi des éléments fort intéressants, comme ceux annoncés par le titre à la section *De qui provient la Bible*, à même les textes introductifs de la Bible TOB version intégrale citée ci-dessous :

« Les auteurs et rédacteurs des livres bibliques ont une conviction commune : leur identité et leur histoire en tant qu'individu et membre d'un peuple ne peuvent se comprendre que par rapport à Dieu. Ils témoignent des manifestations et des appels de Dieu et relatent les réactions des hommes face à la présentation de Dieu dans leur vie (interrogations, plaintes, louanges, actions de grâce) ».

Plus loin dans la Bible TOB 2010 (Cerf, 2011, p. 19), à la section intitulée *La Bible, Parole de Dieu*, on peut lire :

« Aucune lecture ne peut méconnaître cette fonction du texte biblique, cette interpellation constante, cette volonté de transmettre un message vital et d'entraîner l'adhésion du lecteur. Celui-ci reste libre de ne pas y donner suite et peut ne goûter la Bible qu'en amateur de littérature ou en curieux de l'histoire ancienne. Mais s'il accepte d'entrer en dialogue avec ces auteurs qui témoignent de leur foi et l'appellent à une décision, la question fondamentale du sens de sa propre vie ne manquera pas de se poser pour lui. [...]

« [...] Ainsi la Bible renvoie toujours le lecteur à la foi vécue, comme la foi vécue le renvoie toujours à la Bible où elle plonge ses racines ».

La démarche qui précède aura permis de rendre explicite les fondements sur lesquels s'appuient ceux qui considèrent que les contenus des Écritures peuvent être reçus comme les témoignages authentiques de gens qui nous ont parlé de la part de Dieu. Nous nous sommes jusqu'ici limité au fond à dire deux choses : premièrement, les textes bibliques parlent d'eux-mêmes lorsqu'on en fait une lecture attentive et prend au sérieux ce qu'ils disent; deuxièmement, nous n'avons pas à nous inquiéter de l'état actuel des textes de la Bible par rapport aux écrits originaux, car nous disposons d'un nombre élevé de manuscrits dont la qualité est attestée par des méthodes rigoureuses de transmission.

Mais, que doit-on penser de la vérité historique des affirmations contenues dans la Bible ? Nous n'en avons encore rien dit. Pourtant ce sujet est d'une importance vitale. Je dirai donc quelques mots maintenant sur les affirmations de vérité historique qui font

partie intégrante des contenus de la Bible tout entière, me limitant toutefois à des exemples et situations concrètes tirées du Nouveau Testament.

Tiede (2007), dans le cadre d'un colloque universitaire interconfessionnel, démontre, en s'appuyant sur l'Évangile de Luc et sur le livre des Actes, que les récits dont nous disposons s'inscrivent dans une méthodologie historique crédible et valable. Les premiers lecteurs des Évangiles au premier siècle de notre ère pouvaient en vérifier les propos, puisqu'il s'agissait de textes basés sur les récits de témoins oculaires directs. Or, Tiede (2007) fait remarquer que les faits décrits dans les Évangiles incluant les miracles n'ont pas été contestés par les lecteurs de son époque, ni par l'historien Joseph Flavius qui semblerait même avoir cité l'Évangile de Luc comme l'une de ses sources historiques.

Quant aux ennemis de Jésus et de ce qu'Il représentait, plutôt que de nier les faits des miracles, Tiede (2007) considère significatives les tentatives d'expliquer les miracles en attribuant à Jésus un séjour à l'étranger où il aurait appris des tours de prestidigitation. Bruce (2008) abonde dans le même sens lorsqu'il fait remarquer qu'au lieu de nier que la mort de Jésus avait été accompagnée d'une période de trois heures de ténèbres, l'on ait tenté d'expliquer le fait en suggérant l'hypothèse d'une éclipse de soleil. Pourquoi n'avoir pas nié les événements relatés dans les Évangiles s'il ne s'agissait pas de faits ?

1.2. Méconnaissance de l'histoire de l'herméneutique

Un second facteur de tension entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible est la méconnaissance de l'histoire de l'herméneutique²⁰ et de ses développements

²⁰ Voir mes références à Simard et à Gadamer dans les textes et les notes de bas de page, à la sect. 1.7.1 concernant la négligence de l'enjeu d'appropriation expérientielle à laquelle invitent les textes bibliques : Pour l'histoire et l'importance de la dimension applicative de l'herméneutique mise de l'avant par Simard dans l'oeuvre du philosophe allemand, voir ce qu'en dit lui-même Gadamer (2001, p. 91-92, 103-107). Pour comprendre ce concept d'application dans le contexte du développement de l'herméneutique en général, voir Gadamer (1996, p. 191-402). Voir aussi Grondin (1993, p. 175-180), à la section de son livre intitulée *Le travail herméneutique de la question de l'application*. Romerowski et Bruce (2010), dans leur article « Interprétation biblique » du *Grand Dictionnaire de la Bible*, présentent cette dimension applicative dans le contexte de l'histoire de l'herméneutique biblique, mais aussi de l'évolution récente des sciences du langage et du rapport qu'une personne désire ou ne désire pas entretenir avec Auteur et message des textes.

anciens et récents²¹ comme aussi de la méthode historique critique en particulier. C'est au développement historique de cette dernière que s'intéresse la présente section.

Je dispose d'un certain nombre de livres sur le sujet de l'inspiration et de l'autorité des Écritures, sur la formation du canon et sur des thèmes afférents. Ces livres m'ont aidé à développer les convictions exprimées dans le présent essai, lesquelles sont également appuyées par les notes que l'on trouve à même les différentes éditions de la Bible dont je dispose d'un exemplaire. Pour aller plus loin, il m'avait semblé devoir entreprendre une démarche très complexe, par exemple me familiariser avec les théories et travaux de la haute critique²² des textes de la Bible (comme certains appelaient la méthode historique critique dans les années 1960 et 1980, date d'origine de certains articles cités plus loin). Mais, dès que j'amorçai cette recherche de manière concrète, je me suis rendu compte que certains des enjeux sur lesquels l'on ne s'entendait pas à l'époque de ma formation théologique sanctionnée par un Baccalauréat en théologie (B Th) obtenu en 1984 s'étaient déplacés depuis trente ans. Par ailleurs, je me suis aussi rendu compte que la Bible TOB 2010 intégrait les résultats des travaux issus des théories de la critique historique de la Bible (ou théories de la haute critique), mais dans une forme remise à jour par rapport à ses éditions antérieures. Ces découvertes rendaient possible la poursuite de la recherche annoncée plus haut – sans que je doive obligatoirement être inscrit dans un programme de théologie universitaire ou d'herméneutique critique.

L'Association oecuménique pour la recherche biblique (2010), dans *L'aventure de la Tob, Cinquante ans de traduction oecuménique de la Bible*, nous informe que l'une des critiques de la critique soulevées contre les postures adoptées dans la première édition de la TOB parue en 1975 porte sur l'inauthenticité supposée de certains textes du Nouveau Testament. Les auteurs identifiés dans le texte biblique ne seraient pas véritablement les

²¹ Voir Burnet (2010), *L'interprétation de la Bible depuis 1943, pour en finir avec le modernisme*, dans *Histoire générale du christianisme, Vol 2. Du XVI^e siècle à nos jours*. Et voir Cernokrak et Jeanlin (2010), ils contestent certains aspects méthodologiques adoptés par les traducteurs de la Bible TOB. Pour une discussion de ces aspects et de plusieurs dimensions connexes à ceux-ci, voir encore Romerowski (2011), Romerowski et Bruce (2010), Ricoeur (2005), Simard (2004), Grondin (2003), LaCoque et Ricoeur (1998).

²² Voir les articles de Nicole (2010) et de Guthrie (1978) sur l'histoire des formes de critique biblique.

auteurs des textes en question. N. Koulomzine²³ exprime son inconfort en termes de « divergence dans le domaine de la critique biblique et non pas sur des positions doctrinales » (Cernokrak et Jeanlin, p. 47). Concernant l'érudition associée aux traductions de la Bible vers la langue française, Billon (2010, 121ss) fait remonter à Richard Simon, un érudit catholique du XVII^e siècle, cette forme d'exégèse biblique appelée *historico-critique*²⁴. Il affirme que « [d]ans les années 1960-1970, les pionniers de la TOB sont issus de la problématique historico-critique » (Billon, 2010, p. 127). Toutefois, pour la TOB 2010, le même auteur précise que « sans abandonner la méthode historico-critique, les sciences bibliques sont orientées par d'autres questions : l'écriture même de l'histoire, le langage, l'acte de lecture » (Billon, 2010, p. 127).

Dans un article sur l'interprétation de la Bible depuis 1943, inclus à *l'Histoire générale du Christianisme*, Burnet (2010) trace l'histoire de l'évolution de la critique historique, d'une part, et du pontificat catholique romain face à l'interprétation des Écritures, d'autre part. L'attitude romaine face aux Écritures est intéressante en ce qu'elle évolue peu à peu vers une herméneutique compatible avec ce que les protestants affirment depuis Luther, car l'article de Burnet trace ce qui me semble être une évolution au sein du catholicisme vers une meilleure prise en compte des contenus bibliques. La science exégétique quant à elle évolue aussi dans une direction qui la rend moins radicalement incompatible aux interprétations conservatrices ou traditionnelles des textes bibliques²⁵. À la lumière de mes lectures récentes de Gadamer et de Ricoeur pour développer le cadre théorique et méthodologique d'interprétation de mon mémoire de maîtrise en formation à distance (Garneau, 2011, p. 32-59), l'extrait suivant de Burnet dans *L'interprétation de la Bible depuis 1943, Pour en finir avec le modernisme*, me paraît d'une grande signifiante, surtout au regard du thème général de l'article dont je viens de présenter une dimension centrale :

²³ Le propos de N. Koulomzine recueilli par Cernokrak et Jeanlin, comme celui de Billon, cité juste après lui dans le présent paragraphe, sont d'autant plus significatifs qu'ils sont tirés d'une oeuvre produite par des participants au projet de traduction de la Bible TOB depuis ses débuts jusqu'à sa plus récente édition.

²⁴ Je l'ai déjà dit, je ne distingue pas dans cet essai entre *haute critique* et *critique historique* biblique ou *méthode d'exégèse historico-critique*. Elles réfèrent à une même approche de l'étude de la Bible. Pour les nuances précises, consulter les articles de Nicole (2010) et de Guthrie (1978) mentionnés précédemment, ainsi que l'article encore plus spécifique de G.L. Archer (1978) concernant également la critique biblique.

²⁵ Par la prise en compte de découvertes du XX^e s. qui démentent les hypothèses du XVIII^e s., notamment des citations d'extraits de manuscrits du NT antérieurs à des dates supposées tardives de leur écriture.

« [...] [L]a réflexion sur l'interprétation, l'herméneutique (on citera les travaux de Bultmann deuxième manière, de Gadamer et de Ricoeur qui se fondent largement sur la pensée de Dilthey et de Heidegger), souligne que la compréhension d'un texte est une délicate opération pour vaincre les distance[s] qui existe[nt] entre le texte et son lecteur. Si l'on en croit Ricoeur, une première distance existe entre le texte et son auteur, car, une fois produit, le texte prend une certaine autonomie par rapport à son auteur; il lui "échappe", ce qui condamne définitivement toute tentative d'expliquer un texte par la seule biographie de son auteur ("l'homme et l'oeuvre"). Une autre distance existe entre le texte et ses lecteurs successifs; ceux-ci doivent respecter le monde du texte dans son altérité d'autant plus grande que les textes dont il s'agit ont parfois plus de deux mille ans. Toutes les méthodes d'analyse sont donc nécessaires à l'interprétation, pourvu qu'elles servent à vaincre cette distance. Enfin, le sens d'un texte se doit d'être actualisé dans le vécu de lecteurs qui se l'approprient. À partir de leur situation, ceux-ci dégagent des significations nouvelles, dans la ligne du sens fondamental prévu par le texte. La connaissance d'un texte ne saurait donc pas s'arrêter au langage ou à la reconstruction de "faits" historiques; elle cherche par tous les moyens fournis par l'ingéniosité et l'esprit d'invention d'une époque à atteindre la réalité dont parle le texte.

« Ceci posé, on voit bien que ce n'est plus la méthode historique qui trace la fracture entre lecture croyante et lecture "laïque" de la Bible, pas plus que toute autre méthode d'analyse employée : la crise moderniste est bel et bien dépassée » (Burnet, 2010, p. 1074).

Précisons que, par « méthode historique », Burnet entend « méthode historico-critique ». D'où – m'opposant à certains auteurs²⁶ ou cours universitaires de premier cycle à l'Université Laval²⁷ ou de second cycle à la Téléu²⁸ – je retiens qu'il est erroné d'accorder à la méthode historico-critique un statut supérieur de vérité à celui des contenus bibliques. Plus précisément, si l'on insiste pour garder une distance critique face à ce que disent les textes, il faut en garder une quant aux méthodes sur lesquelles s'appuie la critique. L'article de Burnet (2010) aide à prendre une telle distance critique de la méthode historico-critique, cette dernière n'étant garante d'aucune vérité méthodologique absolue.

²⁶ Le présent essai adopte effectivement une posture qui ne va pas du tout dans le sens proposé par les auteurs de plusieurs des articles de *l'Histoire générale du christianisme* (Armogathe, 2010) ou de *l'Encyclopédie du protestantisme* (Gisel, et collaborateurs, 1995).

²⁷ Par exemple le cours à distance, *l'Univers de la Bible*, de Jean-Claude Filteau (2002).

²⁸ Nommément, *Les grands récits de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament* (Télé-université, s.d.).

Par ailleurs, Bernard Coyault (2010, p. 146), dans *La réception de la TOB, en France et dans la francophonie*, m'aide à comprendre une préoccupation clé du recours à l'approche historico-critique dans la traduction TOB 2010 et son importance :

« La TOB, à travers ses introductions et ses notes, joue un rôle pédagogique en introduisant des problématiques simples concernant la critique historique du texte biblique. La Bible n'est pas tombée du ciel. Chacun de ses livres a émergé d'un contexte historique et culturel précis qu'il est important de comprendre pour mesurer l'écart entre le monde du texte et celui du lecteur d'aujourd'hui. Cette approche historique doit rester humble, et ne s'oppose pas à l'appropriation existentielle et spirituelle des Écritures. Elle constitue un antidote utile à la tentation fondamentaliste qui sous couvert de respect de l'autorité divine de la Bible, la prend en fait en otage pour justifier toutes sortes de messages. Quand les textes sont sortis de leur contexte, ils deviennent des prétextes ».

Je n'ai pour ma part pas d'objection à suivre les travaux de la critique historique dans la mesure où l'on demeure attentif à ce que les textes bibliques eux-mêmes disent. J'abonderais dans le sens de tous ceux qui, comme le catholique orthodoxe Koulomzine, considèrent que l'authenticité néotestamentaire de Paul et de Jacques est une hypothèse qui tout en étant traditionnelle demeure la plus simple (Cernokrak et Jeanlin, 2010, p. 48). La pertinence de privilégier ainsi une théorie simple à une plus compliquée s'inscrit dans la foulée du principe de la meilleure explication proposé par le philosophe canadien Charles Taylor (2003, p. 86, 99-100, 103-107, 109, 138, 147, 330-331). Quoi qu'il en soit, il est une chose d'admettre une difficulté spécifique se rattachant à un texte ou à un ensemble de textes et c'en est une toute autre de présumer que cette difficulté doive être résolue sans tenir compte de ce qui est dit à l'intérieur même du texte en question.

D'ailleurs, J. M. Nicole (s.d., p. 199-200), dans son *Précis de l'histoire de l'Église*, attire l'attention sur une dimension importante des théories de la critique biblique n'accordant pas dans leur élaboration la priorité à ce que disent les textes eux-mêmes. Leurs origines remontent aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est-à-dire à l'époque où prenaient forme le déisme et le rationalisme. Ce n'est que plus tard, à compter du XIX^e siècle que l'hypothèse des sources du Pentateuque a pris sa forme classique sous Graf (1815-1869) et Wellhausen (1844-1918), affirme Nicole (s.d., p. 246-250) toujours dans son *Précis d'histoire de l'Église*.

Dès le XVII^e siècle, pour le philosophe et déiste anglais Locke (1632-1704), l'expérience constitue le fondement de la connaissance. Les tenants de cette philosophie, nous dit J.M. Nicole (s.d., p. 199), « préconisaient une religion naturelle, commune selon eux à tous les peuples. [...] Ils niaient les miracles. Ils rejetaient la Bible, accusant les apôtres d'avoir déformé la vérité ». L'un d'eux, Matthew Tindale (1656-1733) considérant même que « tout ce qui sort du cadre de la religion naturelle doit être rejeté », mentionne encore J.M. Nicole (s.d., p. 199) dans son *Précis de l'histoire de l'Église*.

Quant au rationalisme, Nicole (s.d., p. 199-200) en présente deux souches. Le rationalisme allemand considérait l'époque comme le siècle des lumières (*Aufklaerung*), cherchant « à concilier l'Évangile avec la raison humaine » (Nicole, s.d., p. 199). Le fondateur de la critique biblique allemande identifié comme étant Semler (1725-1791), par J.M. Nicole, aurait appartenu à ce mouvement philosophique qu'est le rationalisme. Quant au rationalisme français appliqué aux Écritures saintes, il débiterait avec le prêtre Richard Simon (1632-1712) et le protestant Pierre Bayle (1647-1706). Le premier aurait ouvert la voie à la critique biblique en France; le second a publié une ressource importante, consultée et citée par les écrivains antireligieux du XVIII^e siècle, le *Dictionnaire historique et critique*.

Or, justement, les auteurs de l'introduction de la Bible TOB au Pentateuque nous confirment que « l'attribution du Pentateuque à Moïse ne fut guère sérieusement contestée avant l'époque des Lumières » (Cerf, 2011, p. 41). Ils précisent ceci qui va dans le sens des affirmations de Nicole : « Que de nombreux textes du Pentateuque aient vraisemblablement dû être mis par écrit bien après l'époque de Moïse a été affirmé au XVII^e siècle tant par le philosophe Spinoza que par l'exégète Richard Simon ». Comme les auteurs de l'introduction au Pentateuque de la Bible TOB, Spinoza considérait difficile d'admettre que Moïse ait pu en être l'auteur, compte tenu de la variété de styles et des ruptures littéraires. L'introduction au Pentateuque de la Bible TOB nous apprend également autre chose. C'est en observant que plusieurs noms différents sont utilisés dans la Pentateuque pour désigner Dieu que Jean Astruc, médecin de Louis XV, « postula en 1753 que le Pentateuque résultait de la combinaison de deux mémoires (l'un utilisant le nom de YWHV, l'autre celui d'Elohim) » (Cerf, 2011, p. 42). Cette observation aurait

conduit à la théorie documentaire développée par Jean Astruc au XVIII^e siècle et popularisée par Julius Wellhausen au XIX^e siècle (Cerf, 2011, p. 42).

« Cette théorie part de l'idée que les différences stylistiques et la présence de plusieurs versions pour un même récit ou une même loi doivent s'expliquer par la combinaison de plusieurs sources. Derrière le Pentateuque se trouveraient quatre documents indépendants à l'origine. Les rédacteurs auraient alors rassemblé certaines parties de ces documents pour composer le Pentateuque » (Cerf, 2011, p. 42). L'on nomme ces présumés documents sources : yahviste (J), élohiste (E), deutéronomiste (D) et sacerdotal (P). Selon cette théorie, la première version du Deutéronome remonterait à l'époque du roi Josias, vers 622 av. J.C., plutôt qu'à l'époque de Moïse, vers 1405 av. J.C.²⁹, et le document sacerdotal daterait de l'époque de l'exil babylonien³⁰.

Plus loin dans l'introduction au Pentateuque de la TOB (Cerf, 2011, p. 43), les auteurs précisent : « Dans le cadre de ce modèle, on valorisait généralement les documents "anciens" J et E, essentiellement narratifs, alors que les documents D et P étaient considérés comme purement légalistes. La théorie documentaire a connu un grand succès, et on la retrouve encore aujourd'hui dans des ouvrages consacrés à la Bible. Cependant, ce modèle est mis en question depuis 1975 ». Certains chercheurs proposent l'abandon de cette théorie, même si aucun modèle explicatif n'est encore venu la remplacer, affirment aussi les auteurs de l'introduction au Pentateuque de la Bible TOB. Selon eux, « [i]l existe par contre un consensus partiel sur deux données fondamentales :

²⁹ Cette datation pour l'époque de Moïse est tirée de l'introduction au Deutéronome de *La sainte Bible avec commentaires de John MacArthur*, Société Biblique de Genève (2006, p. 281). Bien que la date exacte de composition du Pentateuque ne puisse être établie avec certitude – comme nous l'indiquent les études plus détaillées que la synthèse offerte par MacArthur dans les notes de sa Bible d'étude –, il existe un clivage général entre ceux qui considèrent Moïse comme l'auteur de ces textes et ceux qui voient Moïse comme une source lointaine et vague d'un texte dont la forme définitive serait post-exilique, d'où un écart approximatif non loin d'un siècle dans les dates proposées pour le livre Pentateuque. Le lecteur qui voudrait en savoir davantage sur cette discussion peut accéder à une bonne compréhension générale en consultant l'introduction au Pentateuque de la Bible d'étude version semeur 2000, p. 1-4, puis l'article de Hubbard et Bergery (2010), « Pentateuque » dans le *Grand Dictionnaire de la Bible*, p. 1237-1247. Ce dernier article permet de comprendre les liens entre les théories de la critique historique mentionnées ailleurs dans le présent essai et leur impact spécifique sur l'interprétation du Pentateuque – la même chose peut être dite concernant l'article « Pentateuch » du *Zondervan Pictorial Encyclpodia* signé par E. B. Smick (1978).

³⁰ La destruction de Jérusalem et du temple aurait eu lieu en 586 av. J.C. selon un tableau chronologique proposé dans la Sainte Bible avec commentaires de John MacArthur (Société biblique de Genève, p. 47), ainsi que dans les tableaux chronologiques de la Bible TOB 2010 (Cerf, 2011, p. 2739). À ma connaissance, nul ne conteste qu'il s'agisse bien là du début de la période de l'exode babylonien.

l'existence de textes sacerdotaux dans la Torah et l'importance de l'époque exilique et de la première moitié de l'époque perse (VIe-Ve siècles) pour la formation du Pentateuque. Ce sont deux données qui doivent servir de point de départ à l'analyse de la composition du Pentateuque » (Cerf, 2011, p. 43).

Gilbert K. Chesterton publiait au début du XX^e siècle (1908) un petit livre intitulé *Orthodoxy* qu'il qualifiait d'autobiographique parce qu'il y exprimait sa foi à la lumière des visions du monde des intellectuels de son époque et de leur critique du christianisme. Dans ce livre réédité depuis, Chesterton (2005) confirme ce qui a été dit plus haut des présuppositions rationalistes et naturalistes associées aux dimensions miraculeuses et personalistes de la Bible. La difficulté éprouvée à l'époque de Chesterton (1874-1936) par des cercles restreints d'intellectuels a atteint en 2012 toutes les couches de la culture, comme le disait déjà Francis Schaeffer (1982, vol. 1, p. 233-236), il y a plus de trente ans. Il s'ensuit qu'il est devenu plus aisé de ne pas croire que de croire³¹ en un Dieu personnel qui intervient dans les vies des humains d'une manière parfois très difficile à expliquer.

Dans les semaines et les mois après que j'aie complètement achevé l'écriture et la révision de la présente section 1.2. *Méconnaissance de l'histoire de l'herméneutique*, j'ai pris connaissance d'articles qui venaient confirmer ce que je dis ici. Les uns écrits par des auteurs dont la posture serait compatible à la mienne et d'autres s'y opposant. Nul ne nie ce que j'avance sur le développement historique de la méthode historico-critique. Certains offrent une meilleure synthèse et traitent plus directement les mêmes thèmes que moi. Leur maîtrise du sujet étant supérieure à celle qui fonde le présent essai, il m'a semblé incontournable de refléter au moins minimalement ces découvertes ultérieures ci-dessous.

Ainsi, la Bible du semeur édition d'études (Excelsis, 2005, p. 1-4) trace un portrait intéressant de l'histoire des théories visant à expliquer la composition du Pentateuque. De même Alexander, Rosner, Carson, Goldsworthy et coll. (2006, p. 3-123) proposent plusieurs articles recoupant les thèmes abordés en 1.1 et 1.2 du présent essai, comme le font aussi – dans le *Grand dictionnaire de la Bible* – des auteurs de grande prestance universitaire comme D. A. Hubbard et R. Bergey (2010), E. M. Nicole (2010),

³¹ Dans *L'âge séculier*, Charles Taylor (2010) reconstitue l'histoire des conditions de l'incroyance.

J. I. Packer (2010), S. Romerowski et F.F. Bruce (2010). Une excellente synthèse du consensus actuel en théologie universitaire contemporaine est publiée à même le commentaire d'introduction à l'évangile de Jean de la Bible TOB 2010 avec notes intégrales (Cerf, 2011, p. 2293 à 2297). Il est utile de le lire à la lumière de ce qu'en disent la *Bible d'étude version Semeur* (Excelsis, 2005, p. 1575), ainsi que la *Nouvelle Bible Second édition d'étude* (Alliance Biblique Universelle, 2002, p. 1389-1391).

Le thème de la critique biblique intégré aux ouvrages de références juste mentionnés est abordé par Gisel et Zumstein (1995) sous un angle distinct mais complémentaire. Ces derniers se démarquent des auteurs mentionnés au paragraphe précédent en ce qu'ils adoptent une posture univoquement favorable à la critique historique tout en s'opposant explicitement à l'approche défendue dans le présent essai. Ils proposent une vue d'ensemble de l'histoire de l'interprétation de la Bible depuis l'époque de la Réforme luthérienne jusqu'à aujourd'hui qui complète de manière intéressante ce que j'en dis. Malgré les points de divergence³² évidents, cet article confirme plusieurs des propos tenus jusqu'ici tout en apportant des nuances utiles à la compréhension des thèmes traités. Par ailleurs, les présupposés philosophiques de la méthode historico-critique sont pleinement assumés et les principes méthodologiques qui en découlent y sont présentés de manière systématique, ce qui favorise une compréhension claire des enjeux en présence.

1.3. Confusion entre présupposés et méthodologies

Un troisième facteur de tension entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible est la tendance à s'appuyer sur des méthodologies sans s'interroger sur les présupposés philosophiques qui les fondent. Le seul fait de savoir qu'une méthode est considérée scientifique par la plus grande partie des chercheurs de notre époque constitue en soi une preuve suffisante pour bien des gens que ses résultats sont exacts et sans faille.

³² Voir F. F. Bruce (2008), *Les documents du Nouveau Testament Peut-on s'y fier ?* et les actes d'un colloque universitaire sur le thème *Texte et historicité. récit biblique et histoire*, Berthoud et Wells (2006). Ils démontrent le bien fondé de la perspective classique dans le traitement des sources textuelles bibliques.

Ne pas distinguer entre présupposés philosophiques et méthodologies scientifiques conduit à une illusion de certitude d'un savoir auquel est apposé l'adjectif *scientifique*, lequel tient lieu d'*imprimatur* gommant les décisions épistémiques préalables au savoir. J'explorerai ces questions à l'aide de ce que m'apprennent Young (1981), de la critique historique de l'A.T., Cameron (1981), de la critique historique appliquée au N.T., et Erickson (1983), des méthodes critiques en théologie. Je m'appuierai aussi sur les tensions vécues par Chesterton (1874-1936) entre orthodoxie et modernisme. Quelques auteurs mentionnés ci-dessus ont écrits dans les années 1960 des textes encore d'actualité pour notre propos, puis leurs articles ont été republiés dans les années 1980, nommément : Young (1981), et Cameron (1981). Ceux-ci conjugués à des articles plus récents peuvent nous aider à cerner certains des enjeux de ce débat pour le présent essai. Il s'avère de fait que plusieurs des textes plus anciens à ma disposition sont considérés comme des classiques dont la lecture demeure recommandée aujourd'hui³³.

Dans *Baker's Dictionary of Theology*, Young (1981) contribue à confirmer la compréhension suggérée ci-dessus quant à l'histoire du développement des théories de la critique historique biblique, aussi connue sous le nom de haute critique. Il permet d'enrichir ma compréhension de ce qui est dit jusqu'ici en apportant des précisions intéressantes. Par exemple, Spinoza (1632-1677), un philosophe, serait de fait considéré comme le père de la haute critique. De plus, Young identifie des courants de pensée hostiles à l'Ancien Testament. Ceux-ci se manifestaient déjà chez des auteurs comme Marcion, Celsus, Porphyry et d'autres, dès les premiers siècles de notre ère. Dans un cas comme dans l'autre, l'on remet en question l'authenticité de ces textes religieux : les auteurs ne sont pas nécessairement qui les textes affirment qu'ils sont. Les récits qu'ils contiennent ne se sont pas tous produits comme ils se donnent à comprendre.

Ensuite, la théorie documentaire fut remaniée plusieurs fois avant de prendre la forme que lui donna Graf en 1866 et que popularisa Julius Wellhausen à compter de 1876. Les documents dits sacerdotaux, présumés avoir servi de base à l'écriture du Pentateuque, étaient initialement considérés les plus anciens plutôt que les plus tardifs.

³³ Par exemple, pour Paul Wells (1997) : B. B. Warfield (1979), *The Inspiration and Authority of the Bible*.

Cette dernière observation revêt une grande importance quand on la considère dans le contexte de ce que font les auteurs de la Bible TOB après avoir admis que la théorie documentaire avait maintenant tendance à être mise de côté par les érudits de la Bible. L'on retient malgré tout une date d'écriture tardive du Pentateuque (622 av. J.C. plutôt que vers 1 405 av. J.C.) et l'on continue de postuler une date tardive aux textes dits sacerdotaux, plutôt que d'admettre comme historique les chronologies du texte biblique.

L'hypothèse d'une rédaction tardive du Pentateuque (622 av. J.C.) était associée à la théorie documentaire mais aussi à l'hypothèse du développement religieux d'Israël. Selon l'une et l'autre de ces théories, les besoins institutionnels créés par l'exil auraient produit une nécessité dont le texte de la Pentateuque constituait la réponse. L'article de Young (1981) précise que ces théories étaient en perte de vitesse, ce qu'il attribuait en partie aux lacunes internes de la théorie elle-même et aux découvertes archéologiques faites après leur articulation par Graf en 1866 et popularisation par Wellhausen en 1876. Dans un autre article du *Baker's Dictionary of Theology*, Cameron (1981) examine brièvement quant à lui l'évolution de la haute critique appliquée au Nouveau Testament. Il montre notamment que l'on y passe d'un consensus de datation où certains textes auraient été écrits au II^e siècle à un retour vers le I^{er} siècle. Paul aurait également été réhabilité en sa qualité d'auteur de plusieurs de ses épîtres.

Respecté dans les milieux évangéliques quand j'étais pasteur d'une Église de l'Association des Églises Baptistes Évangéliques du Québec et du Canada, le théologien Erickson (1983, p. 81-104) propose un bref survol de la critique de forme et de la critique de rédaction, deux méthodologies importantes pour l'étude critique de la Bible. Après avoir présenté ces méthodologies et les hypothèses sur lesquelles elles se fondent, il souligne leurs bénéfices potentiels, met en garde contre les abus qui peuvent en être faits et propose des lignes directrices pour en faire l'évaluation. Ce qu'il y a d'éclairant à la lumière de ce qui précède sont les critiques qu'il propose de la critique de la forme et de la critique de la rédaction, puis les critères retenus pour les évaluer.

Il importe de mentionner que pour Erickson (1983, p. 84), le recours aux méthodes de la critique biblique est incontournable à l'élaboration de sa propre théologie.

Toutefois, il se dégage du chapitre *Théologie et étude critique de la Bible* de Erickson (1983, p. 81-104) qu'il est une chose d'adopter les méthodes en question et une autre d'endosser les présupposés de ceux qui les ont initialement développées et de leurs adeptes les plus radicaux.

Lors donc que l'on envisage le recours à n'importe quelle des méthodes critiques d'étude de la Bible, il faut être au clair avec les présupposés sous-jacents aux conclusions proposées, de même qu'avec nos propres présupposés concernant le texte biblique en soi. Celui qui n'admettrait pas la possibilité même de miracles pourrait trouver plus naturel de conclure que la résurrection de Jésus-Christ est un mythe plutôt qu'un événement. Ensuite, il importe de ne pas perdre de vue que c'est à des probabilités et non à des certitudes que conduisent les travaux de la critique de forme et de la critique de rédaction. Notamment, l'on ne peut pas inférer que si un enseignement de Jésus a été donné à un endroit, il ne puisse pas aussi avoir été donné ailleurs à un autre moment, ni qu'une même catégorie d'événements ne puisse être réellement arrivée qu'une seule fois. Les mêmes principes s'appliquent lorsque l'on cherche à comprendre les conclusions de tels travaux.

Il s'ensuit qu'il faut éviter de confondre entre, d'une part, les méthodologies de la critique historique dont font partie la critique de forme et la critique de rédaction et, d'autre part, la philosophie ou la théologie sous-jacente qui est présupposée par l'exégète³⁴. Cela conclut ce que je retiens de Erickson (1983, p. 81-104) concernant les méthodes critiques d'étude de la Bible dans le contexte d'une exploration des tensions entre lecture engagée et lecture distanciée des Écritures, tout en déployant ma position.

Je retiens surtout de la présente section et des précédentes ce que j'écrivais déjà, par anticipation, dans l'introduction du présent essai : La posture adoptée par ceux qui étudient la Bible en accordant la priorité à ce qu'elle nous dit (lecture engagée) n'est pas sans appuis. Mais ce ne sont pas les mêmes appuis que ceux qui étudient la Bible en accordant la priorité à des méthodologies critiques parfois au détriment de ce que les textes eux-mêmes disent (lecture distanciée). Un aspect très important des appuis des uns ou des autres réside dans la position adoptée quant à l'existence et à la nature de Dieu. S'il

s'agit d'un Être personnel qui peut et veut communiquer avec les humains, alors la Bible peut être vue comme Révélation divine sans que l'on se butte à une impossibilité logique. S'il n'existe aucun Dieu ou si le Dieu qui existe n'est pas de nature personnelle ou ne souhaite pas communiquer avec les humains, alors il devient difficile d'accueillir la Bible en fonction de ce qu'elle déclare à propos d'elle-même lorsqu'il est écrit que Dieu a parlé.

Ces enjeux sont très bien identifiés et illustrés par Chesterton (2005), dans *Orthodoxy*, et par Schaeffer (1982, vol 1), dans *A Christian View of Philosophy and Culture*. Nos présupposés déterminent ce qu'il nous est effectivement possible ou non de croire³⁵. L'impact des présuppositions intégrées aux méthodologies herméneutiques sont traités de manière frontale par Paul Wells (2007) dans l'article « Qui lui a donné le petit doigt doit lui donner aussi la main – Ernst Troeltsch (1865-1922) et la méthode historico-critique ». S'inscrivant dans la même foulée, William Edgar (2007), montre à quel point il est difficile de recevoir comme véritables les événements décrits dans les récits bibliques compte tenu des présupposés de notre époque en matière de vérité et d'histoire.

1.4. Refus de fondements pour le savoir religieux

Un quatrième facteur de tension entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible est une tendance au refus de tout fondement du savoir autre que celui qui provient de l'intérieur même de soi notamment lorsqu'il s'agit du savoir religieux³⁶.

MacArthur (2010), dans *La guerre pour la vérité*, et Lindsell (1980), dans *The Battle for the Bible*, ont-ils raison d'inviter les chrétiens à affirmer explicitement et sans

³⁴ Bruce (1981) sur la critique de la forme et Stonehouse (1979) sur les origines des évangiles synoptiques ont également contribué à ma compréhension de la critique historique, même si je ne les mentionne pas.

³⁵ Cette affirmation est défendue avec force détails pour le bénéfice du contexte naturaliste dans lequel s'inscrit mon mémoire en formation à distance (Garneau, 2011, p. 18-31, 126-135). Pour y accéder : <http://biblio.telug.ca> (naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*). La problématique de recherche est adossée aux tensions et questionnements suscités par les visions du monde d'accompagnants et d'apprenants dans leurs rapports les uns aux autres lorsqu'ils n'adhèrent pas à la même vision de la vie. Les résultats de la recherche exprimés dans la section *Discussion* invitent chacun à prendre conscience et à redynamiser ce qui dans le mémoire est thématiqué comme *attitude épistémique*, là même où entrent en jeu les fondements sur lesquels chacun s'appuie pour décider s'il considère vrai ou faux un présumé savoir.

³⁶ Pour une discussion approfondie de cette problématique, lire en entier Garneau (2011), où je thématise mon propre rapport aux dimensions épistémiques en cause ici. Lire en particulier : le cadre théorique et méthodologique d'interprétation; l'interprétation du récit; la discussion; la conclusion du mémoire. Pour y accéder, se rendre à <http://biblio.telug.ca> et naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*.

ambages ce qu'ils croient de la vérité et de sa source, comme je le fais dans cet essai ? Lorsque les théories dominantes s'imposent comme étant *les seules* plausibles parce que présentées comme *les seules* dont le caractère scientifique en soit garant, que peut dire celui qui considère la Bible comme le faisaient les Pères de l'Église et comme l'ont fait au long des siècles et le font encore aujourd'hui ceux qui la considèrent Parole de Dieu ?

Dans le chapitre *The Conclusion of the Matter* de son livre *The Battle for the Bible*, Lindsell (1980, p. 200) écrit : « La question centrale en cause dans cette bataille est épistémologique : elle concerne les fondements de notre savoir religieux. Ce savoir provient-il de la raison, de l'Église ou de la Bible ? » (ma traduction³⁷). Cet enjeu épistémologique concernant la Bible en tant que source de connaissance religieuse, Lindsell (1980, p. 200-201) le présente comme central et à définir maintenant par le christianisme, de la même manière que le salut par la foi a été l'enjeu clé résolu à l'époque de la Réforme.

Une tendance existe aujourd'hui à considérer comme certaines et indubitables les théories les plus farfelues, si elles ont reçu une sanction de l'appareillage méthodologique de l'univers des sciences et à marginaliser les savoirs provenant de la tradition chrétienne. Plusieurs auteurs dont les sociologues québécois Fernand Dumont (2008, t. II, p. 323) et Raymond Lemieux (1999, p. 21, 23, 24, 33-52, 72), ainsi que les sémioticiens Greimas et Courtés (1993, p. 77), nous rappellent que le savoir, fut-il scientifique ou autre, s'appuie nécessairement sur une décision épistémologique³⁸. Selon les auteurs consultés, on parlera du « croire » ou d'une « foi anthropologique » ou simplement de « foi » ou encore, comme le fait Küng (2010), de « confiance en la vie ».

De la méthodologie de la critique historique biblique, Lindsell (1980, p. 204) affirme ceci : « Les présuppositions de cette méthodologie [...] vont bien au-delà d'une simple négation de l'infaillibilité biblique. Elles attaquent le coeur même des Écritures, et

³⁷ Texte d'origine : « The central issue at stake in this battle is epistemological: it has to do with the basis of our religious knowledge. Does that knowledge come from reason, the church, or from the Bible? ».

³⁸ Voir aussi Garneau (2011, p. 32-59, p. 103-112, 130-131), aux sections intitulées, *Cadre théorique et méthodologique d'interprétation*, *Mon rapport à la foi*, *Mon rapport à la vérité*, *Mon rapport au savoir* et *Vers la prise de conscience et la redynamisation de l'attitude épistémique*. Pour y accéder, se rendre à <http://biblio.telug.ca> et naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*.

incluent la négation du surnaturel. Une fois que l'on a mis de côté les miracles, l'on entre automatiquement sur la voie qui conduit à nier que Jésus soit né d'une vierge et qu'il soit corporellement ressuscité des morts » (ma traduction³⁹).

La difficulté à mon sens ici n'en est pas une avec les textes bibliques et la manière dont ils ont été assemblés. L'enjeu ne me paraît pas être l'historicité, la véracité, les sources, la constitution des textes bibliques. Ce sont les présupposés naturalistes imposés à la compréhension des Écritures saintes qui constituent la principale difficulté. Dans cette optique, la résurrection des morts est tout aussi impossible que la marche sur les eaux ou que bien d'autres événements bibliques.

Or, la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts constitue un pivot autour duquel la foi chrétienne individuelle ou collective acquiert ou perd sa validité et sa pertinence, selon ce qu'en dit l'apôtre Paul dans sa première épître aux Corinthiens :

« Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous avez persévéré, et par lequel vous êtes sauvés, si vous le retenez dans les termes où je vous l'ai annoncé; autrement, vous auriez cru en vain. Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'avais aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures; il a été enseveli, et il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures; et il est apparu à Céphas, puis aux douze. Ensuite, il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants, et dont quelques-uns sont morts. Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi comme à l'avorton; car je suis le moindre des apôtres, je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Par la grâce de Dieu je suis ce que je suis, et sa grâce envers moi n'a pas été vaine; loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. Ainsi donc, que ce soit moi, que ce soient eux, voilà ce que nous prêchons, et c'est ce que vous avez cru » (1 Corinthiens 15:1-11).

Cette lettre fut écrite dans la première moitié de l'an 55 apr. J.-C., selon John MacArthur (Société biblique de Genève, 2006, p. 1733), ou au printemps de 56 après Jésus-Christ, selon les commentateurs de la plus récente version de la Bible TOB (Cerf, 2011, p. 2460).

³⁹ Texte d'origine : « The presuppositions of this methodology [...] go far beyond a mere denial of biblical infallibility. They tear at the heart of Scripture, and include a denial of the supernatural. Once we discard miracles, we automatically open the door that leads to a denial of the virgin birth and the bodily resurrection of Jesus Christ from the dead ».

Les traducteurs de la TOB, pour qui une lecture scientifique de la Bible est essentielle, ne contestent pas que l'apôtre Paul soit l'auteur de ce passage clé, étant aussi en accord sur sa datation avec les érudits MacArthur et son équipe, de perspective résolument confessante.

Au débat sur la fiabilité des textes bibliques en matière de foi et de pratique seulement, ou en matière d'histoire et de science des années 1980, s'est ajouté, dans les années 2010, celui sur la possibilité de connaître quoi que ce soit avec certitude. C'est au premier débat que prenait part Lindsell (1980) dans, *The Battle for the Bible*; c'est au second que s'adresse MacArthur (2010) dans *La guerre pour la vérité*. Les positions adoptées par une personne au regard du premier débat ne perdent rien de leur valeur dans le second débat, toutefois les enjeux ont été déplacés d'un cran : ce n'est plus la vérité de la Bible qui est contestée mais la vérité en soi. MacArthur (2010), dans une section intitulée *La vérité est assaillie dans l'Église aujourd'hui* écrit ce qui suit à ce propos :

« La clarté et la pleine suffisance de l'Écriture, la condition de l'humanité non rachetée et la justice de Dieu lorsqu'il condamne les pécheurs sont des convictions de vieille date qui ont existé dans tous les grands courants de l'histoire du christianisme. Les chrétiens ne se sont pas accordés entre eux sur des questions accessoires ou des éléments de doctrine secondaires. Mais historiquement et collectivement, les chrétiens se sont toujours accordés pour dire que tout ce qui est vrai est vrai – tout ce qui est objectivement et ontologiquement vrai – est vrai *même si quelqu'un n'y comprend rien, n'en est pas heureux ou ne reçoit pas la vérité en tant que telle*. Autrement dit, puisque Dieu crée la réalité et qu'il définit la vérité, ce qui est véritablement vrai l'est pour tous, indépendamment de la perspective ou des préférences personnelles de qui que ce soit » (MacArthur, 2010, p. 21, ital. de lui).

MacArthur (2010), dans l'ensemble de son livre, dans cet extrait et dans le texte qui le suit immédiatement, atteste bien que de s'éloigner de cette manière de voir constitue « une dérogation importante au christianisme biblique et historique » (MacArthur, 2010, p. 21).

L'étape qu'il me restait à franchir avant d'écrire la présente section l'a été à même le processus d'écriture. Je me rallie à MacArthur (2010) et à Lindsell (1980) dans leur invitation à tenir ferme quant aux perspectives traditionnelles du christianisme concernant la vérité et la source de savoir que constitue la Bible pour nous chrétiens.

J'inscrirais toutefois cette fermeté doctrinale à l'intérieur du contexte de la situation de communication dans laquelle je me situe à un moment donné ou à un autre. Ce que dit Glenn Smith dans Lougheed, Peach et Smith (1999, p. 43) s'applique tout à fait à ce qui vient d'être dit : « Il importe aux chrétiens de comprendre l'appui historique et philosophique de la diversité que nous appelons aujourd'hui le pluralisme », un pluralisme exprimé, par exemple, chez une majorité de Canadiens et de Québécois⁴⁰ pour qui « ce qui est bien ou mal relève de l'opinion personnelle » (1999, p. 42). Cet appui historique et philosophique dont parle Smith concerne aussi la manière de comprendre la Bible et la vérité par les gens que nous côtoyons tous les jours, notamment au Québec, contexte dans lequel s'inscrit le propos de Smith dont l'extrait cité se trouve dans une œuvre intitulée : *Histoire du protestantisme au Québec depuis 1960*.

Bref, il existe un refus global de tout fondement pour le savoir religieux. Il est utile d'en prendre la mesure et de s'interroger sur l'effet de ce refus de fondements dans les rapports entre lecture engagée et lecture distanciée des textes du christianisme.

1.5. Préjugement caricatural de l'approche d'autrui

Un cinquième facteur de tension entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible est la tendance à ne pas prendre en considération ce que dit une personne que l'on juge appartenir à un groupe religieux, culturel ou social incompatible au nôtre. Ce genre d'attitude conduit parfois à des préjugements caricaturaux de l'approche d'autrui⁴¹.

À la section 1.2, *Méconnaissance de l'histoire de l'herméneutique*, je citais Bernard Coyault, pasteur de l'Église réformée de France, secrétaire général de l'Alliance biblique française et directeur des Éditions Bibli'O quand parut la TOB 2010 :

« La TOB, à travers ses introductions et ses notes, joue un rôle pédagogique en introduisant des problématiques simples concernant la critique historique du texte biblique. La Bible n'est pas tombée du ciel. Chacun de ses livres a émergé d'un contexte historique et culturel précis qu'il est important de comprendre pour mesurer l'écart entre le monde du

⁴⁰ Pour la situation religieuse spécifiquement propre au Québec, consulter aussi Marcouiller (2010 et 2007).

⁴¹ Cette problématique générale de notre culture est développée en profondeur et appuyée par de nombreux auteurs dans Garneau (2011, p. 19-27), à la section *Les modèles du monde à l'œuvre en chacun*. Pour y accéder, se rendre à <http://biblio.telug.ca> et naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*.

texte et celui du lecteur d'aujourd'hui. Cette approche historique doit rester humble, et ne s'oppose pas à l'appropriation existentielle et spirituelle des Écritures. Elle constitue un antidote utile à la tentation fondamentaliste qui sous couvert de respect de l'autorité divine de la Bible, la prend en fait en otage pour justifier toutes sortes de messages. Quand les textes sont sortis de leur contexte, ils deviennent des prétextes » (Coyault, 2010, p. 146).

Le contexte de cet extrait est une demande adressée aux éditeurs de la Bible TOB pour qu'ils publient une version sans les introductions, en particulier celles qui affirment l'inauthenticité de certains livres quant à leurs auteurs et aux périodes de rédaction. La demande provenait d'un professeur d'un institut de formation de pasteurs au Tchad et dont un extrait se trouve inclus au texte de l'article de Coyault dans les termes suivants :

« Du point de vue exégétique, littéraire et liturgique, j'apprécie tellement la TOB, et je la recommande à mes étudiants. Je voudrais cependant vous signaler un problème qui existe pour certains chrétiens de convictions plutôt conservatrices : les introductions aux livres sont parfois trop critiques. (...) Cela devient un problème pastoral pour recommander la TOB. La réalité c'est que les notes critiques discréditent, dans l'esprit de certains, la traduction elle-même. Il y a donc un besoin d'avoir une édition où le lecteur n'est pas soumis aux vagues critiques; vagues auxquelles il n'est pas intellectuellement équipé pour leur répondre. Mon souci se trouve ici dans l'usage normal des Églises. Ma requête c'est que les Églises de tous pays francophones puissent trouver une édition de la TOB, avec des notes de références en bas de page comme dans l'édition "à notes essentielles", mais sans les introductions » (cité dans *La réception de la TOB, en France et dans la francophonie*, par Coyault, 2010, p. 145-146).

Coyault attribue son refus d'accéder à cette demande à un souci d'éviter les interprétations aberrantes fondées sur l'ignorance des processus de construction du texte biblique. Puis il précise : « L'enjeu est très important en particulier dans un contexte africain très marqué par les fondamentalismes chrétien et musulman » (Coyault, 2010, p. 146).

Interpréter les textes de la Bible comme ils se donnent à comprendre – et dans ce que l'on pourrait appeler avec Paul Ricoeur (2005, p. 57) une lecture confessante de la Bible – est ici associé aux « fondamentalismes chrétien et musulman ». Est-il juste d'associer ce mode de compréhension des Écritures aux fondamentalismes, compte tenu de ce qu'ils représentent de plus excessif et de plus mauvais dans l'imaginaire collectif de mon époque et de la francophonie, dont le peuple québécois, mon peuple, fait partie ?

Comment faire face à cette situation si nous faisons nous-mêmes partie de ceux qui interprètent la Bible comme elle se donne à comprendre quand cette approche herméneutique est associée aux fondamentalismes abusifs du jour ?

Pour ceux d'entre nous qui reçoivent le témoignage des Écritures comme il se donne à comprendre, que ferons-nous face aux critiques nous associant aux formes les plus perverses de fondamentalismes ou nous assimilant à des sectes ? Je n'ai pas vraiment de réponse à cette question, sauf celle qui consiste à parler avec prudence et discernement d'une part et d'autre part à ne pas trop me préoccuper des mauvais propos tenus à notre sujet. À tout considérer, je ne suis pas tout à fait sans réponse à cette question, sauf que je ne dispose pas d'une solution universelle applicable à toutes les situations. Ma réponse est développée explicitement dans mon mémoire de maîtrise en formation à distance. J'y prenais conscience et rendais compte de mes réticences à dire qui je suis, à dire qui je suis tout court en qualité de croyant, car je suis ce que je suis avec ma foi, non pas sans elle⁴².

Jean-Claude Guillebaud (2005) et Paul Wells (1997) nomment tous deux cette problématique, chacun sous un angle qui lui est propre. Je tire du premier qu'il est important de comprendre que la fermeture au point de vue de l'autre qui se traduit en préjugement caricatural n'est pas le propre du domaine religieux. On la trouve partout. Le second me renvoie à ce que la Bible dit à propos d'elle-même sur sa propre nature de Parole de Dieu et m'invite à ne pas hésiter à m'appuyer sur ce savoir comme fondement. Je puise chez le premier un encouragement à accroître mes connaissances sur les perceptions du christianisme dans la culture ambiante. Je puise chez le second un encouragement à rendre explicite la manière dont je comprends et interprète les Écritures pour aider à lever les préjugés – autant que faire se peut – dans mon cercle d'influence. Je conclurai cette section en leur cédant la parole. Écoutons-les, ainsi que C.S. Lewis.

Jean-Claude Gillebaud (2005, p. 12-13) observe : « Dans notre désarroi, nous sommes tentés de ne plus voir dans la "religion" autre chose qu'une obstination archaïque, une crispation résiduelle où prendrait source, dorénavant, l'intolérance. [...] Au sujet de

⁴² Voir Garneau (2011, p. iv-ix, xiv, 15-17, 18-31, 99-141). Pour y accéder, se rendre à <http://biblio.telug.ca> et naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*.

la religion, l'état d'esprit le plus répandu dans nos sociétés modernes se caractérisait jusqu'alors par une indifférence polie, de celle qu'on réserve aux choses passées de mode, mais inoffensives. Aujourd'hui, le ton général semble se durcir. Convenons qu'*a priori* il y a de quoi. Partant d'une critique des divers intégrismes, nous en venons à désigner la foi elle-même, ou les textes. Un discours dénonciateur s'énonce ainsi, à mots couverts, derrière nos tumultueux débats, même si un hommage convenu aux "croyants ordinaires" est consenti du bout des lèvres. Athées militants, agnostiques, sceptiques ou même croyants : la plupart des hommes et des femmes en viennent, *au moins de façon fugitive*, à s'interroger et même à se défier de toute référence à une vérité révélée, à l'expression d'une foi ou d'une transcendance toujours capable de se coaguler en fanatisme. L'évocation des textes ou écrits saints auxquels le fidèle serait tenu d'obéir leur apparaît alors comme une incongruité pittoresque, mais potentiellement dangereuse pour la "société ouverte", théorisée jadis par Karl Popper ».

Paul Wells (1997, p. 28) quant à lui écrit : « Parler de la Bible pour en indiquer l'origine divine, suscite tout de suite, chez beaucoup, la pensée d'une analogie entre la Bible et le Coran et deux formes de "fondamentalisme". Un chrétien qui veut maintenir, sans concession, une conception "élevée" de la Bible est vite assimilé aux islamistes pour qui le Coran est intouchable, au point même d'être intraduisible. [...]. Malgré ces craintes, l'amalgame Bible-Coran est un faux prétexte, un alibi qui frise la malhonnêteté intellectuelle. Il n'est pas question de revenir au Moyen Âge... d'ailleurs, cela ne serait pas souhaitable ! ».

Dans un livre de 1958 dont les droits d'auteur ont été réactivés en 1986 – écrit avant donc l'époque où le fondamentalisme se trouve aussi généralement radicalisé que le montrent Guillebaud (2005) et Wells (1997) –, le même genre d'association se trouve malgré tout attestée par C. S. Lewis (1986, p. 109-110): « L'on me soupçonné d'être ce que l'on appelle un fondamentaliste. Cela tient à ce que je ne considère jamais un texte narratif comme non historique pour la seule raison qu'il inclut une dimension miraculeuse. Certaines personnes trouvent le miraculeux si difficile à admettre qu'ils ne peuvent imaginer mon acceptation autrement que liée à une croyance préalable de la vérité historique et scientifique de chaque phrase de l'AT. Telle n'est pas davantage ma

position que ne l'était celle de Saint-Jérôme quand il disait que Moïse décrivait la création "à la manière des poètes populaires" (de manière mythique, comme nous devrions dire) ou lorsque Calvin s'interrogeait si le récit de Job était histoire ou fiction. La véritable raison pour laquelle je puis accepter comme historique un récit dans lequel un miracle a lieu est que je n'ai jamais trouvé de fondement philosophique à la proposition de négation universelle quant à la possibilité des miracles » (ma traduction).

1.6. Absence de dialogue authentique

Un sixième facteur de tension entre lectures engagée et distanciée de la Bible est la difficulté pour chacun d'entre nous à établir un dialogue authentique avec ceux qui ne pensent pas comme nous sur des points vitaux dont nous sommes convaincus. La section de mon mémoire de maîtrise intitulée *Dialogue* (Garneau, 2011, p. 43-51) constitue un contexte d'interprétation pour bien comprendre les enjeux en cause et surtout les solutions possibles dans l'établissement du dialogue. Quant à la présente section, elle illustre la présence d'une tension quant aux postures herméneutiques adoptées pour étudier la Bible.

Comme nous venons de le voir, Bernard Coyault (2010, p. 146), l'un des promoteurs de la Bible TOB, voit comme l'une des missions de la diffusion de cette Bible de mettre en garde le peuple chrétien contre « la tentation fondamentaliste ». Or, la méthodologie critique qui y est intégrée propose des dates de rédaction si tardives pour la forme finale de plusieurs des textes bibliques que ceux-ci n'auraient pas pu être écrits par les auteurs à qui ils sont attribués par les Pères de l'Église ou à même les textes. Pour Paul Ricoeur (2005, p. 57), la « lecture confessante ne peut plus faire l'économie d'une exégèse scientifique, du fait des caractéristiques "objectives" du texte de la Révélation ». Conviction qu'il met d'ailleurs en oeuvre en s'alliant à un spécialiste de l'exégèse historique critique notamment pour interpréter certains des passages les plus difficiles de la Bible, dont le récit de la création, dans *Penser la Bible* (LaCoque et Ricoeur, 1998).

Que faire donc des critiques qui nous sont adressées à l'effet que nous ne prenons pas suffisamment en considération les résultats des travaux de la critique historique ? Cette critique ne nous provient pas uniquement de Coyault (2010, p. 146), mais aussi de LaCoque et Ricoeur (1998, p. 8) pour qui l'exégèse canonique récente contribue malgré

elle à promouvoir une conception erronée du texte sacré (voir aussi Ricoeur, 2005, p. 57). Elle nous vient encore de théologiens dont les travaux m'ont par ailleurs beaucoup apporté⁴³, comme Paul Tillich (1963, 1955, 1951), Hans Küng (2010, 2008, 1978) et Michel de Certeau (1987), lesquels, avec Ricoeur, s'opposent tous plus ou moins vivement contre toute herméneutique ne faisant pas suffisamment preuve d'autocritique.

J'ignore si je pourrai un jour ou l'autre revenir aux auteurs auxquels je viens de faire référence. Par contre, une relecture récente de Tillich (1951, p. 1 à 163) concernant la théologie qu'il met en œuvre et ses fondements épistémologiques conduit à observer ceci : ses préoccupations ne sont pas les mêmes que celles qui motive le présent essai. Il établit les bases d'un système de théologie qu'il veut capable de répondre aux questions existentielles de ses contemporains. Il ne s'attarde pas aux textes bibliques dans ce qu'ils ont à dire sur le thème de la révélation, mais plutôt dessine un portrait d'ensemble du fonctionnement de la révélation religieuse en contexte chrétien ou non chrétien.

Ce n'est donc pas tant ce que Tillich dit de la révélation divine qui chez cet auteur peut être intégré à une perspective chrétienne évangélique orthodoxe⁴⁴, mais plutôt ses analyses sur la nature de la connaissance et de la réalité. Pour parvenir à être enrichi par un auteur dont certaines positions s'opposent aux miennes⁴⁵, il me faut accepter de lire les critiques qu'il me renvoie, même si certaines me paraissent caricaturales. N'ai-je pas aussi été exposé à des enseignements trop schématiques pour leur faire justice où l'on critiquait des auteurs aux positions non chrétiennes évangéliques orthodoxes. Ne me suis-je pas moi aussi parfois prononcé contre ce que je ne connaissais pas suffisamment bien pour éviter toute erreur dans mes propos concernant la position d'autrui ?

⁴³ Tillich d'une part Küng de l'autre m'ont beaucoup appris concernant les humanismes et existentialismes contemporains, l'histoire de leur développement et les formes sous lesquelles ils se présentent aujourd'hui. Ricoeur m'a aidé à rendre explicite et à défendre la notion que derrière tout texte existe une réalité dont le texte parle, une réalité réelle et vraie, à caractère matériel, moral, spirituel... Les études de Ricoeur m'ont aussi fourni des outils pour identifier la présence de structures mensongères dans le discours entre humains.

⁴⁴ J'emprunte à Francis Schaeffer (1982, vol. 1. p. 189) la catégorie identificatoire *évangélique orthodoxe* pour parler de ceux qui parmi les évangéliques adhèrent encore aujourd'hui au christianisme historique.

⁴⁵ Par exemple Paul Tillich dont il vient d'être question, mais aussi Hans Küng et Michel de Certeau. D'ailleurs, même lorsque certains propos tenus par des chrétiens évangéliques orthodoxes m'exaspèrent, je ne rejette pas pour autant l'ensemble de leur contribution écrite ou orale, conceptuelle ou expérientielle.

Le dialogue dans tous les cas et peu importe le camp auquel nous appartenons se doit toujours de débiter par une écoute respectueuse et en profondeur de ce que dit l'autre. Le dialogue n'implique cependant pas de renoncer à dire ce que l'on croit correspondre à la réalité de ce qui est. Mais avant de s'objecter à un point de vue quelconque, il importe de remettre en question la compréhension que l'on a du domaine à l'étude et des perspectives opposées aux nôtres. Il importe de se rappeler de la parole d'un ancien sage consignée en Proverbes 18:13 : « Celui qui répond avant d'avoir écouté [f]ait un acte de folie et s'attire la confusion ». Il importe de se rappeler ce principe de sagesse tout en ayant le courage d'exprimer ce qui nous semble vrai à ceux ce qui s'y opposent.

Poursuivons l'exploration de notre difficulté à établir un dialogue authentique entre ceux qui ne pensent pas comme nous sur des points vitaux dont nous sommes convaincus, en matière d'herméneutique biblique, notre sixième facteur de tension entre les partisans d'une lecture engagée et ceux d'une lecture strictement distanciée de la Bible.

Je m'appuierai sur l'expérience de Dietrich Bonhoeffer (1906-1945), selon la biographie récente et très fouillée publiée par Eric Metaxas (2010). Tout d'abord, deux événements viennent marquer la vie de Bonhoeffer en ce qui concerne son rapport personnel à Dieu en Jésus-Christ. **En 1921, à l'âge de 15 ans**, Bonhoeffer est frappé par la joie qui se dégage du prédicateur et par les conversions lors de sa participation à une conférence d'évangélisation donnée par le général Bramwell Booth, de l'Armée du salut⁴⁶. **Une dizaine d'années plus tard**, lors de son premier séjour aux États-Unis **en 1930-1931**, il fait la découverte d'une Église locale afro-américaine de confession baptiste qui transforma sa vie. Le pasteur, un dénommé Powell, lui-même afro-américain, « conjugait le feu ardent d'un prédicateur revivaliste avec une puissance intellectuelle et une vision sociale remarquables. [Ce dernier] combattait activement le racisme et ne prenait aucun détour lorsqu'il parlait de la puissance salvatrice de Jésus Christ » (Metaxas, 2010, p. 108, ma traduction⁴⁷). Après avoir découvert cette Église, Bonhoeffer s'y engage activement et enseigne une classe du dimanche à un groupe de garçons (Metaxas, 2010, p. 107-111).

⁴⁶ Voir la biographie de Bonhoeffer par Metaxas (2010, p. 39).

Il m'importait de situer Bonhoeffer dans le contexte des influences mentionnées sommairement ci-dessus avant de revenir au propos central du présent essai. Le point que je tenais à faire ressortir se dégage encore plus spécifiquement d'une oeuvre – publiée posthume – de Bonhoeffer (1959), *The Cost of Discipleship*, où l'on peut constater chez l'auteur son allégeance à une approche de vie et de pratique chrétienne très près des Écritures, telles qu'elles se donnent à comprendre et à appliquer, me semble-t-il.

Bonhoeffer est issu d'une famille d'intellectuels cultivés et engagés socialement. Plusieurs des membres de sa famille occupaient des postes influents qui leur permettaient de travailler contre le régime hitlérien depuis sa montée au pouvoir jusqu'à sa chute. L'on a dit de lui que « [l]es riches antécédents familiaux de Dietrich Bonhoeffer conjugués à ses propres standards de vie hérités d'eux lui ont donné une certitude de jugement et une aisance sociale qui ne peuvent s'acquérir en une seule génération » (Metaxas, 2010, p. 5, ma traduction⁴⁸). On ne sera donc pas surpris d'apprendre qu'il a fait des études doctorales à l'Université de Berlin, dont la faculté de théologie jouissait d'une réputation internationale hors pair⁴⁹.

Or, à l'époque où Bonhoeffer y débutait ses études, cette faculté de théologie était dirigée par Adolf von Harnack, disciple de Schleiermacher, deux figures de proue du libéralisme théologique et de la méthode historico-critique. Cette approche les avaient conduits à conclure que les miracles décrits dans la Bible n'avaient jamais eu lieu et que l'évangile de Jean n'était pas canonique⁵⁰. Bonhoeffer respectait cette méthodologie, mais n'endossait pas les conclusions de ses maîtres⁵¹.

Lors de son premier séjour aux États-Unis en 1930-1931, il a pu assister, comme depuis les premières loges, au débat alors naissant entre libéraux et fondamentalistes

⁴⁷ Texte d'orig. : « Powell combined the fire of a revivalist preacher with great intellect and social vision. He was active in combating racism and minced no words about the saving power of Jesus Christ ».

⁴⁸ Texte d'origine : « The rich world of his ancestors set the standards for Dietrich Bonhoeffer's own life. It gave him a certainty of judgment and manner that cannot be acquired in a single generation [...] ».

⁴⁹ Voir la biographie de Bonhoeffer par Metaxas (2010, p. 58).

⁵⁰ Voir la biographie de Bonhoeffer par Metaxas (2010, p. 59).

⁵¹ Voir la biographie de Bonhoeffer par Metaxas (2010, p. 59-63).

américains⁵². Bonhoeffer y observe que dans le camp des libéraux l'on ne comprenait ni ne s'intéressait à comprendre les processus qui avaient conduit aux conclusions de Schleiermacher et de von Harnack avec la méthode d'analyse historique critique. Bonhoeffer estime cette situation scandaleuse, ainsi que l'attitude des libéraux qui considéraient à l'avance que toute réponse apportée par les fondamentalistes serait nécessairement fausse⁵³. Dans un séminaire sur la prédication, Bonhoeffer fut par ailleurs renversé d'entendre présenté avec condescendance, parmi les thèmes dits *traditionnels* de sermons, *le pardon des péchés et la croix de Christ*. Pour Bonhoeffer, le cœur de l'évangile se trouvait marginalisé par l'étiquette *traditionnel*⁵⁴.

Huit ans plus tard, lors de son second séjour aux États-Unis, **en 1939**, il a éprouvé de la difficulté à trouver une Église où le contenu des prédications portait sur la Bible. Il réussit à dénicher une Église presbytérienne fondamentaliste où la Parole de Dieu était à l'honneur, ce qu'il considéra comme une réponse de Dieu à ses prières. Dans ce contexte précis, il en vint à prendre position en faveur des fondamentalistes contre les libéraux, même si techniquement, Bonhoeffer n'appartenait ni à l'un ni à l'autre de ces deux camps. Il associait les fondamentalistes à l'Église confessante d'Allemagne, laquelle refusait de se plier aux consignes de démettre de leurs fonctions les pasteurs d'origine ethnique autre que arienne. Pour Bonhoeffer, les fondamentalistes américains de l'époque combattaient l'influence qu'il jugeait corruptrice des théologiens marginalisant le cœur de l'Évangile, comme l'Église confessante allemande se battait contre le Reichskirche hitlérien⁵⁵.

Que faire donc lorsque nous sommes marginalisés pour les positions que nous adoptons par notre respect pour la Parole de Dieu, comme lorsque nous en parlons à ceux qui nous entourent ou lorsque nous l'appliquons à des situations concrètes de nos vies ? Bonhoeffer a risqué sa vie par une forme d'intervention politique très complexe dont le

⁵² Tillich (1951) situe sur le même pied fondamentalistes américains et théologiens orthodoxes européens, ce qui éclabousse tout chrétien évangélique qui adhère encore aujourd'hui au christianisme historique, ceux là même que Francis Schaeffer (1982, vol. 1. p. 189) nommait *chrétiens évangéliques orthodoxes* – et cela même pour ceux qui préfèrent tenir leur distance face au mouvement fondamentaliste évangélique actuel.

⁵³ Voir la biographie de Bonhoeffer par Metaxas (2010, p. 103).

⁵⁴ Voir la biographie de Bonhoeffer par Metaxas (2010, p. 106).

⁵⁵ Voir la biographie de Bonhoeffer par Metaxas (2010, p. 334).

but ultime était de mettre un frein à l'exclusion et à la tuerie massive, non seulement des Juifs d'Allemagne, mais aussi des groupes de personnes jugées non productives. Son obéissance aux Écritures l'a conduit à compromettre sa propre survie afin de combattre pour une cause à caractère social et culturel. Le pasteur afro-américain rencontré dans le premier voyage de Bonhoeffer aux États-Unis considérait lui aussi l'engagement culturel comme faisant partie de l'obéissance à Dieu en luttant contre les préjugés racistes.

La portée du présent essai dépasse le cadre d'une simple réflexion concernant la nature ou l'origine des textes bibliques; elle englobe une dimension pratique qui exige d'accepter de se laisser symboliquement enfoncer les clous au creux des mains. Bonhoeffer a suivi une voie qui l'a conduit à se faire espion et à participer à un complot pour assassiner le tyran et meurtrier des masses qu'était Adolph Hitler. Bonhoeffer fut condamné à mort quelques semaines avant la libération de l'Europe par les alliés. Cela me renvoie au passage de Hébreux 11 où certains sont délivrés par leur foi et où d'autres, sur exactement la même base, leur foi, n'acceptent ou ne reçoivent aucune délivrance. Les histoires auxquelles fait référence ce passage des Écritures sont des histoires uniques, comme l'ont été celles de Rahab (Josué 2 et 6; Jacques 2:25; Hébreux 11:31) et de Bonhoeffer. Je vois en ces deux histoires une sorte de paradoxe commun qu'il m'est difficile d'admettre : le recours au mensonge à même leur acte de foi. Il s'agissait pour eux comme pour nous d'agir en réponse aux situations devant soi en se laissant guider par l'Esprit dans l'obéissance à Dieu fondée dans les Écritures. Bonhoeffer serait-il à mettre sur le même pied que Rahab en cette affaire ? ⁵⁶ Je n'en suis pas très sûr ! Néanmoins...

Notre participation au dialogue avec ceux qui ne partagent pas les mêmes convictions théologiques doit être empreint de respect envers autrui et d'acceptation de la souffrance. Ces deux aspects sont à mon avis des exigences de Christ lui-même envers ceux qui cherchent à être ses disciples, indépendamment de la fermeture des opposants ou, le cas échéant, du mépris qu'ils affichent à notre égard. Un disciple du Christ ne doit pas craindre les effets défavorables sur lui-même entraînés par son engagement envers la

⁵⁶ Je reviendrai à la section 1.7.2 et ailleurs sur l'exemple atypique d'engagement chrétien de Bonhoeffer.

vérité. Tout aussi important, voire même plus, un disciple du Christ ne doit pas non plus mépriser son adversaire, mais il doit l'aimer afin de le conduire au Christ des Écritures.

1.7. Négligence de l'enjeu d'appropriation expérientielle

Le septième et dernier facteur de tension discuté dans cet essai est celui qui a inspiré la manière dont sont nommées tout du long les approches d'étude de la Bible. Le *lecteur engagé* est celui qui lit la Bible en cherchant à y trouver des réponses pour lui-même, à comprendre qui est Dieu, comment venir à Lui, comment vivre pour Lui. Rien n'empêche un tel lecteur de s'interroger sur la validité historique ou scientifique des affirmations que la Bible contient. Ce que j'appelle un *lecteur distancié* dans cet essai est celui pour qui l'intérêt envers la Bible se limite à cette seule dimension de vérifier si ce qu'elle affirme peut être harmonisé avec les formes de savoir autres que celui sur Dieu. Lire ainsi la Bible de manière distanciée revient à lire un livre sur la photographie sans jamais prendre de photos, sur le ski alpin sans jamais descendre une pente, sur les sentiers pédestres ou pistes cyclables du Québec sans jamais s'y engager soi-même. Voilà ce qui constitue l'essence même de ce dernier facteur de tension entre une lecture axée sur l'appropriation personnelle et une lecture sans recherche existentielle associée.

Agir en réponse à des situations devant soi en se laissant guider par l'Esprit dans l'obéissance à Dieu fondée dans les Écritures, affirmais-je, à la section précédente, voilà tout un programme ! Il donne lieu pour moi à la question ou formulation suivante : Comment intégrer – au quotidien – vie, Parole et Esprit ? J'y reviendrai au chapitre 5, *Bible et spiritualité chrétienne*. Je me limiterai pour le moment à en présenter quelques bribes en lien à l'exemple de Bonhoeffer que je viens d'associer à Rahab en Hébreux 11.

1.7.1. Théorie de l'éducation : pour comprendre il faut appliquer

Mais avant de considérer l'exemple somme toute atypique de Bonhoeffer, écoutons la perspective tout à fait séculière d'un théoricien québécois de l'art de comprendre. Pour Denis Simard (2004), dans *Éducation et herméneutique*, l'application forme une partie intégrante de la compréhension. S'il en est ainsi de l'éducation

considérée sous un angle séculier, pourquoi n'en serait-il pas également ainsi de la compréhension des textes des Écritures ? Est-il vraiment possible de comprendre de quoi il est question dans la Bible avec une approche qui n'intègre que la distance scientifique ? Comme je l'écrivais aussi dans mon mémoire de maîtrise (Garneau, 2011, p. 49-50), Denis Simard (2004, p. 139-144; voir p. 73) a recours à un bref survol historique pour mettre en relief certains des aspects de l'herméneutique qui avaient été gommés sous l'influence de Schleiermacher, puis de Dilthey, mais réhabilités par Gadamer.

Au terme de la synthèse proposée par Simard, il en retient trois aspects comme éléments essentiels de la pédagogie herméneutique qu'il propose au ch. IV de son livre : la *subtilitas intelligendi*, la *subtilitas explicandi* et la *subtilitas applicandi*. La première se préoccupe de clarifier les textes anciens ou de droit pour les rendre intelligibles au sens latin de *subtilitas intelligendi*. La seconde consiste à fournir un cadre d'interprétation et des outils conceptuels utiles pour la compréhension d'une œuvre culturelle, comme un texte, un savoir, une œuvre d'art; c'est donc *explicandi* au sens d'expliciter, c'est-à-dire de donner à comprendre, ou d'aider à comprendre, ou d'habiliter pour la compréhension. La troisième considère l'application, *subtilitas applicandi*, comme indispensable de la compréhension et donc comme formant corps avec l'interprétation.

Ces trois éléments mis ensemble forment pour Simard trois compétences qui « constituent l'acte même de comprendre » (Simard, 2004, p. 144, mes italiques). Des deux premiers, Gadamer (2001, p. 32) écrit : « Ce que j'envisageais, c'était surtout la pratique herméneutique. L'herméneutique est d'abord une pratique, l'art de comprendre et de rendre intelligible. Elle est l'âme de tout enseignement qui veut enseigner à philosopher. Ce qu'il s'agit de développer ici, c'est surtout une oreille, une sensibilité pour les prédéterminations, les anticipations et les contraintes qui dorment dans nos concepts »⁵⁷. Or c'est justement là ce dont il est question dans le présent essai. Cette forme d'herméneutique préconisée par Gadamer et par Simard pour comprendre et apprendre – dont l'application fait partie intégrante – n'est pas facultative à l'interprétation d'aucune forme de savoir, pas plus qu'elle ne l'est pour comprendre la Bible.

⁵⁷ Voir l'*Autoprésentation*, de la *Philosophie herméneutique* de Gadamer (2001).

On l'a vu déjà à la section 1.6 ci-dessus concernant l'absence de dialogue authentique entre parties adverses, Adolf von Harnack suivait Schleiermacher sur la voie d'une interprétation de la Bible qui n'accordait pas la priorité aux contenus des textes bibliques. Chacun connaît les lettres de noblesse de la méthode historico-critique mise de l'avant par von Harnack et Schleiermacher. Peu sont ceux cependant qui connaissent l'histoire et l'importance de la dimension applicative de l'herméneutique mise de l'avant par Simard dans l'oeuvre du philosophe allemand⁵⁸ – troisième et dernier des éléments qui constituent la compréhension herméneutique selon Simard à la suite de Gadamer.

1.7.2. Exemple atypique d'engagement chrétien : Bonhoeffer contre Hitler

Revenons à l'exemple de Bonhoeffer considéré précédemment. Quelques précisions s'imposent. Un mot sur mon choix de cet exemple : il est conjectural. Je lisais la biographie de Bonhoeffer alors que je réfléchissais et travaillais aux questions abordées dans le présent essai. Cet exemple particulier m'interpelle d'une manière significative car il entre en conflit avec ma propre pratique chrétienne à l'égard de la vérité et du mensonge. Confronté à l'exemple de Bonhoeffer, je me sens dérouté, en perte de repères pour ce qui est de l'obéissance à Dieu. En même temps je me vois dans l'impossibilité de m'opposer en quoi que ce soit à ce que je lis chez Boeselager ou chez Metaxas concernant l'engagement politique de Bonhoeffer. Cet exemple d'un croyant dans une situation limite constitue pour moi un véritable défi à l'intelligence que j'ai de la foi et aux actions que je serais prêt à poser par ou pour elle.

Des précisions s'imposent également à propos de la lutte contre Hitler. Je ne mentionnerai ici que trois des hommes qui ont participé aux complots contre Hitler : Henning von Tresckow, Philipp von Boeselager et Dietrich Bonhoeffer. Tresckow était

⁵⁸ Pour l'histoire et l'importance de la dimension applicative de l'herméneutique mise de l'avant par Simard dans l'oeuvre du philosophe allemand, voir ce qu'en dit lui-même Gadamer (2001, p. 91-92, 103-107). Pour comprendre ce concept d'application dans le contexte du développement de l'herméneutique en général, voir Gadamer (1996, p. 191-402). Voir aussi Grondin (1993, p. 175-180), à la section de son livre intitulée *Le travail herméneutique de la question de l'application*. Romerowski et Bruce (2010), dans leur article « Interprétation biblique » du *Grand Dictionnaire de la Bible*, présentent cette dimension applicative dans le contexte de l'histoire de l'herméneutique biblique, mais aussi de l'évolution récente des sciences du langage et du rapport qu'une personne désire ou ne désire pas entretenir avec Auteur et message des textes.

l'architecte de plusieurs des attentats connus contre le Führer; Boeselager avait eu pour mission de diriger une troupe de cavalerie pour s'emparer du pouvoir après l'attentat du 20 juillet 1944, orchestré par Tresckow; Bonhoeffer, quant à lui, agissait, dans ce contexte exceptionnel, en qualité d'espion⁵⁹. Boeselager rend le témoignage suivant du type de personne qu'était Tresckow :

« Tresckow était un protestant prussien, officier et fils d'officier. Son âme vigoureuse, d'une rectitude morale sans défaut, rayonnait d'une paix intérieure qui imprégnait sa manière d'être. La force de cette personnalité, trempée dans une piété authentique et sans ostentation, se communiquait naturellement à son entourage. Rigoureux avec lui-même, mais sans austérité avec les autres, Tresckow n'était pas resté enfermé dans un grand domaine ou dans les casemates de la Reichswehr. Son expérience professionnelle dans la banque, son séjour en Amérique latine dans les années 1920 lui avaient donné une ouverture d'esprit rare dans son milieu. C'était un homme de coeur. Sa présence, dans un groupe, exerçait une force d'attraction, un magnétisme naturels. Il n'entraînait jamais par la force : on venait spontanément à lui. Il était de ces individus rares qui concilient bonté, intelligence et efficacité » (Boeselager, 2008, p. 101).

Dans ce cadre d'une allégeance explicite et engagée envers le christianisme des conspirateurs comme Tresckow et Bonhoeffer, mais aussi des sensibilités morales et éthiques afférentes, Boeselager dit ceci : « Au début, néanmoins, on réfléchit beaucoup à la légitimité de notre acte et à la justification du meurtre – car un attentat, fût-ce contre un tyran, reste un meurtre » (Boeselager, 2008, p. 108). Ce dernier précise que s'il n'avait pas fait la connaissance de Tresckow et ne lui avait pas confié certaines de ses pensées, il en serait « resté à des scrupules intimes et des déchirements intérieurs sans solution » (Boeselager, 2008, p. 76). Metaxas (2010) et Bonhoeffer (1959) fournissent une réflexion beaucoup plus approfondie sur les conflits intérieurs associés à la participation de Bonhoeffer à des activités qui convergeaient vers l'objectif ultime central de tuer Hitler ou à des situations pour lesquelles aucune solution ne semble pleinement satisfaisante.

Metaxas (2010, p. 278-279) nous en donne un aperçu lorsqu'il nous informe que Bonhoeffer partait du principe qu'il était mal de tuer les Juifs et que le devoir d'obéissance d'un chrétien envers Dieu consistait à empêcher de telles injustices.

⁵⁹ Ces renseignements sont tirés des perspectives présentées par Boeselager (2008) et par Metaxas (2010).

« Bonhoeffer savait, nous dit encore Metaxas, que de vivre dans la crainte d'être considéré "coupable" [par Dieu] était en soi péché. Dieu voulait que ses enfants bien-aimés fonctionnent dans la liberté et la joie de faire ce qui était juste et bon, non pas dans la crainte de commettre une erreur » (Metaxas, 2010, p. 424, ma traduction⁶⁰).

L'une des difficultés de la participation spécifique de Bonhoeffer touchait non seulement les conflits intérieurs engendrés par la participation à la mise à mort d'un chef d'état, mais lesdites difficultés éthiques et morales englobaient également la nécessité d'entrer dans un mode de vie où le mensonge devenait central. Metaxas décrit ainsi la situation :

« [...] Les niveaux de déception étaient multiples. D'une part, Bonhoeffer devait effectivement accomplir un travail pastoral et poursuivre ses activités d'écriture théologique, comme il souhaitait le faire. Ce travail était une couverture officielle pour son travail d'agent nazi en intelligence militaire. Mais officieusement son travail d'intelligence militaire était une couverture pour son réel travail de conspiration contre le régime nazi » (Metaxas, 2010, p. 370, ma traduction⁶¹).

Pour rattacher les choix faits par Bonhoeffer face à une situation extrême à la question soulevée précédemment de l'intégration entre vie, Parole et Esprit, il est utile de considérer un autre extrait du biographe de Bonhoeffer, Metaxas :

« Les Écritures disaient que la foi sans les oeuvres est morte, que la foi "est une démonstration des choses que l'on ne voit pas". Bonhoeffer savait que certaines choses pouvaient être vues seulement avec les yeux de la foi, mais qu'elles n'étaient pas moins réelles que celles que l'on voyait avec ses yeux physiques. Pourtant, les yeux de la foi incluaient un composant moral. Pour voir qu'il était contre la volonté de Dieu de persécuter les Juifs, une personne devait choisir d'ouvrir les yeux. Et alors elle ferait face à un autre choix inconfortable : agir ou non comme Dieu l'exigeait. Bonhoeffer s'efforçait de voir ce que Dieu voulait lui montrer et de faire ensuite ce que Dieu demandait en réponse. Telle était la vie chrétienne d'obéissance, l'appel du disciple. À cela se rattachait un coût, ce

⁶⁰ Texte d'origine : « Bonhoeffer knew that to live in fear of incurring "guilt" was itself sinful. God wanted his beloved children to operate out of freedom and joy to do what was right and good, not out of fear of making a mistake ».

⁶¹ Texte d'origine : « The levels of deception were several. On the one hand, Bonhoeffer would be actually performing pastoral work and continuing his theological writing, as he wished to do. Officially this work was a front for his work as a Nazi agent in Military Intelligence. But unofficially his work in Military Intelligence was a front for his real work as a conspirator against the Nazi regime ».

qui en premier lieu expliquait pourquoi un si grand nombre craignait d'ouvrir leurs yeux. C'était l'antithèse de la "grâce à bon marché" n'exigeant rien de plus qu'un assentiment mental accommodant, ce à propos duquel il a écrit dans *The Cost of Discipleship* » (Metaxas, 2010, p. 278-279, ma traduction⁶²).

Bonhoeffer, Pastor, Martyr, Prophet, Spy, A righteous gentile vs. the third reich, de Metaxas (2010) et *The Cost of Discipleship*, de Bonhoeffer (1959), peuvent être lus dans leur intégralité pour comprendre la posture de Bonhoeffer face à la question : Comment intégrer – au quotidien – vie, Parole et Esprit ? Pour ma part, j'en comprends que chacun doit agir en réponse à des situations devant soi en se laissant guider par l'Esprit dans l'obéissance à Dieu fondée dans les Écritures, comme je le mentionnais en terminant la section 1.6 et en ouvrant la présente section 1.7. Le chapitre 5, *Bible et spiritualité chrétienne*, ouvre la voie à un approfondissement de ces questions pratiques.

1.7.3. Approche strictement distanciée et compréhension de la Bible

Comment peut-on comprendre ce en quoi consiste réellement le christianisme si l'on maintient une approche strictement distanciée dans l'étude des textes bibliques ?

2. CONTEXTE ET PERTINENCE DES TENSIONS EXPLORÉES

Dans le premier chapitre de cet essai, j'explorais sept des principaux enjeux qui constituent autant de facteurs de tension entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible. C'était aussi le pas-à-pas d'une démarche personnelle visant à rendre compte de ma compréhension de la Bible dans toute sa pertinence, Parole de Dieu pour les êtres humains de tous les temps comme elle se donne à lire, selon l'usage normal du langage.

⁶² Texte d'origine : « The Scriptures said that faith without works is dead, that faith "is the evidence of things not seen." Bonhoeffer knew that one could see some things only with the eyes of faith, but they were no less real than the things one saw with one's physical eyes. But the eyes of faith had a moral component. To see that it was against God's will to persecute the Jews, one must choose to open one's eyes. And then one would face another uncomfortable choice: whether to act as God required. Bonhoeffer strove to see what God wanted to show and then to do what God asked in response. That was the obedient Christian life, the call of the disciple. And it came with a cost, which explained why so many were afraid to open their eyes in the first place. It was the antithesis of the "cheap grace" that required nothing more than an easy mental assent, which he wrote about in *Discipleship*. [...] » (p. 278-279).

Le développement de ces sept aspects d'une problématique complexe est ici l'objet d'une réflexion quant aux principaux arguments qui ont guidé ma réflexion. Le présent chapitre agit également à titre de synthèse complémentaires au chapitre 1. Mais il fournit aussi un aperçu plus explicite de l'importance et de la pertinence des tensions explorées, compte tenu des mythes se donnant pour vérités absolues qui ont cours dans notre culture nord-occidentale en général et québécoise en particulier. Cette discussion sera articulée autour des trois axes suivants : une négligence radicale de la valeur intrinsèque et extrinsèque de la Bible dans l'imaginaire collectif québécois et nord-occidental (2.1); l'adhésion inconditionnelle, sans distance ni prudence critique, à des méthodologies trop souvent admises comme normes implicites de vérités méthodologiques absolues (2.2); une perception que l'on comprend suffisamment la Bible pour s'en faire le critique sans l'avoir soi-même lue ni être engagé dans un processus d'appropriation expérientielle (2.3).

2.1. La valeur négligée de la Bible dans l'imaginaire collectif québécois

La première ligne d'arguments – proposée dans la logique d'élaboration du premier chapitre de cet essai – est celle de la valeur intrinsèque des textes de la Bible. Le titre de la section d'ouverture, *Ignorance concernant les textes de la Bible* (1.1), n'a rien d'anodin. Il se rapporte à l'ignorance globale et spécifique des Écritures. Je m'explique. Dans les milieux où j'ai travaillé au fil des ans, il m'est arrivé d'intervenir pour apporter des précisions de l'ordre de celles qui sont traitées à la section 1.1. Dans mon coin du monde, le Québec, certaines personnes parlent comme si elles croyaient sincèrement que la Bible tout entière était écrite en paraboles⁶³. Pas d'histoire. Pas d'enseignement. Pas de poésie. Pas de réflexion profonde. Pas de sagesse. Pas de conseils pour nous guider. Pas de règles de vie. D'autres semblent convaincus que les contenus de la Bible dont nous disposons ont été strictement transmis de bouche à oreille pendant des générations et des générations de sorte que l'on ne sait plus ce qui s'est passé ou a ce qui a été dit en réalité, n'en ayant que de faibles traces. Lointaines. Égarées. Oubliées. À tout jamais perdues, irrécupérables, impossible à reconstruire avec quelque degré de précision que ce soit.

⁶³ Par opposition à ce mythe contemporain, lorsque la Bible s'exprime en ayant recours à des métaphores, celles-ci ne correspondent pas moins à de véritables réalités, comme le démontre Henri Blocher (2007).

De fait, la Bible semble parfois être perçue comme s'il s'agissait de contes et légendes transmis avant l'avènement chez l'homme de la capacité de consigner sa mémoire sur des tables ou des parchemins. Il semble y avoir une tendance à considérer la transmission des textes de la Bible comme la reconstitution de légendes vieilles de plusieurs centaines de milliers d'années, alors que pour le Nouveau Testament, l'écart ne dépasse pas le demi-siècle entre l'événement (les années 30 après J.-C.) et le témoignage le plus tardif (vers 90 après J.C.). Quant à l'écart entre les écrits originaux et les manuscrits partiels ou entiers, il varie entre cinquante ans pour certains textes et un siècle, pour les plus anciens fragments de l'évangile de Jean (130 après J.C.). Enfin, l'écart est de trois siècles entre les originaux et la plus ancienne collection de manuscrits du NT comprenant tous les livres du canon de nos Bibles actuelles (vers 325 apr. J.C.)⁶⁴.

Certains blâment la Bible pour les interprétations abusives dont elle a été l'objet au fil des siècles, mais ne donnent aucun indice d'être conscients qu'elle a servi de base à des interventions justes, illustré dans cet essai par la lutte contre le tyran Adolf Hitler⁶⁵. Plusieurs tiennent un discours sur Jésus, sur l'Église ou sur la foi chrétienne qui porte à croire qu'ils n'ont jamais ouvert une Bible pour lire en entier et avec sérieux un seul des livres qu'elle contient. Un livre populaire, un best-seller au goût du jour, ou un film couramment à l'affiche sur une thématique connexe alimentera maintes conversations sérieuses sur la vie de Jésus sous un angle qui n'a que très peu à voir avec ce qu'en dit la Bible elle-même. Chacun ayant une idée faite sur un livre dont ils ont vaguement entendu parler d'une manière, lorsqu'ils étaient enfants, d'une autre, devenus adultes, sans jamais faire l'effort qui serait exigé pour vérifier par soi-même ce que dit effectivement la Bible

⁶⁴ Selon les données du tableau synthèse de McDowell et McDowell (2010, p. 28) déjà mentionné. La date de 170 apr. J.-C avait été avancée comme date de production de l'Évangile de Jean, jusqu'à ce que l'on découvre des fragments de cet Évangile datant de 125 apr. J.C, attesté par le papyrus 457 de John Rylands, nous dit G. L. Archer (1978, vol 1, p. 586, 587) dans un article où il fait la critique de la critique biblique. Ce fragment 457 de John Rylands, également connu sous le nom de P⁵² fut identifié en 1935 par un dénommé C. H. Roberts comme un extrait de Jean 18:31-33, 37-38 datant du début du II^e siècle, précisent Gorden, Harris et Kitchen (2010, p. 1187), dans « Papyrus et ostraca », *Grand Dictionnaire de la Bible*.

Il n'est donc pas impossible que Jean ait effectivement écrit cet Évangile de son vivant, au premier siècle, comme le croient ceux qui accordent la crédibilité aux indices contenus dans les textes bibliques et comme le donnent à comprendre les témoignages des Pères de l'Église et des croyants jusqu'à l'époque de Luther.

⁶⁵ J.-C. Guillebaud (2007; 2005, p. 11-28) aligne plusieurs exemples bénéfiques concrets du christianisme. J.D. Hunter (2010, p. 16) et Os Guinness (2001, p. 12-14) mentionnent aussi des exemples d'engagement chrétien dont l'impact favorable est reconnu, notamment la lutte contre l'esclavage menée par Wilberforce.

sur tel ou tel sujet. Bref, plusieurs se prononcent sur ce qu'ils ne connaissent que par ce qu'on leur en a dit. Le procès a lieu sans l'accusé.

C'est ce genre de contexte qui à mes yeux établit la pertinence parmi les facteurs de tension de la section 1.1, *Ignorance concernant les textes de la Bible*, dont certains des principaux arguments sont revisités ici. D'abord, les textes dont on dispose dans la Bible sont authentiques, c'est-à-dire qu'ils sont attribuables à qui ceux-ci veulent être attribués, comme le pensaient les Pères de l'Église et comme aussi les chrétiens le pensaient encore jusqu'à Luther et avant les Lumières (XVII^e siècle). Dans bien des cas, les auteurs étaient témoins des événements dont ils rendent compte (par ex. Jean, Pierre, Paul)⁶⁶ ou ils en ont recueillis le témoignage auprès de personnes vivantes au moment où se sont déroulés les événements relatés (par exemple Luc et Actes). Rappelons à cet égard l'extrait cité plus haut de 1 Corinthiens 15 concernant les témoins de la résurrection de Jésus-Christ. Paul fait de la résurrection historique du Christ la clé de voûte du christianisme personnel et collectif. De même, Luc inscrit son évangile et les Actes des apôtres dans l'histoire vécue et concrète de personnes réelles, décrivant au passage la méthode sur laquelle il s'est appuyée pour recueillir et rédiger ses deux livres⁶⁷.

Cette ligne d'argumentation s'inscrit en opposition aux théories désuètes mais compatibles à la pensée populaire selon lesquelles l'Église aurait construit sa christologie au II^e siècle, ou même plus tard, l'attribuant à Jean, par un évangile achevé *a posteriori*. Elle s'oppose encore aux théories encore d'actualité selon lesquelles les prophètes qui ont annoncé les déportations d'Israël et de Juda auraient écrit après les faits. Elle invite à une attitude moins dogmatique quant à l'opposition soutenue contre la rédaction du

⁶⁶ Jean : « Celui qui rapporte ces faits, les a vus de ses propres yeux et son témoignage est vrai. Il sait parfaitement qu'il dit la vérité pour que, vous aussi, vous croyiez » (Jn 19:35, BDS; voir aussi Jn 21:20-24). Pierre : « En effet, nous ne nous sommes pas appuyés sur des histoires habilement inventées, lorsque nous vous avons fait connaître la venue de notre Seigneur Jésus-Christ dans toute sa puissance, mais nous avons vu sa grandeur de nos propres yeux » (2 Pi 2:16, BDS; cf. Jn 21: 20-24, où Pi était présent, et 2 Pi 2:13-21). Paul se convertit lorsque Jésus ressuscité lui apparaît (Actes 9:1-19; 22:1-22; 26:9-20; 1 Cor. 9:1; 15:1-29), et le mandate à être son témoin, lui révélant (Gal 1:11-24) l'évangile du salut par grâce en Jésus seul.

⁶⁷ Voir Luc 1:1-4 et Actes 1:1-4, puis faire la lecture suivie de l'Évangile de Luc et des Actes des apôtres.

Pentateuque à l'époque de Moïse – le traitant comme un assemblage de la période de l'exil, plusieurs centaines d'années plus tard⁶⁸, laissant le temps à l'élaboration de mythes.

Ensuite, les parchemins et fragments de parchemins de la Bible dont nous disposons nous ont permis, par l'adoption de méthodes rigoureuses, de reconstituer un texte qui correspond de très près aux originaux hébreux et grecs. Des variantes sont connues et documentées dans des éditions scientifiques en langue originale mais n'affectent pas le sens du message d'ensemble. Enfin, la Bible fait preuve d'une cohérence interne, mais il faut la lire et s'intéresser à ce qu'elle dit pour s'en rendre compte. La Bible se présente elle-même comme étant la Parole de Dieu cherchant à nous interpeler. Le refus de cet aspect des contenus de la Bible est avant tout de nature présuppositionnelle et non pas méthodologique, sinon *a posteriori* seulement. Comme le disait un des extraits des textes explicatifs de MaBible.Net cités précédemment, un certain nombre d'arguments peuvent être avancés en faveur ou contre l'idée que Dieu parle dans la Bible, mais ultimement un acte de foi est nécessaire. Or cette foi lorsqu'on l'examine de l'extérieur sans y participer soi-même correspond à un présupposé de la part du croyant. Vécue de l'intérieur par contre elle est un don que Dieu nous fait (Éphésiens 2:8), ce qui ne m'empêche pas d'accorder aussi à ma propre foi chrétienne un statut de présupposé.

L'argument central de cette toute première section (1.1) de mon essai est au fond que la Bible est un livre d'une grande valeur, non seulement en termes de sa signification pour la vie et la transformation des croyants, mais aussi par sa fiabilité et sa cohérence. Cette préoccupation de ma part s'inscrit dans le contexte d'une négligence radicale de la valeur intrinsèque et extrinsèque de la Bible dans l'imaginaire collectif québécois.

⁶⁸ Je tiens à le souligner, c'est de la manière nuancée que mon exemplaire de la Bible de Jérusalem (Cerf, 1973, p. 24-27) aborde ce thème dans son introduction au Pentateuque. Par contre, dans les conversations de tous les jours entre non érudits, l'on a parfois l'impression que les dogmatismes ont changé de camp. Parmi ceux qui reprochent à l'Église de s'être campé dans des absolus maintenant avérés faux, plusieurs se cantonnent dans les certitudes de leur époque et de leur milieu sans les remettre en question ni s'interroger sur leurs limites ou leurs fondements.

2.2. L'adhésion sans prudence critique à des méthodes admises

L'argumentation qui occupe la plus grande part du premier chapitre (1.2 à 1.6) de cet essai concerne la complexité des méthodes déployées pour faire l'analyse de la Bible tout en cherchant à s'inscrire dans un paradigme scientifique établi et reconnu. Ce contre quoi tente de prendre position cette ligne d'arguments se résume au fond à l'absence de prise en compte de la complexité de la méthodologie historique critique lorsqu'elle est présentée par certains de ceux qui la préconisent ou la jugent scientifique. Les résultats obtenus par des leaders clés de l'herméneutique historico-critique sont souvent proposés comme des faits scientifiques incontestables à des gens qui n'approfondiront pas la question par la suite. Mais en fait, comme on l'a vu, ces méthodologies ont leur histoire. Les conclusions auxquelles sont arrivées leurs adeptes se sont modifiées depuis leur origine et par les découvertes archéologiques démolissant certaines présuppositions historiques qui les fondaient. De là découle la pertinence de la section 1.2 sur la méconnaissance du développement des méthodes d'interprétation de la Bible au fil des siècles, et de la sect. 1.3, *Confusion entre présupposés et méthodologies*.

La Bible TOB et ce qu'en disent les érudits qui ont participé à son élaboration depuis 1975 jusqu'à 2010 m'aident dans ma recherche; ils ont intégré à cette traduction et à leurs commentaires la théorie historico-critique et un peu de son évolution. Bonhoeffer fournit l'exemple d'une personne qui, ayant étudié en Allemagne sous les maîtres les plus réputés de la méthode historique critique, l'a comprise sans adhérer aux conclusions qui ne tenaient pas compte du contenu des textes examinés à la lumière de cette herméneutique. Le récit de Bonhoeffer nous expose aussi à un exemple d'opposition de sa part à un usage de cette méthode par des gens (les libéraux américains des années 1930) qui en saisissent les conclusions sans égard pour ce que la Bible dit elle-même quant à sa propre histoire, à celle du peuple de Dieu, et à celle des prophètes et apôtres, propos jugé irrecevable parce qu'énoncé par des gens stigmatisés de « fondamentalistes ».

L'argument du chapitre 1 à cet égard est que nous ne sommes pas tenus de considérer comme vraies des conclusions concernant la Bible si elles contredisent les textes qu'elle contient. Même avant la découverte des manuscrits de la mer morte, les

chrétiens n'étaient pas tenus d'attribuer, par exemple, les épîtres de Paul ou de Jean à un auteur anonyme du II^e siècle. Aujourd'hui encore, nous ne sommes pas plus qu'eux tenus de situer l'écriture des livres prophétiques après plutôt qu'avant les événements prédits. Le premier chapitre de mon essai cherche à démontrer que de telles conclusions relevaient initialement non pas d'une méthodologie neutre d'étude de la Bible, mais de présupposés contre toute possibilité que la sorte de Dieu qui existe soit un Dieu personnel comme celui présenté dans la Bible. Que ce présupposé ait été oublié ou ne soit pas endossé par ceux qui apprennent aujourd'hui cette méthode comme seule valable d'une perspective scientifique n'élimine pas l'origine philosophique de ses fondements. La méthode historico-critique en tant que telle peut être intégrée à une herméneutique biblique, on l'a vu, et s'avérer éclairante sur certains points précis. Mais il ne suffit pas d'examiner les contours du texte en s'interrogeant sur les défis historiques ou scientifiques qu'il pose. Il faut également en examiner les contenus, le sens, l'intention et se laisser interpellé par ce que le texte tente de nous dire à nous par delà les siècles.

Il est important ici de comprendre au moins l'enjeu central suivant. Repousser – comme on le faisait au XIX^e et au début du XX^e siècle l'écriture des textes de Jean⁶⁹ et de Paul⁷⁰ au II^e siècle –, c'était retirer deux témoignages oculaires importants de la résurrection de Christ et faciliter la conception qu'il s'agirait d'un mythe tardif non factuel. De même, repousser les écrits de Pierre au II^e siècle, c'était dissoudre le témoignage rendu par Pierre aux écrits de Paul comme dignes de foi au même titre que le reste des Écritures saintes⁷¹, alors que Pierre et Paul étaient tous deux en train d'exercer leur ministère apostolique, le premier auprès des Juifs, le second auprès des païens, c'est-à-dire des non Juifs, selon les Actes des apôtres et plusieurs des épîtres. Que certaines de ces théories aient été révisées par la suite pour réhabiliter les auteurs bibliques ne doit pas faire perdre de vue jusqu'où la méthode historico-critique peut conduire si elle n'est pas balisée par un respect de ce que disent les textes de la Bible concernant leur propre histoire et origine.

⁶⁹ L'auteur de Jean 21:24 et de 1 Jean 1:1-3 se présente comme ayant été un témoin oculaire des événements décrits dans l'Évangile du même nom et connu de manière personnelle la personne de Christ.

Le chapitre 1 du présent essai abordait ensuite de front le refus de fondements pour le savoir tout court qui est assez courant dans les années 2010, lequel s'ajoute au refus des années 1980 de la Bible comme source de savoir religieux (sect. 1.4). On ne dit plus tant que *la Bible n'est pas vraie*, mais plutôt qu'il *n'existe aucune vérité*. Dans une forme atténuée, il y a la tendance à considérer que nul ne peut rien savoir avec certitude, car le savoir vrai n'est pas vraiment accessible, d'où certains affirment que la vérité en tant que telle n'existe pas. Or, une ligne d'arguments du chapitre précédent est que, d'une part, il existe quelque chose que l'on peut nommer la vérité, un monde que l'on peut connaître, et, d'autre part, que la méthodologie historico-critique ne devrait pas elle-même être élevée en norme de vérité. Le chapitre 1 invitait ensuite à prendre conscience des préjugements caricaturaux qui nuisent à une compréhension juste des enjeux en cause, puis suggérait le dialogue comme piste de solution pour se sortir de l'impasse conceptuelle – qui passe parfois pour méthodologique – liée à cette mésentente.

Cette discussion s'inscrit contre la tendance à une adhésion inconditionnelle et sans distance ni prudence critique à des méthodologies admises comme scientifiques mais dont les présupposés philosophiques ne sont ni thématiques ni même pris en compte.

2.3. Sans un désir de l'appliquer, la Bible peut-elle être comprise ?

La dernière ligne d'argumentation du chapitre 1 porte sur l'importance de s'approprier en expérience propre les enseignements des Écritures. Cette invitation s'adresse premièrement aux lecteurs distancés qui trop souvent discutent de la Bible sans être passés par une étape d'appropriation personnelle de ses enseignements. Pour parler de la Bible en pleine compréhension, il est nécessaire d'être engagé dans un processus où l'on cherche véritablement à se laisser interpeller par ce qu'elle nous dit, et où l'on cherche à connaître le Dieu qui se présente comme son Auteur ou à s'en approcher. Cette ligne d'argumentation s'adresse tout autant aux lecteurs engagés qui se doivent pour leur

⁷⁰ Voir 1 Cor. 15:1-20, en prêtant attention à 1 Cor. 15:8 et 15:15, puis à 1 Cor. 15:14 et 15:17, où Paul se place lui-même parmi les témoins oculaires de la résurrection de Christ d'entre les morts, dans le contexte où la résurrection est présentée comme une condition *essentielle* de la pertinence de l'Évangile.

⁷¹ Voir 2 Pierre 3: 15-16.

part de ne pas perdre de vue ce que dictent les Écritures comme style de conduite en matière de respect envers autrui, d'écoute de ce qu'il a à nous dire et d'absence de mépris.

Une dimension implicite de cette ligne d'argumentation est que l'on a souvent l'impression que chacun peut se faire interprète et critique de la Bible sans avoir vraiment pris la peine de lire par soi-même ce qu'elle raconte. Peut-on critiquer ce qu'on ne connaît pas ? Peut-on rejeter ce que l'on a pas goûté, seulement parce que tous ceux qui nous entourent nous ont dit que la chose était infecte ? Loin d'être infecte, la Bible s'avère être une source de vie pour celui qui s'en approche avec l'intention de connaître Dieu !

Le chapitre suivant propose des pistes possibles à explorer lorsque l'on en est à ses premiers pas dans la lecture de la Bible, en même temps qu'il fournit des exemples ou illustrations du désir que peut susciter sa fréquentation.

3. PAR OÙ COMMENCER ?

J'adopterai dans les pages qui suivent une posture applicative à l'égard du territoire parcouru dans les premier et deuxième chapitres. Cette dimension applicative correspond à ce que j'ai appelé « appropriation » des textes bibliques. Je reviendrai d'abord sur trois critères de lecture de la Bible qui découlent des propos tenus jusqu'ici et m'en servirai comme cadre de référence pour répondre à la question posée en titre de cet essai *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui ?* Pour ce faire, je me pencherai sur ce que l'on peut apprendre de la Bible en se mettant à l'écoute de celle-ci une fois que l'on a admis le principe qu'elle mérite d'être prise au sérieux.

3.1. Critères à considérer pour la lecture de la Bible

De l'étude menée jusqu'ici peuvent être dégagés trois critères de lecture de la Bible applicables pour nous aujourd'hui : (1) celui de sa valeur; (2) celui de sa complexité conjuguée à l'*autorité* dont elle se réclame et à sa *simplicité*; (3) celui de son *appropriation* personnelle et communautaire. Ces trois critères proviennent de ma compréhension de la Bible telle que reflétée dans les pages précédentes de cet essai.

Ils en constituent une extension concrète, une application pratique, ainsi qu'une forme précise d'appropriation.

Lire la Bible en fonction de ces trois critères constitue en soi une manière de répondre à la question en titre : *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui ?* Reconnaître la valeur de la Bible ne revient-il pas à la lire en qualité de Parole de Dieu ? Cela ne nous invite-t-il pas à lui céder sur nos vies l'autorité que lui confère ce statut ? Prendre à cœur de l'étudier dans sa complexité, mais aussi selon sa clarté et sa simplicité, n'est-ce pas encore chercher à comprendre l'histoire qu'elle nous enseigne, les conseils de vie dont elle est porteuse, le savoir sur nous-mêmes qu'elle nous permet d'acquérir ? Enfin, n'est-ce pas là choisir de répondre à son invitation de vouloir connaître Dieu ? D'où étudier pour comprendre, pour appliquer, et tenter de s'approprier ce que l'on apprend !

En d'autres mots, lire la Bible en sa qualité de Parole de Dieu à la lumière de ce qui a été dit à son propos jusqu'à maintenant implique que nous nous efforcions d'en cerner les implications pour nous aujourd'hui. Cela veut dire de se l'approprier de manière pleine et entière, de la laisser guider nos conduites, de lui permettre de transformer nos attitudes de façon radicale, puis de les modeler peu à peu à l'image de Christ Jésus. Par quel moyen savons-nous qui était l'homme Jésus dont l'histoire séculière a aussi laissé ses traces, sinon par la Bible. C'est elle qui nous le présente comme le Sauveur, le premier à revêtir l'immortalité par sa Résurrection et qui vit en nous aujourd'hui par son Esprit.

Ces trois critères ne sont pas incompatibles avec une herméneutique qui soit également critique, peu importe la méthode adoptée pour analyser le texte biblique. Certains des principaux enjeux se situent ailleurs tout à fait que dans une question de méthode, mais appartiennent plutôt à la dimension spirituelle de ceux qui étudient la Bible, nonobstant leurs positions quant aux propos tenus dans cet essai ou leurs allégeances et préférences confessionnelles.

3.2. Théologie et anthropologie de l'initiation au savoir biblique

Avant d'aller plus loin et de considérer ce que la Bible dit à propos d'elle-même en s'appuyant sur les trois critères de lecture identifiés à la section précédente, il serait utile de songer à l'importance incontournable de l'initiation au savoir biblique.

À mon avis chaque personne doit pour elle-même d'une manière ou d'une autre et dans un ordre ou un autre procéder par des étapes équivalentes à celles de ma théologie de l'initiation au savoir biblique : recevoir d'abord chaque livre de la Bible comme un témoignage ancien; puis, lire chaque auteur et décider si on leur fait ou non confiance; s'interroger ensuite sur ce que cela implique concernant les Écritures comme Parole de Dieu et source de vérité spirituelle; peu à peu l'on finit ou non par faire confiance à cette source de savoir; un « croire » ou un « non croire » est en cause à chacune des étapes.

L'idée centrale de cette théologie de l'initiation au savoir biblique est de ne pas imposer à qui que ce soit une posture de foi en la Bible avant que la personne elle-même en soit venue à ses propres conclusions concernant la nature des textes bibliques. Je ne dis pas ici que ceux qui fréquentent la Bible doivent s'abstenir de présenter ce qu'elle dit être à ceux qui débutent leur démarche. Ce que je dis par contre est que ceux qui croient déjà connaître la Bible et qui pensent avoir établi une relation de confiance avec son Auteur ne doivent pas refléter aux débutants que s'ils ne comprennent pas, c'est qu'ils ne croient pas. Il importe d'admettre sans la nier la part de doute présente chez les autres ou en nous dans l'acte de lecture de la Bible et dans l'effort d'appropriation de ce qu'elle atteste sur la Vie.

Cette approche s'inscrit dans la même ligne de pensée que ce que j'ai découvert en réfléchissant à ma posture face au savoir en général comparé au savoir biblique. Je me suis rendu compte que ma démarche pour comprendre n'importe quoi ressemblait beaucoup à ma démarche pour comprendre la Bible et qu'à la base des deux formes d'exploration il y a un acte de confiance. Tel auteur de n'importe quel livre me semble crédible, je le crois, tout comme je crois l'apôtre Jean lorsqu'il dit avoir entendu Jésus, l'avoir vu, lui avoir touché. Nous dirons d'un auteur qu'il nous inspire confiance, parce

que nous en avons lu quelques pages et que ce qu'il écrit semble en accord avec ce que nous avons expérimenté dans notre vie, ou avec ce que nous avons lu ailleurs et qui nous a aidés à progresser dans un domaine ou l'autre. Ce genre de confiance ou de « croire » me paraît être un fondement du savoir applicable à tout acte de lecture dont à la Bible.

Ce principe est le même que celui qui entre en cause dans la confiance que nous accordons aux conseils que nous donne une personne que nous reconnaissons comme compétente dans des domaines pratiques comme la préparation d'un repas, la confection d'un vêtement ou la reconfiguration d'un ordinateur qui a cessé de fonctionner. Nous n'écoutons pas n'importe qui nous dire n'importe quoi. Nous évaluons chaque conseil donné en fonction du degré de confiance que nous accordons à celui qui nous le donne quant au domaine d'expertise en cause tout en tenant compte de notre propre expérience.

S'il y a par rapport aux textes bibliques une dimension qui ne relève pas de l'humain et qui est à proprement parler le travail de l'Esprit, l'on ne saurait court-circuiter la dimension inévitablement humaine de la compréhension. Nul ne peut faire à la place de Dieu le travail qui appartient à l'Esprit dans l'accueil fait aux Écritures saintes. De la même manière, nul ne peut faire à la place d'autrui le travail exigé pour comprendre ce que disent les auteurs des textes bibliques. Ce travail passe nécessairement par la lecture individuelle des textes bibliques eux-mêmes tels qu'on les trouve dans les traductions en français ou dans les autres langues contemporaines disponibles partout aujourd'hui. Ces deux dimensions ensemble constituent ce que j'appelle une théologie et une anthropologie de l'initiation au savoir biblique. La première relève de l'Esprit de Dieu, la seconde appartient à l'être humain dont c'est la responsabilité de sonder les Écritures, c'est-à-dire de les lire et de s'efforcer de les comprendre en s'interrogeant sur elles et en demandant à Dieu de l'éclairer dans sa lecture et dans sa compréhension de celles-ci.

3.3. Que dit la Bible de la Bible ?

J'examinerai maintenant quelques passages qui ont contribué à me convaincre de recevoir la Bible dans sa version protestante traditionnelle, c'est-à-dire en acceptant comme canonique l'AT Juif de Jésus et le NT traditionnellement reconnu par l'Église. Je

reviendrai s'il y a lieu dans d'autres sections pour approfondir certains aspects clés ou pour examiner comment les difficultés peuvent trouver une solution raisonnable.

3.3.1. Les écrits prophétiques ne sont pas fondés sur un caprice humain (2 Pi 1:20-21)

Concernant les paroles des prophètes, l'apôtre Pierre, écrit « Sachez avant tout qu'*aucune prophétie de l'Écriture n'est une affaire d'interprétation personnelle*, car ce n'est jamais par une volonté d'homme qu'une prophétie a été apportée, mais c'est poussé par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 Pi 1:20-21, Seg 21). Le même passage apporte quelques nuances intéressantes lorsqu'on le lit dans d'autres traductions : « Sachez, avant tout, qu'*aucune prophétie de l'Écriture n'est le fruit d'une initiative personnelle*. En effet, ce n'est pas par une volonté humaine qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 Pi 1:20-21, Bible du Semeur); « Avant tout, sachez-le bien : *aucune prophétie de l'Écriture n'est affaire d'interprétation privée*; en effet, ce n'est pas la volonté humaine qui a jamais produit une prophétie, mais c'est portés par l'Esprit Saint que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 Pi 1:20-21, TOB 2010); « Notez, avant tout, qu'*aucune prophétie de l'Écriture ne reflète la pensée personnelle (de son auteur)*. Un message prophétique n'émane jamais d'un caprice humain. Ces saints hommes de Dieu ont parlé parce que le Saint-Esprit les y poussait, et ils ont prononcé les paroles que Dieu leur inspirait » (2 Pi 1:20-21, Parole Vivante). (Les italiques gras sont de moi.)

Ces versets sont reproduits ici dans quatre traductions (Seg 21, BDS, TOB, PV) de la Bible dans le but de faire ressortir une nuance importante du passage en italique. L'idée centrale de ce passage n'est absolument pas que les lecteurs des prophéties qui se situent dans les temps modernes ne se livrent pas à des interprétations variées, mais bien plutôt que les prophètes parlaient selon l'Esprit et non pas de leur propre chef.

Le second mouvement de cet extrait (2 Pi 1:21), introduit par « car » (Segond 21) ou « en effet » (BDS, TOB), fournit les précisions nécessaires à la compréhension du premier mouvement (2 Pi 1:20). Inspirée de l'Esprit, l'Écriture reflète la pensée de Dieu !

D'ailleurs, les textes de la Bible se présentent comme étant la Parole de Dieu⁷² et incluent leur propre critère de validation pour distinguer entre fausses et vraies prophéties⁷³.

3.3.2. Les prophètes restent les auteurs des textes par ailleurs également inspirés par Dieu

Après avoir mentionné que « les hommes méchants et imposteurs avanceront toujours plus dans le mal en égarant les autres et en s'égarant eux-mêmes » (2 Tim 3:13, Seg 21), Paul encourage Timothée dans les termes suivants : « Quant à toi, tiens ferme dans ce que tu as appris et reconnu comme certain, sachant de qui tu l'as appris. Depuis ton enfance, tu connais les saintes Écritures qui peuvent te rendre sage en vue du salut par la foi en Jésus-Christ. Toute l'Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit formé et équipé pour toute œuvre bonne (2 Tim 3:14-17, Seg 21).

Comme le dit un commentaire associé à 2 Tim 3:16 dans la Segond 21 avec notes de références (Société biblique de Genève, 2007a, p. 1445), « pour les chrétiens de l'époque, le terme [Écriture] désignait l'AT, mais aussi le NT alors en cours de constitution (voir 1 Tm 5:18 où une parole de Jésus figurant dans Lc 10:7 est citée comme parole de l'Écriture; voir aussi 2 P[i] 3:15-16 où l'expression "autres Écritures" place les lettres de Paul au rang d'Écriture faisant autorité) » ». Nous y reviendrons.

Nombreux sont les érudits bibliques orthodoxes à insister que nos traductions modernes ne font pas pleinement justice à l'original grec en traduisant « inspiré de Dieu »⁷⁴. L'idée serait celle d'une Écriture « insufflée par Dieu » au sens où celle-ci « provient de Dieu ». Ces propos et ce verset invitent à s'interroger sur la part respective de Dieu et de l'homme dans le processus qui a consisté à produire les Écritures. Plusieurs théologiens évangéliques s'entendent pour dire que la Bible comme Parole de Dieu est à

⁷² Les quelques premiers versets de tous les prophètes écrivains débutent avec une mention à l'effet que Dieu leur a donné une vision, s'est adressé à eux ou leur a demandé d'écrire ce qu'Il leur a transmis. Voir par exemple Ésaïe 1:1; Jérémie 1:1-4; Ézékiel 1:1; Osée 1:1; Joël 1:1; Amos 1:1-3; Abdias 1:1; Jonas 1:1; Michée 1:1; Nahoum 1:1; Habakuk 1:1 et 2:1-4; Sophonie 1:1; Aggée 1:1-2; Zacharie 1:1; Malachie 1:1-6. Voir encore : 1 Pierre 1:22 à 2:3; 1 Thes 2:13; 2 Pi 1:16-21; 2 Tim 3:14-16; 2 Pi 3:15-16; Hébr 1:1 2 et 4:12.

⁷³ Lire, par exemple, Deutéronome 18:15-22 et 34:10-12, puis Jérémie 23:9-40.

⁷⁴ Voir J. I Packer (2010), Paul Wells (1997), Benjamin Breckinridge Warfield (1979), René Pache (1967).

la fois le résultat de l'œuvre de Dieu tout en étant aussi pleinement une production humaine, l'un n'allant pas sans l'autre. Dieu crée les auteurs de la Bible et oriente leur vie pour qu'ils deviennent ce qu'Il souhaite qu'ils soient. Ces hommes-là tels qu'ils sont devenus au moment de rédiger le texte biblique, avec leur sensibilité propre, produisent un message à partir de leur langage et de leur compréhension, dans le cadre de leurs limites. Ce sont eux et nul autre qui façonnent un texte pleinement humain qui peut en même temps être reçu comme Parole de Dieu à part entière. Comme nous le rappellent Paul Wells (1997, p. 58-60ss) et René Pache (1967, p. 41ss), il faut lire « inspiré de Dieu » (*theopneustos*), au sens où Dieu par son souffle, par son Esprit, a produit les Écritures, sans court-circuiter l'être humain dans sa nature propre.

Une excellente synthèse de cet enseignement, où la traduction « inspirée de Dieu » reçoit la portée que nous venons de lui voir, est proposée dans la Bible d'étude avec commentaires de J. MacArthur, à la rubrique *Inspirée de Dieu* sous 2 Tim 3:16 :

« **[I]nspirée de Dieu.** Litt. "expirée par Dieu" ou "soufflée par Dieu". Dieu a parfois dicté les mots exacts aux auteurs de la Bible (p. ex. Jé 1:9), mais le plus souvent il s'est contenté d'utiliser leur esprit, leur vocabulaire et leur expérience pour produire sa Parole parfaite, infaillible, libre de toute erreur (voir les notes sur 1 Th 2:13; Hé 1:1; 2 Pi 1:20-21). Il est important de remarquer que l'inspiration ne s'applique qu'aux textes originaux de l'Écriture, et non aux rédacteurs de la Bible; ce ne sont pas les rédacteurs qui sont inspirés, mais uniquement l'Écriture sainte. Dieu s'identifie si étroitement à sa Parole que, lorsqu'elle parle, c'est lui en personne qui s'exprime (cf Ro 9:17; Ga 3:8). Les Écritures sont appelées "oracles de Dieu" (Rom 3:2; 1 Pi 4:11) et, à ce titre, ne sauraient subir une quelconque modification (Mt 5:17-18; Lu 16:17; Jn 10:35; Ap 22:18-19) » (Société Biblique de Genève, 2006, p. 1906).

Mon intention en citant ainsi ce commentaire est de conduire le lecteur vers des sources facilement accessibles pour approfondir son étude des thèmes mentionnés dans cet essai. J'estime que la formulation de MacArthur de sujets complexes comme celui-ci est brève

et simple à comprendre tout en reflétant les meilleurs travaux d'érudition d'une perspective de théologie évangélique classique ou orthodoxe que j'ai lu au fil des ans⁷⁵.

Je me rends compte toutefois en écoutant d'autres chrétiens évangéliques qui eux aussi considèrent les Écritures comme Parole de Dieu que la formulation traditionnelle adoptée par John MacArthur ne revêt pas le même poids de crédibilité pour tous. L'on s'interroge en effet parfois sur l'affirmation que la Parole de Dieu telle qu'originellement consignée par écrit est « parfaite », « infaillible » et « libre de toute erreur ». Aussi, il me semble important d'apporter les précisions suivantes à ce qui vient d'être dit sur ce thème. Pour ce faire je m'appuierai sur l'article « Inspiration » du *Grand Dictionnaire de la Bible*, article signé J.I. Packer (2010), qui, comme pour la Bible d'étude de MacArthur, est facilement accessible en librairie chrétienne pour quiconque voudrait se le procurer.

Packer (2010, p. 746-747) abonde dans le même sens que le fait MacArthur quant au sens à accorder au terme grec *theopneustos* traduit par « inspiré » en 2 Tim 3:16. Il faut en comprendre que « le souffle de Dieu (c.-à-d. le Saint-Esprit) a produit l'Écriture dans le but de communiquer une intelligence spirituelle » (Packer, 2010, p. 747). Cette affinité théologique et applicative ressort clairement dans les commentaires de MacArthur sur l'unité du passage en son contexte de 2 Tim 3:15-17, même si ce sont les formulations de Packer qui sont retenues ici pour exprimer cette même perspective :

« [...] Paul affirme, nous dit Packer, que tout ce qui appartient à la catégorie scripturaire, tout ce qui a sa place parmi les écrits sacrés [...] est utile à la foi et à la vie, car inspiré de Dieu.

« Sur la base de ce texte paulinien, la théologie utilise régulièrement le mot "inspiration" pour exprimer l'origine et la qualité divine des Saintes Écritures. D'un point de vue actif, ce nom désigne l'opération par laquelle le souffle de Dieu a produit les Écritures. Le mot est également utilisé de manière plus générale à propos de l'influence divine qui a permis aux intermédiaires humains de la révélation – prophètes, psalmistes, sages et apôtres – de prononcer et d'écrire les paroles même de Dieu.

⁷⁵ Pour bien comprendre la théologie de l'inspiration des Écritures, son origine à même les textes bibliques, et ses implications : Packer (2010), Romerowski et Bruce (2010), Romerowski (2010), Bruce (2008, 1981), Wells (2007, 1997), Blocher (2007), Berthoud (2006), Scheaffer (1982), Lindsell (1980), Harris (1979), Warfield (1979), Hodge et Warfield (1979), Stonehouse (1979), Pache (1967).

« [...] Selon 2 Tim 3:16, ce sont les écrits bibliques qui sont inspirés. L'inspiration est une œuvre divine dont l'objet final n'est pas les auteurs bibliques (comme si, leur ayant donné l'idée à transmettre, on leur laissait la responsabilité de trouver une façon de la communiquer), mais l'œuvre écrite. C'est l'Écriture – *graphè*, le texte écrit – qui est inspiré par Dieu. L'idée fondamentale est la suivante : l'ensemble de l'Écriture a le même caractère que les passages des prophètes (parlés ou écrits; cf. 2 P[i] 1.19-21 concernant l'origine divine de toute « prophétie de l'Écriture »; cf. aussi Jr 36; Es 8.16-20). L'Écriture n'est donc pas seulement une parole humaine, le fruit d'une pensée, d'une réflexion, d'une compétence humaine, elle est aussi – et tout autant – une parole de Dieu, prononcée par l'intermédiaire d'une bouche humaine ou écrite par une main humaine. En d'autres termes, l'Écriture a deux auteurs, et l'auteur humain ne vient qu'en second; l'auteur premier, de qui vient l'initiative, l'incitation et l'illumination, et sous le contrôle de qui l'auteur humain a travaillé, est Dieu le Saint-Esprit.

« [...] L'inspiration biblique doit être définie dans les mêmes termes théologiques que l'inspiration prophétique : l'ensemble du processus (certainement varié dans ses formes psychologiques, comme l'était l'inspiration prophétique) par lequel Dieu pousse ceux qu'il a choisis et préparés (cf. Jr 1.5; Gal 1.15) à écrire exactement ce qu'il veut qu'ils écrivent, pour transmettre à son peuple (et par lui au monde entier) une connaissance salvatrice. L'inspiration est donc verbale par nature, car c'est de paroles données par Dieu que sont formées les Écritures inspirées.

« Les Écritures inspirées sont donc une révélation écrite, au même titre que les messages des prophètes étaient une révélation parlée. La Bible n'est pas un témoignage humain sur la révélation de Dieu dans l'histoire du salut : elle est la révélation elle-même. L'inspiration des Écritures fait intégralement partie du processus de révélation. C'est en effet par les Écritures que Dieu fait connaître à l'Église son œuvre salvatrice; c'est par les Écritures que Dieu lui assigne sa place dans son plan éternel. [...]. L'inspiration garantit la vérité de tout ce que la Bible affirme, de même que l'inspiration des prophètes garantissait la vérité de leur évocation de la pensée de Dieu (« vérité » désigne ici l'accord entre les paroles humaines et les pensées divines, en matière de faits ou de sens). Vérité venant de Dieu, Créateur de l'humanité et juste Roi, l'enseignement biblique, comme les oracles prophétiques, est porteur de toute l'autorité divine » (Packer, 2010, p. 747).

Cet extrait de J. I. Packer (2010) rejoint celui cité précédemment de la Bible d'étude de MacArthur publiée par la Société biblique de Genève (2006) sur la collaboration divino-humaine dans la production des textes bibliques dans le contexte de l'intention de ces textes. J. I. Packer fournit une analyse plus approfondie de la

perspective résumée plus succinctement par MacArthur, ainsi que des éléments de contexte théologique susceptibles d'éclairer les enjeux centraux en cause dans la théologie de l'inspiration biblique.

À cela il convient de préciser que la Bible n'est ni un livre d'astrophysique, ni un manuel de psychologie, ni un traité médical. Son but n'est pas polémique, mais salvifique. En conséquence de quoi, j'estime essentiel d'étudier la Bible sous l'angle de ce qu'elle cherche à nous dire, plutôt que de lui poser des questions auxquelles elle ne répond pas ou de tenter d'en extraire un savoir sur des thèmes qui lui sont accessoires. Il s'ensuit également qu'il est une erreur de tenter d'interpréter la Bible en lui appliquant des exigences méthodologiques qui n'ont rien à voir avec ce qu'elle cherche à nous dire. La Bible se présente comme étant la Parole de Dieu pour les hommes de tous les temps. Ses critères sont énoncés à même les textes qu'elle contient, notamment lorsqu'un prophète annonce un événement qui ne se produit pas, il ne parle pas de la part de Dieu⁷⁶, ou lorsqu'il n'encourage pas le peuple à obéir aux enseignements déjà révélés par Dieu⁷⁷.

3.3.3. Paul considérait les écrits de Luc comme étant la Parole de Dieu (1 Tim 5:18)

Dans sa première épître à Timothée, au ch. 5, v. 18, une citation d'une parole de Jésus se trouvant en Luc 10:7 est jointe par Paul à une autre de Deutéronome 25:4. Ensemble, elles sont introduites par l'expression « L'Écriture dit ». Le commentaire suivant exprime très bien la pertinence de ce fait : « Il est significatif que Paul traite comme Écriture tout autant cette parole des évangiles [Lc 10:7] que celle de l'A.T. Cela montre l'autorité qu'il lui reconnaît et suggère qu'il existait à l'époque des écrits du N.T. qui avaient le statut d'*Écritures* » (BDS, 2005, p. 1866, note sur 1 Tim 5:18).

3.3.4. Pierre considérait les écrits de Paul comme étant la Parole de Dieu (2 Pi 3:15-16)

En 2 Pierre 3: 15-16, l'apôtre Pierre dit des lettres de Paul que des gens en tordent le sens comme pour le reste des Écritures, inscrivant ainsi les écrits de Paul en droite

⁷⁶ Voir, par exemple, Deutéronome 18:15-22.

⁷⁷ Voir, par exemple, Jérémie 23:9-40.

ligne de continuité avec l'Ancien Testament et leur attribuant un statut équivalent. Textuellement, nous lisons : « Notre bien-aimé frère Paul vous l'a aussi écrit, conformément à la sagesse qui lui a été donnée. C'est ce qu'il fait dans toutes les lettres où il parle de ces choses; il s'y trouve certes des points difficiles à comprendre, et les personnes ignorantes et mal afferemies en tordent le sens, comme elles le font des autres Écritures, pour leur propre ruine » (2 Pi. 3:15b-16, Seg 21).

3.3.5. Dieu a parlé aux hommes de plusieurs façons, comme l'illustrent Moïse, Habakuk et Jésus

L'extrait suivant de l'épître aux Hébreux vise à inscrire dans leur contexte immédiat les expressions *à plusieurs reprises* et *de plusieurs manières* que j'approfondirai ensuite : « Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils; il l'a établi héritier de toutes choses; par lui il a aussi créé l'univers. Le Fils est le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne, et il soutient toutes choses par sa parole puissante. Il a fait la purification des péchés et s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très hauts » (Hébreux 1:1-4).

Dieu a donc parlé à plusieurs reprises et de plusieurs manières par les prophètes comme il parle maintenant par le Fils. Comme je l'ai fait pour 2 Tim 3:16 et le ferai pour 1 Thes 2:13, je citerai une partie des commentaires de John MacArthur sur Hébreux 1 parce qu'il réussit en peu de mots à exprimer l'essentiel de certains points précis très importants pour la doctrine évangélique orthodoxe classique des saintes Écritures à laquelle je me rattache moi-même :

« **à plusieurs reprises.** Litt. "en de nombreuses parties" (comme on le dit d'un livre). Durant env. 1800 ans (depuis Job, 2200 av. J.-C. env. [?] jusqu'à Néhémie, 400 av. J.-C. env.), l'A.T. a été rédigé en 39 livres différents, qui reflétaient, chacun pour leur part, une époque, un lieu, une culture et un contexte historique particuliers. **de plusieurs manières.** Notamment par des visions, des symboles et des paraboles, sous forme de poèmes ou en prose. À travers cette variété de formes et de styles, la révélation de ce que Dieu tenait à faire savoir à son peuple a toujours été parfaitement servie. La révélation progressive de l'A.T. décrit le plan de Dieu pour notre rédemption (1 Pi 1:10-12) et sa volonté à l'égard de son

peuple (Ro 15:4; 2 Ti 3:16-17) » (Soc. Bibl. de Genève, 2006, p. 1925, les caractères gras, parenthèses et crochets de cet extrait sont de MacArthur).

Moïse a reçu de Dieu la révélation de lois accomplies en Jésus (Mt 5-7) et dont l'essentiel est l'amour, nous disent Jésus (Mt 22:34-38), Paul (Rm 13:8-10) et Jean (1 Jean 3:16). Certaines des révélation reçues de Dieu par Moïse concernaient le début de l'univers visible (Gen 1:1-2), de l'histoire de l'humanité (Gen 3-11) et du peuple qu'Il s'était choisi parmi toutes les nations de la terre (Gen 12-50). Puis c'est de sa propre histoire que Moïse nous parle ensuite en commençant par les circonstances et le miracle qui l'ont conduit à être élevé par la fille de Pharaon (Ex 1-2) et par l'appel dont il a été l'objet de la part de Dieu pour délivrer Israël des Égyptiens (Ex 2:23 à 4:30). Il raconte l'histoire miraculeuse de cette délivrance (Ex 5-15) et de l'incapacité chronique (ou refus) pour ceux-là même qui ont été témoins de ces miracles de croire que Dieu en était véritablement l'auteur (Ex 16-40; Lévitique, Nombres, Deutéronome). Cette histoire est ponctuée des prières de remerciement pour l'action concrète et miraculeuse de Dieu envers son peuple. Ces prières sont en même temps des Psaumes d'exhortation pour que le souvenir ne s'en perde pas (par exemple, Exode 15).

Parmi de nombreux autres exemples prenons celui du prophète Habakuk, auteur du livre biblique qui porte son nom. Celui-ci a vécu à une époque et dans un contexte où le peuple de Dieu s'était tout à fait égaré des voies de Dieu. La prophétie écrite qu'il nous a léguée nous montre le trouble qui l'habitait en voyant le mal régner autour de lui. L'on peut lire ce qu'il pensait en lui-même de cette situation et la prière qu'il a adressée à Dieu, exprimant qu'il ne comprenait pas comment Dieu pouvait laisser ainsi aller les choses. Le livre d'Habakuk étonne par l'actualité de son propos aux situations du XXI^e s. en matière de corruption politique et de mépris de la justice sociale. Mais c'est à sa propre situation que s'adressait la prière d'Habakuk sous forme d'un dialogue avec Dieu, dialogue au terme duquel Dieu l'invite à être patient et à attendre de Dieu Lui-même la délivrance. Dieu invite d'ailleurs aussi Habakuk à retransmettre la réponse qu'il a reçue de Dieu et son invitation pour tous les hommes de tous les temps de vivre en plaçant leur confiance au Seigneur (Hab 2:1-4).

Cette prophétie d'Habakuk et l'invitation à ne jamais cesser d'espérer en Dieu a ensuite été relayée jusqu'à nous par les acteurs et auteurs de Nouveau Testament dans leur prédication de l'Évangile. Paul après avoir annoncé l'Évangile aux Juifs dans la synagogue d'Antioche de Pisidie (Actes 13:13-51), les invite à ne pas mépriser la résurrection de Christ au cœur du message de l'Évangile, lorsqu'il conclut son discours par un avertissement basé sur une allusion à Habakuk 1:5 (Actes 13: 41). Puis, Paul a cité Habakuk 2:4, « Mon juste vivra par la foi » (Rom 1:17; Gal 3:11; Hébr 10:35-39) pour indiquer que Jésus garantit seul le salut à ceux qui croient et persévèrent en Lui seul.

Or, justement, Jésus, constitue en Lui-même et à Lui seul une autre des manières dont Dieu s'est révélé aux humains, thème introduit en Hébreux 1 dont un extrait est cité au début de la présente section et développé tout du long de l'Épître aux Hébreux.

3.3.6. Le message de l'Évangile était reçu par ses auditeurs comme étant la Parole de Dieu

Après avoir rappelé aux Thessaloniens la qualité de leur réception du message de l'Évangile (1 Thes 1) et de son propre engagement auprès d'eux (1 Thes 2:1-12), Paul s'exprime en ces termes : « C'est pourquoi nous rendons continuellement grâce à Dieu de ce qu'en recevant la parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu, qui agit en vous qui croyez » (1 Thes 2:13).

Écoutons ce que dit MacArthur d'une partie clé de ce passage selon la perspective d'une théologie évangélique classique traditionnelle orthodoxe des Écritures saintes :

« **[L]a parole de Dieu.** Le message apporté par Paul de la part de Dieu est mis sur le même plan que l'A.T. (Mc 7:13). C'était le message enseigné par les apôtres (Ac 4:31; 6:2), prêché par Pierre aux non-Juifs (Ac 11:1) et communiqué par Paul au cours de ses trois voyages missionnaires (le premier, Ac 13:5, 7, 44, 48-49; le deuxième, Ac 16:32, 17:13; 18:11; le troisième, Ac 19:10). Cf Col 1:25. **[Q]ui agit.** La Parole de Dieu agit de multiples manières; elle sauve (Ro 10:17; 1 Pi 1:23), enseigne et instruit (2 Tim 3:16-17), dirige (Ps 119:105), redonne la vie (Ps 119:154), assure le rétablissement (Ps 19:8), avertit et récompense (Ps 19:12), nourrit (1 Pi 2:2), juge (Hé 4:12), sanctifie (Jn 17:17), libère (Jn 8:31-32), enrichit (col 3:16), protège (Ps 119:11), fortifie (Ps 119:28), donne la

sagesse (Ps 119:97-100), réjouit le cœur (Ps 19:9), assure la prospérité (Jos 1:8-9). Tous ces effets sont résumés au Ps 19:8-10 (voir les notes sur ce passage) » (Société Biblique de Genève, 2006, p. 1867).

Pour tirer pleinement partie de la lecture du passage biblique cité et du commentaire biblique afférent, il ne serait pas superflu de lire d'une part les deux épîtres aux Thessaloniens et leur contexte historique tel que présenté dans les Actes des apôtres, et d'autre part d'examiner chacun en son contexte les passages bibliques mentionnés. Dans le cadre du présent essai, je terminerai cette exploration de ce que dit la Bible concernant elle-même par quelques extraits et remarques sur les Psaumes 1, 19 et 119.

3.3.7. Les psalmistes font de la Parole de Dieu un objet de leur désir et une source de leur joie

Les auteurs des Psaume 1, 19 et 119 n'étaient pas indifférents au texte de la révélation divine dont ils disposaient à leur époque – pourtant moins étendue qu'aujourd'hui. Nous ne savons pas avec certitude qui étaient les auteurs de ces psaumes. Plusieurs des Psaumes sont attribués à David, d'autres ne sont pas identifiés à un auteur spécifique, comme le Psaume 1. Quant au Psaume 119, certains ont cru que David en était l'auteur, d'autres, Daniel, d'autre encore, Esdras⁷⁸. À l'époque de David⁷⁹, le Pentateuque et les livres de Josué, de Ruth et de Job auraient été les seuls en cause. Daniel ou Esdras auraient disposé d'une trentaine des 39 livres du canon juif de l'AT. Le Psaume 19 est attribué à David⁸⁰. D'un autre côté, le Psaume 119 est inséré parmi une collection de psaumes considérés anonymes (les psaumes 90 à 150)⁸¹.

⁷⁸ Voir le commentaire de MacArthur sous le Psaume 119 (Société Biblique de Genève, 2006, p. 870).

⁷⁹ Il s'agit de ma propre déduction fondée sur les synthèses de chronologie biblique proposées par John MacArthur dans sa Bible avec commentaires (Société Biblique de Genève, 2006, p. 32, 38-38, 46-47). Cette vue s'accorde assez bien avec celle de J. B. Payne (1978, p. 928) pour qui « la majorité des Psaumes ont été composés dans la période du royaume unifié (1043 à 930 av. J. C.), en conséquence de quoi seuls les livres de la Genèse à Ruth auraient alors fait partie du corpus de l'AT » (ma traduction). Toute chronologie biblique est nécessairement une approximation, c'est ce que dit la Nouvelle Bible Segond, édition d'études (NBS), à propos des auteurs et dates d'écriture (Alliance Biblique universelle, 2002, p. 7). N'échappe pas à cette règle, cette chronologie de MacArthur fondée sur une herméneutique où la priorité est donnée aux affirmations des textes bibliques, complétées ensuite par d'autres données historiques, comme le veut l'herméneutique grammatico-historique. La Bible TOB (Cerf, 2011, p. 1080) applique à la datation des Psaumes individuels la même réserve que la NBS, tout en précisant que cette donnée n'est d'ordinaire pas indispensable pour en dégager la signification essentielle et la portée spirituelle.

⁸⁰ Selon G.W. Grogan (2006, p. 224) et le Psaume 19:1, la Bible de Jésus attribuait le Psaume 19 à David.

⁸¹ Voir Manley, Robinson et Stibbs (s.d., p. 200).

Quoi qu'il en soit de son auteur, Grogan (2006, p. 225) voit dans le Psaume 119 une « grandiose célébration de la Torah révélée au Sinaï ». Il souligne que le livre des Psaumes est un livre de prière et de louange s'exprimant l'une et l'autre « en réponse à la révélation de Dieu et de ses voies » d'une manière honnête, c'est-à-dire qui intègre « les expériences négatives comme positives de la vie » (Grogan, 2006, p. 226). Puis, Grogan (2006, p. 226) précise ceci : « Le sens de base du mot "Torah", traduit "Loi" en Psaume 1.2, est "instruction". Pour l'auteur originel, le terme désignait peut-être la Torah mosaïque, mais pour les compilateurs, conscients de son sens plus général, il fonctionnait probablement comme un appel lancé au lecteur, l'invitant à reconnaître le caractère scripturaire du Psautier et à l'ouvrir avec le désir d'apprendre de Dieu ».

Ce à quoi il ajoute encore ceci de non moins important que ce qui précède pour nous aider à comprendre les trois psaumes 1, 19 et 119 : « Les Psaumes ont un caractère très pratique. Les psaumes de sagesse (comme les Ps 37 et 49) et les psaumes de la Torah (comme les Ps 19 et 119) rappellent au lecteur l'importance de l'obéissance et d'une marche à la lumière de l'enseignement divin (Ps 25.4; 32.8). Les paroles de Paul – "dans mon être intérieur, je prends plaisir à la Loi de Dieu" (Rm 7.22) – font écho au bonheur du Psaume 119. Le Psaume 1, psaume sapientiel de la Torah, fait de l'obéissance l'unique voie fructueuse. Les ennemis des voies de Dieu ne sont pas seulement des étrangers mais aussi des Israélites qui choisissent la voie du mal » (Grogan, 2006, p. 227).

Thompson et Kidner pour leur part nous rappellent avec C. S. Lewis, puis Payne que les psaumes sont des poèmes. Plusieurs étaient faits pour être chantés, nous disent Thompson et Kidner (2010, p. 1364). Ils doivent être lus non pas comme s'ils étaient structurés selon une logique argumentative, mais en tenant compte de la fréquente reprise d'une même idée sous un nouvel angle, affirme Lewis (1986, p. 1-8). À ce dernier point Payne (1978, p. 925, 933) ajoute que le psautier – constitué de poèmes à caractère individualiste, personnel et émotionnel – s'inscrit au sommet de la littérature divine. C'est d'ailleurs, nous rappelle Payne (1978, p. 933), le livre le plus souvent cité dans le NT.

Ce à quoi j'ajouterais que le meilleur moyen de ne rien comprendre aux psaumes est de transformer chaque phrase en un commandement qui s'impose à chacun et qui doit

être obéi. Bien sûr que les psaumes nous invitent collectivement à obéir plutôt qu'à désobéir à Dieu. Mais c'est souvent sous un angle autre que le devoir ou la responsabilité morale que le psalmiste nous invite à le suivre dans la méditation des instructions divines. C'est ce que l'on trouve tout au long des Psaumes 1, 19 et 119. C'est d'ailleurs sur cette base qu'Éric Wingender (1998, p. 177) proposait aux pasteurs québécois d'orienter une part de leur enseignement autour des Psaumes. Il comptait par là contrer la surculpabilisation qui marque la spiritualité chrétienne de certains croyants évangéliques, ainsi que leur manière d'aborder les Écritures comme un ensemble de règles sans plus.

L'introduction aux Psaumes de la Bible TOB (Cerf, 2011, p. 1081) apporte sous forme synthèse des précisions concernant le parallélisme dans la poésie hébraïque, dont l'importance générale se dégage également chez Lewis (1986) et chez Payne (1978). Lorsqu'une même idée ou image est reprise à l'aide d'expressions équivalentes, comme au Psaume 2:1 et 2:10, il y a *parallélisme synonymique*. Quand le contraste ou l'opposition sont juxtaposés, comme au Psaume 37:22, il s'agit de *parallélisme antithétique*. Si une même idée est exprimée avec un développement de la pensée, comme au Psaume 96:1ss, on parlera alors d'un *parallélisme synthétique*. Lewis (1986, p. 1-8) insiste beaucoup sur l'importance de comprendre cette caractéristique de la poésie hébraïque pour interpréter adéquatement le livre des Psaumes.

Une autre dimension intéressante de l'introduction aux Psaumes inclus à la Bible TOB (Cerf, 2011, p. 1081-1086) est son regroupement en familles de Psaumes : (1) les louanges; (2) les prières d'appel au secours, de confiance et de reconnaissance; (3) les psaumes d'instructions. Le Psaume 19, objet privilégié de la présente section (avec les Psaumes 1 et 119), revient dans deux de ces trois familles de Psaume. Il s'agit à la fois d'un Psaume de louange et d'un Psaume d'instruction; la louange porte sur la révélation de Dieu dans la nature et sur la révélation de Dieu par sa Loi.

À l'intérieur des Psaumes de louanges, la Bible TOB avec notes intégrale identifie des hymnes : Psaumes 8, 19, 33, 100, 103, 104, 111, 114, 117, 135, 136, 145-150, dont elle dit : « Ces louanges sont la réponse de la communauté à la parole de son Seigneur, la

réaction d'un peuple qui n'a cessé de rencontrer dans son histoire le Dieu vivant, son guide, son juge, son défenseur, son libérateur » (Cerf, 2011, p. 1082).

Les Psaumes de la seconde famille – les prières d'appel au secours, de confiance et de reconnaissance – nous mettent en contact avec la dimension personnelle de plusieurs d'entre eux. Mais les commentaires de la TOB précisent également l'usage collectif que l'on a fait des Psaumes en général, notamment lorsqu'ils ont été intégrés à la liturgie annuelle du peuple Juif au fil des ans. Les trois Psaumes d'instruction à l'étude ici (Psaume 1, Psaume 19 et Psaume 119) illustrent selon la TOB que parmi les poèmes sapientiaux, « la loi occupe une place privilégiée » (Cerf, 2011, p. 1086), les Psaumes 37, 49, 73, 112, 127, 133, 128, 139 figurant aussi dans cette famille de Psaumes.

Les extraits suivants des Psaumes 19 et 119 dans diverses traductions de la Bible constituent un avant-goût et fournissent un très bref aperçu de ce que l'on peut y trouver :

Psaume 119:24, Bible de Jérusalem (1973) :

« Ton témoignage, voilà mes délices, tes volontés, mes conseillers ».

Psaume 119:18, Bible du Semeur (2000) :

« Ouvre mes yeux pour que je voie les merveilles de ta Loi ! ».

Psaume 119:28, Nouvelle Bible Segond (2002) :

« Je pleure de chagrin : relève-moi selon ta parole ! ».

Psaume 119:49, Segond 21 (2007) :

« Souviens-toi de ta promesse à ton serviteur,
puisque tu m'as donné l'espérance ! ».

Psaume 19:9, TOB (2010) :

« Les préceptes du SEIGNEUR sont droits, ils rendent joyeux le cœur;
le commandement du SEIGNEUR est limpide, il rend clairvoyant ».

Il est essentiel de lire par soi-même les Psaumes 1, 19 et 119 pour que se dégage pour nous ce sentiment de bonheur et de joie associé par le ou les psalmistes dans le rapport qu'ils entretenaient avec les Écritures considérées comme Parole de Dieu⁸².

⁸² Voir la question au début de l'annexe D sur les Ps, *Quel effet a eu ou a la Parole de Dieu dans ma vie ?*

3.4. Que disent Jésus et la Bible l'un de l'autre ?

Un cas particulier de « ce que dit la Bible de la Bible » est ce que les textes attribués à Jésus nous disent du reste des Écritures et ce que le reste des Écritures nous dit concernant Jésus. Encore ici, comme à la section précédente, j'ai sélectionné les passages qui ont le plus contribué à me convaincre, moi personnellement, de considérer la Bible comme étant plus qu'un simple livre humain, mais comme étant de fait la Parole de Dieu. Un acte de foi est requis pour admettre tout autant les affirmations concernant le Christ que celles du Christ concernant les Écritures. C'est ce que l'on peut appeler une vision du monde ou un présupposé. Mais ce présupposé, cet acte de foi, n'est pas sans fondement. Il repose, pour ma part, sur le témoignage réciproque que le Christ rend aux Écritures et que les Écritures rendent au Christ. Je suis incapable – et refuse – d'admettre que les textes cités par Jésus ou encore ceux qui nous informent sur ce que Jésus a dit ou fait soient de l'ordre du faussaire ou encore émanent d'une bonne-volonté mal guidée, mal orientée, naïve et donc erronée.

Voilà ce que j'admet être devenu pour moi ce que l'on peut nommer un présupposé. Mais il m'a toutefois fallu passer d'une posture de doute à une posture de foi avant d'en arriver où je suis aujourd'hui en ces matières, avant que je puisse écrire un essai exprimant les positions adoptées jusqu'ici. L'ensemble des textes bibliques que j'ai lu et relu plusieurs fois au fil des ans me paraît revêtu d'une trop grande cohérence interne pour que j'aie pu continuer à en douter – au-delà d'un certain point dans ma vie. Je considère avoir parcouru de nouveau en 2012 le chemin qui m'avait convaincu de la véracité du christianisme dans les années 1970 et 1980, ajoutant de nouvelles questions au passage (ch. 1 et 2) et approfondissant quelques-unes des plus anciennes (ch. 3 à 5).

3.4.1. Jésus se présente comme le Messie annoncé par Esaï (Lc 4 et 7)

Jésus lit un passage messianique (Esaï 61:1-2) dans une synagogue et s'en applique à lui-même la réalisation, ce qui met ses auditeurs en colère (Luc 4:14-30). Luc décrit ainsi cet événement : « Jésus, revêtu de la puissance de l'Esprit, retourna en Galilée, et sa réputation gagna toute la région. Il enseignait dans les synagogues et tous

lui rendaient gloire. Jésus se rendit à Nazareth où il avait été élevé et, conformément à son habitude, il entra dans la synagogue le jour du sabbat. Il se leva pour faire la lecture, et on lui remit le livre du prophète Esaïe. Il le déroula et trouva l'endroit où il était écrit : *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres; il m'a envoyé [pour guérir ceux qui ont le cœur brisé,] pour proclamer aux prisonniers la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres les opprimés, pour proclamer une année de grâce du Seigneur.* Ensuite, il roula le livre, le remit au serviteur et s'assit. Tous ceux qui se trouvaient dans la synagogue avaient les regards fixés sur lui. Alors il commença à leur dire: "Aujourd'hui cette parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, est accomplie." » (Luc 4:14-21; les italiques font partie du texte cité de la Segond 21 et indiquent les citations de l'AT; pareillement pour les crochets qui eux indiquent des mots absents de certains manuscrits).

Plus tard, lorsque les disciples de Jean-Baptiste demandent à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » (Luc 7:19, 20), « à ce moment-là, nous dit Luc, Jésus guérit de nombreuses personnes de maladies, d'infirmités et d'esprits mauvais et il rendit la vue à bien des aveugles. Puis il leur répondit : "Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu: *les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres.* Heureux celui pour qui je ne représenterai pas un obstacle ! » (Luc 7:21-23, Segond 21, les italiques font partie du texte biblique dans la Segond 21). La réponse de Jésus ici conjugue Esaï 35:5-6 et Esaï 61:1 dans une même citation appliquant les deux passages messianiques à lui-même et au ministère qu'il exerce.

Le contexte immédiat de la citation d'Esaï est remarquable : « A ceux qui sont troublés dites: "Prenez courage, n'ayez aucune crainte, votre Dieu va venir pour la rétribution et pour régler ses comptes. Il viendra lui-même et vous sauvera." Ce jour-là s'ouvriront les oreilles des sourds et les yeux des aveugles. Et alors le boiteux bondira comme un cerf, et le muet criera de joie, car des eaux jailliront dans le désert et, dans la steppe, des torrents couleront » (Esaï 35:4-6, BDS; voir aussi la citation au passage parallèle en Mt. 11:2-6).

3.4.2. Jésus explique aux disciples les prophéties le concernant (Lc 24)

Le premier indice de la résurrection de Jésus fut l'absence de son corps du tombeau où il avait été enseveli. Le fait fut observé par des femmes (Lc 24:1-3), à qui des anges ont déclaré qu'il s'agissait de la résurrection annoncée par Jésus (Lc 24:4-8). Lorsque les disciples entendirent ce témoignage, ils se refusèrent à le croire (Lc 24:9-11). Pierre et Jean se rendirent tout de même au tombeau et trouvèrent les choses comme les femmes le leur avaient décrites (Luc 24:12; Jean 20:1-10). Après sa résurrection, deux disciples se rendant à Emmaüs (Luc 24:13) rencontrèrent Jésus, sans toutefois le reconnaître (Luc 24:14-24). C'est « alors [que] Jésus [a choisi de se révéler à eux et qu'il] leur dit : "Hommes sans intelligence, dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Messie souffre ces choses et qu'il entre dans sa gloire ?" Puis, *en commençant par les écrits de Moïse et continuant par ceux de tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait* » (Luc 24:25-27, Seg 21, les italiques gras et les ajouts entre crochets sont de moi).

C. S. Lewis (1986, p. 117) attire mon attention sur le fait que, dans le passage précédent, Jésus prend à partie les disciples d'Emmaüs pour n'avoir pas cru ce qu'avaient dit les prophètes (Luc 24:25) le concernant : « Ils auraient dû savoir, affirme Lewis, par les textes de leur Bible, que l'Oint, quand il viendrait, entrerait dans la gloire en passant par la souffrance » (Lewis, 1986, p. 117, ma traduction). Cette observation de Lewis s'inscrit dans une perspective d'ensemble de réception des textes de la Bible, par le peuple Juif autrefois dont Jésus, et par nous à la suite de ces derniers (Lewis, 1986, p. 109-119).

Lewis s'interroge ensuite sur les passages spécifiques que Jésus leur aurait expliqué : *Esai 53*, comme l'a fait Philippe avec l'Eunuque (Actes 8:26-38) ? *Psaume 22*, comme il l'a lui-même fait sur la croix, associant sa souffrance à celle du psalmiste (Marc 15:34) ? *Psaume 110*, comme lorsqu'il demande à ses disciples comment le Christ peut-il être à la fois le fils de David et son seigneur (Mc 12:35-36) ? Le *Psaume 91:11-12*, « il donnera des ordres aux anges à ton sujet », appliqué à Jésus en Mt. 4:6 ? Le *Psaume 118:2*, qu'il s'est approprié implicitement, en Mc 12:10, concernant la pierre rejetée par les constructeurs ? Le *Psaume 16:11*, traité comme une

prophétie de sa résurrection en Actes 2:27, où il est dit que le saint ne connaîtrait pas la décomposition ?

Des sept passages de l'AT que Lewis suppose comme ayant possiblement fait partie des explications de Jésus aux disciples d'Emmaüs le concernant, un est tiré d'Esai, les six autres des Psaumes. Un parallèle intéressant peut être fait avec l'introduction aux Psaumes de la Bible TOB, où l'on peut lire : « Dans le Nouveau Testament, les psaumes occupent une place de choix : ils sont cités plus de cent fois. Jésus, pour démontrer la grandeur suréminente du Messie, argumente à partir du Ps 110 (Mt 22, 41-46); lui-même récite avec ses disciples les champs du "Hallel" qui clôturaient le repas pascal (Mt 26,30); sur la croix, il prononce le début du Ps 22 (Mt 27,46) » (Cerf, 2011, p. 1087).

3.4.3. Le salut en Jésus : une énigme pour les prophètes (1 Pi 1:10-12)

Pierre, après avoir dit quelques mots sur la nature gratuite et gracieuse – appelée grâce – du salut expérimenté par ses lecteurs et lui provenant de Dieu (1 Pi 1:3-9), nous laisse entendre que ce salut échappait à la compréhension des prophètes (1 Pi 1:10-12). Les prophètes de l'AT – dont Moïse (Deutéronome 18:15, 18, 21-22; 34:10) et les auteurs des Psaumes messianiques mentionnés à la section précédente – cherchaient à comprendre ce à propos de quoi ils prophétisaient sans y parvenir pleinement.

Lisons comment Pierre exprime cette perplexité chez les prophètes, puis précise que même les anges continuent d'en apprendre toujours plus sur l'œuvre du salut que Dieu accomplit au fil des siècles, c'est-à-dire, dans l'histoire de l'humanité :

« Ce salut a fait l'objet des recherches et des investigations des prophètes qui ont annoncé d'avance la grâce qui vous était destinée. Ils cherchaient à découvrir à quelle époque et à quels événements se rapportaient les indications données par l'Esprit du Christ. Cet Esprit était en eux et annonçait à l'avance les souffrances du Messie et la gloire dont elles seraient suivies. Il leur fut révélé que le message dont ils étaient chargés n'était pas pour eux, mais pour vous. Et ce message vous a été communiqué maintenant par ceux qui vous ont annoncé la Bonne nouvelle sous l'action de l'Esprit Saint envoyé du ciel; les anges eux-mêmes ne se lassent pas de le découvrir » (1 Pierre 1:10-12, la Bible du semeur, BDS).

Pierre répond ici à une question que les passages prophétiques mentionnés à la section précédente nous invitent à nous poser : non, les auteurs des Psaumes ne comprenaient pas pleinement – et parfois pas du tout – la portée des paroles qui ont été ensuite récupérées par Christ et les apôtres, comme par exemple lorsque Jésus cite le Psaume 22 en mourant.

Moïse ne comprenait pas non plus avec autant de clarté que les témoins de la vie et des miracles de Jésus, lorsque ces derniers dans leur étonnement s'exclament « celui-ci est vraiment le prophète » (Jn 6:14; 7:40) par allusion à Deutéronome 18 et 34. En effet, il était écrit : « L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi : vous l'écouteriez » (Dt 18:15, Seg 21); « Je leur susciterai du milieu de leur frère un prophète comme toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai » (Dt 18:18, Seg 21); « Il n'a plus paru en Israël de prophète semblable à Moïse, que l'Éternel connaissait face à face » (Dt 34:10). Ce lien concernant l'accomplissement de Deutéronome 18 et 34 en Jésus comme le prophète a été établi de manière explicite dans les prédications des apôtres en Actes 3:22-26 et 7:37ss.

De telles observations sont à la base des affirmations provenant de l'univers de la théologie biblique qui « décrit la révélation progressive des projets rédempteurs de Dieu pour l'humanité » (P. E. Satterthwaite, 2006, p. 47). Cela implique que la compréhension de cette histoire de la rédemption, ou du salut, passe par « l'interprétation des textes selon leur développement » (D. A. Carson, 2006, p. 99, cf. p. 111, 113) et leur contexte.

4. QUE DIRE DES PERPLEXITÉS BIBLIQUES ?

La valeur des Écritures⁸³, leur complexité, conjuguée à l'*autorité* dont elles se réclament et à leur *simplicité*⁸⁴, ont été dégagées des ch. 1 et 2 de ce livre, tandis que le chapitre 3 en appliquait le principe d'*appropriation* personnelle et communautaire⁸⁵. C'est

⁸³ Premier critère de lecture de la Bible : la valeur de celle-ci, dégagée de ses contenus intrinsèques, de la rigueur des méthodes déployées pour sa transcription écrite dès les temps les plus anciens et de la qualité des témoignages qui rendent compte de l'authenticité de ses affirmations en matière d'histoire et de savoir.

⁸⁴ Le deuxième critère de lecture de la Bible exige que l'on en reconnaisse à la fois le caractère de complexité et de simplicité sans faire abstraction de l'autorité dont elle se réclame. L'étude sérieuse et approfondie n'est donc pas facultative, mais celle-ci doit être faite dans le respect de ce que le texte dit.

⁸⁵ Le troisième critère de lecture de la Bible est le principe d'application personnelle et communautaire, c'est-à-dire qu'il importe de ne pas se limiter à demander au texte s'il est authentique, mais qu'il faut aussi faire le pas de tenter d'établir un lien entre ce que dit le texte objectivement et ce qu'il engage de notre part.

ce que la section 3.1 présentait comme trois critères de lecture de la Bible. J'aimerais tirer d'autres implications que celles mentionnées au chapitre 3, *Par où commencer ?* en parlant des choix qui s'imposent à nous lorsque nous faisons face à un texte de la Bible qu'il nous est difficile de comprendre parce qu'il entre en conflit avec la manière dont nous appréhendons naturellement le monde. Pour ce faire, je m'inspirerai des procédures recommandées par G. L. Archer (1982, p. 15-17) pour résoudre les difficultés auxquelles nous confrontent les textes bibliques, ainsi que de la conception de l'herméneutique qui se dégage collectivement du *Dictionnaire de théologie biblique* édité par Alexander, Rosner, Carson, Goldsworthy et collaborateurs (2006), puis de quelques articles tirés du *Dictionnaire de théologie pratique* de Paya, Huck et coll. (2011).

4.1. Choix préalables à l'interprétation des difficultés rencontrées

Il y a une place légitime pour s'approcher des Écritures depuis une perspective de doute. La section 3.2, *Théologie et anthropologie de l'initiation au savoir biblique*, mettait l'accent sur l'incontournable nécessité de venir à la Bible avec les questions que l'on a et sans prétendre croire ce qui nous pose problème. Il y a cependant une légitimité non moins grande à choisir de faire confiance aux textes bibliques, une fois que nous avons trouvé une réponse qui nous satisfait aux obstacles que nous y percevions. La présente section présuppose un cheminement qui aura éventuellement conduit le lecteur à passer, par l'Esprit, d'une herméneutique du doute à une herméneutique confessante.

4.1.1. Considérer qu'une explication existe même si je ne la connais pas

Je n'ai personnellement pas eu beaucoup de difficulté à admettre que la Bible était la Parole de Dieu. Les questions les plus importantes que j'ai eu à résoudre dans mon propre rapport aux textes bibliques se situaient surtout ailleurs : qui est Jésus au juste ? est-il vraiment Dieu comme nous l'ont dit les grands conciles des trois premiers siècles ? ou ne serait-il pas un être créé par la suite comme l'affirmait Arius et contre qui se sont prononcés lesdits conciles en faveur de la divinité de Christ et de l'Esprit dans la trinité ? Comment penser la trinité ? Cet enseignement est-il bien conforme aux Écritures ? Qui a

raison ? les Témoins de Jéhovah qui disent que Jésus a été créé avant tout autre chose, et qu'il n'est donc pas le Dieu unique dont nous parle l'Ancien Testament, mais seulement le premier et le plus important des êtres créés – un dieu plutôt que le Dieu ? Ou bien sont-ce les catholiques orthodoxes, les catholiques romains, les protestants et les évangéliques qui ont raison quand ils disent que Jésus est le Dieu unique annoncé par l'Ancien Testament ?

Un certain nombre de questions m'intriguaient aussi concernant le texte biblique. On remonte ici aux années 1977 à 1979 à l'époque où après une conversion radicale à la foi chrétienne dans une perspective évangélique j'étais activement engagé à lire ma Bible tous les jours et à en partager les contenus à propos du salut en Christ tout autour de moi. Je ne trouvais dans mon Église locale, ni pasteur, ni chrétien, qui semblait partager ma perplexité, ni la comprendre, ni savoir y répondre. J'exprimais donc à Dieu mes questions, lui demandant de m'aider à trouver par moi-même dans la Parole les réponses aux questions que je me posais. Pendant deux ans environ j'ai été très attentif à tout ce que disait l'Ancien ou le Nouveau Testament du Messie annoncé. J'observais aussi soigneusement tous les passages où il était question de l'Esprit et de sa véritable nature.

Quant aux questions se rattachant spécifiquement à la Bible, je les trouvais moins pressantes et ce n'est qu'une fois dans le cadre de mes études en théologie que je m'y suis attaqué de manière concrète et spécifique, dans les années 1980 à 1984. Dans un cas comme dans l'autre, j'ai de manière implicite, sans trop m'en rendre compte, considéré qu'une explication existait même si je ne la connaissais pas. Je continuais de prier Dieu tout en lui disant que je ne savais plus au juste de quelle manière m'adresser à Lui, car si Christ est Dieu ou s'Il ne l'est pas au sens plein de la trinité, la prière s'en voit modifiée. Ce n'est que peu à peu que j'en suis venu à une pleine satisfaction quant à ce que je nommais la triunité de Dieu pour insister sur l'unité du Dieu unique : Père, Fils, Esprit.

Tel est le premier des conseils proposés par Gleason L. Archer (1982, p. 15) dans son encyclopédie des difficultés de la Bible. J'ai suivi cette voie sans m'en rendre compte pour toute la durée pendant laquelle la question de la nature de Dieu m'habitait. Puis, c'est de manière explicite que je me suis dit exactement cela après avoir trouvé à même les Écritures des réponses plus techniques à quelques impasses que j'y avais vues. Ce

questionnement portait sur les formulations divergentes qui existaient entre certains des propos tenus par Christ ou événements le concernant dans le récit qu'en faisaient les différents évangélistes. Par exemple : Pourquoi y avait-il des différences entre ce que Christ disait du divorce et du remariage en Matthieu 19 et en Marc 10 ? Pourquoi Matthieu et Marc ne mentionnent-ils qu'un seul ange auprès du tombeau vide de Jésus, alors que Luc et Jean en mentionnent deux dans ce qui semble être le même événement ?

Contrairement à mes questions sur la nature de Dieu, je n'ai pas trouvé seul la réponse à cette autre question sur l'harmonisation des récits des quatre évangélistes, mais seulement après en avoir fait l'objet de travaux de recherche dans mes cours en théologie. Au terme de cette démarche, j'avais développé une conviction qu'il n'y avait en fait pas de problème sauf en apparence, et je pouvais enfin expliquer pourquoi je pensais ainsi⁸⁶. Ce que je souhaite exprimer ici est que c'est à partir de ce moment qu'il devint clair pour moi que toute autre difficulté – et il en restait plusieurs – avaient une explication et qu'en m'attardant pour les approfondir, je comprendrais mieux. Je me disais aussi que même si je ne parvenais pas à une explication satisfaisante, cela n'impliquait pas que la difficulté rencontrée était insoluble lorsque l'on connaissait tout ce qui s'y rapportait.

Archer (1982, p. 15) donne l'exemple d'un ingénieur en aérodynamique ne comprenant pas qu'une abeille puisse voler, mais qui se dit qu'une explication doit bien exister puisque cette dernière vole effectivement, même si les règles en sont inconnues. Pour ma part je me dis comme lui et comme Torrey (1907, p. 5) que pour les perplexités de la Bible que je ne comprends pas encore il en sera comme de celles pour lesquelles j'ai trouvé une explication satisfaisante. La difficulté n'est qu'apparente et tout se tient, étant, comme nous le sommes, face à la Parole de Dieu. Nous l'avons vu, c'est aussi ce que croyaient Jésus, les apôtres, comme les auteurs des Psaumes 1, 19 et 119 et les prophètes.

⁸⁶ J'ai produit deux textes inédits. L'un s'intitule *A Synoptic Problem : Conflicting Words of Christ* (1984). L'autre examine les affirmations de Jésus et de Paul sur le divorce et le mariage (1983). Je dispose aussi de notes préparées pour l'enseignement de classes du dimanche dans les Églises locales où j'œuvrais (1986). L'écriture de ces textes et la recherche et réflexion afférentes m'ont aidé à faire le point sur ces questions.

4.1.2. Recevoir les textes comme ils se donnent à comprendre

Comment Jésus traitait-il les récits⁸⁷ d'Adam (Mt 19:5), de Noé (Mt 24:38-39), du buisson qui brûlait sans se consumer lorsque Moïse y rencontra Dieu (Mt. 22:32), de la manne dans le désert (Jn 6:49), de la délivrance de Jonas (Mt 12:40) et de l'improbable conversion des ninivites sous le ministère de ce dernier (Mt 12:41) ? Quels indices nous permettent de considérer ces passages autrement que comme des récits historiques ? Plusieurs passages des Écritures font une récapitulation des événements historiques sans jamais traiter dans une classe à part de type symbolique ou métaphorique les récits fondateurs d'Adam, de Noé, de Moïse ou de Jonas. Les Psaumes 78, 105, 106 en sont des exemples, Hébreux 11 et plusieurs des discours donnés dans les Actes en sont d'autres.

Plutôt que de s'éloigner d'une explication qui corresponde à celles que nous donnent les Écritures concernant elles-mêmes à propos de ces récits, l'on peut choisir de considérer qu'un miracle n'est pas plus difficile ou impossible à réaliser qu'un autre. Il n'est pas interdit de s'en tenir à l'idée que ce qui nous est dit dans la Parole de Dieu est toujours vrai, même si cela entre en conflit avec les présupposés de notre époque. Le point central ici est de ne pas osciller entre nos présupposés selon lesquels Dieu parle par sa Parole et les présuppositions adverses conduisant à considérer cela comme impossible. Jésus n'a-t-il pas dit « ta parole est la vérité » (Jean 17:17) ? Les psalmistes n'ont-ils pas exprimé aussi que la Parole de Dieu est digne de confiance (Psaumes 1, 19, 119) ?

Il ne s'agit pas de ne pas se poser de question ni de ne pas chercher à comprendre ce qui nous paraît incongru, voire impossible. Ce dont il s'agit par contre est d'aborder l'étude des Écritures avec confiance dans ce qu'elles disent, qu'il s'agisse des explications qu'elles donnent sur Dieu, sur Christ, sur l'Esprit, sur l'Église, sur l'histoire, sur les faits. Aucun des miracles qu'elles relatent n'est possible si on les observe d'un certain œil. Une abeille ne peut pas voler, sembleraient indiquer certaines théories aérodynamiques. Pourtant, elle vole. N'en serait-il pas ainsi de plusieurs récits bibliques qui sous un certain regard peuvent paraître tout à fait impossibles. La posture à adopter ici est de considérer au départ que la Bible dit vrai et de s'en tenir à cette présupposition pendant la recherche.

⁸⁷ Synthèse tirée de Archer (1982, p. 25, 20-21, 15-32) dont le contexte propose un traitement approfondi, même si les passages bibliques suffisent pour démontrer que Jésus voyait là des événements historiques.

Il sera toujours temps par la suite de décider que tout était faux si les réponses ne viennent systématiquement pas après que nous ayons examiné les données disponibles.

4.2. Rudiments d'une herméneutique qui respecte les textes bibliques

Cette section présente avant tout mes propres sensibilités dans l'étude des textes bibliques, fondée sur ma pratique en lien avec tout ce que je lis, pas seulement la Bible. Comme je n'ai pas voulu écrire un essai concernant la méthode d'étude biblique, je n'entre pas dans les aspects techniques en tant que tels. Je m'en tiens plutôt aux grandes lignes des principes que j'estime importants de respecter, puis renvoie principalement à des ouvrages facilement disponibles, par exemple des Bibles d'étude récentes où sont proposées des façons de s'y prendre pour étudier la Bible. J'y reviendrai à la section 5.5, *Autodidaxie et étude de la Bible en spiritualité chrétienne*.

4.2.1. Étudier le contexte dans lequel se présente une difficulté

Les auteurs de toute allégeance cités dans le présent essai ne l'ont en général pas été sans que je ne connaisse le contexte dans lequel s'inscrivait leur propos. Il en est ainsi pour les passages bibliques que j'ai jugé utile de mentionner ou de citer. Je donnerai un exemple qui provient du milieu de l'éducation et de mes recherches afférentes. Vers le début de mes études de deuxième cycle en formation à distance à la Télé-université de l'Université du Québec à Montréal (Téluq-UQAM), je trouvais étrange que l'on parle des modèles d'apprentissage et de relations interpersonnelles en termes statiques. Cette façon de classer les apprenants dans des catégories bien définies comme si chacun demeurerait toute sa vie dans une posture figée ne correspondait pas à mes propres intuitions du sujet.

Dans un tel de ces modèles considéré comme faisant autorité par tous ceux que j'avais entendu le présenter, les gens étaient par exemple soit « visuel », « auditif », « kinesthésiques » ou un mélange proportionnel des uns et des autres. La plupart des présentations de ce genre de modèle auxquelles je m'exposais ne poussait pas la question plus loin que cela, me semblait-il, jusqu'à ce qu'un jour, j'entende ou lise, qu'il est de la

responsabilité de l'enseignant d'aider ses apprenants ou élèves à développer les caractéristiques des modes d'apprentissage qui lui sont les moins naturels⁸⁸.

Tardif (1992) abondait en ce sens. Dans ce cas particulier, j'ai choisi de lire les sources sur lesquels ce dernier auteur s'appuyait et de lire la source commune de tous ces auteurs. Tout du long ma compréhension s'approfondissait⁸⁹. J'ai plus tard découvert un modèle où cette dimension dynamique de l'apprentissage était centrale. Chacun entreprend l'apprentissage par un ou des modes d'accès qu'il privilégie, mais peut aussi apprendre à entrer dans son apprentissage par d'autres voies : expérience concrète, abstraction conceptuelle, observation réflexive, mise en pratique dans un projet⁹⁰.

C'est de cette forme de mise en contexte dont il peut aussi être question dans notre traitement des parties de la Bible que nous ne comprenons pas. Chaque passage court doit être interprété à la lumière de son contexte immédiat : la phrase dans laquelle il se situe, que veut dire cette phrase ? Comment cette phrase s'inscrit-elle dans le paragraphe qui la contient ? De quoi parle le livre biblique dans lequel s'inscrit ce paragraphe ? Que disent d'autres auteurs bibliques sur le même thème que celui qui nous pose problème en ce moment ? Que nous apprennent les époques respectives des auteurs bibliques consultés sur le sujet ? Où se situe ce texte dans la progression de la révélation biblique ?⁹¹

4.2.2. Lire très attentivement les principaux textes bibliques pertinents

Concrètement donc, comment lire la Bible ? Tout d'abord, premier grand principe, ne pas s'en tenir à des bouts de phrase disséminés partout d'une référence à une autre. Il vaut mieux lire chaque référence importante dans le contexte plus vaste du texte d'où elle provient. Très souvent dans cet essai je fais la démarche de manière explicite avant de présenter ou de citer un passage précis. Ce qui ne paraît cependant pas et que je souhaite

⁸⁸ Par exemple, dans Tardif (1992), *Pour un enseignement efficace, l'apport de la psychologie cognitive*, lorsqu'il propose ses principes d'une communication pédagogique stratégique entre l'enseignant et l'élève.

⁸⁹ Ma démarche et son intégration à un cadre interprétatif (Garneau, 2011, p. 86-87, 115-117, 36-38) sont disponibles sur le site web de la Téluc parmi les thèses et mémoires déposés en formation à distance. Pour y accéder, se rendre à <http://biblio.teluc.ca> et naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*.

⁹⁰ Voir la synthèse présentée par Kolb (2012) sur son site web : <http://www.learningfromexperience.com/>.

⁹¹ Pour cette dernière question et d'autres encore à poser aux textes bibliques lorsque l'on en fait l'étude, consulter Gelin (2011, p. 549-551), Klipfel (2011, p. 538), Paya (2011, p. 319), Carson (2006, p. 119).

partager ici de ma méthode d'écriture – découlant de ma méthode de lecture – est que je ne m'appuie en général jamais sur un extrait de texte sans en comprendre les contextes.

Par exemple, je m'interrogeais récemment sur la signification de Genèse 3:15 dans l'histoire du salut, lorsque Dieu dit à Satan qui vient de tenter Ève: « Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance : celle-ci t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon » (Seg 21). Cette question me conduisit par un renvoi dans une de mes Bibles d'étude à un passage en Hébreux 2:14-16, lequel tire des implications de ce que Dieu a dit à Satan en Genèse 3:15, sans qu'un lien explicite ne soit établi entre ces deux passages. Or pour bien comprendre Hébreux 2:14-16, il faut lire attentivement Hébreux 1 et 2, ainsi que lire le contexte de la citation d'Esaië 8 qui se trouve en Hébreux 2:13. Là on se rend compte à quel point l'épître aux Hébreux ne peut être comprise sans un minimum de familiarité avec des concepts présentés dans l'AT, ce qui motive à l'étudier.

Concrètement, il est bien sûr impossible de lire ainsi tous les contextes à chaque fois que l'on lit un passage biblique. Par contre il est important de bien saisir que notre compréhension d'un passage biblique ne peut progresser sans un travail de cette nature. La seule conscience de ce degré d'exigence peut suffire à nous rendre plus lent avant de tirer – à propos d'un texte biblique – des conclusions qui ne respectent pas l'ensemble des contextes susceptibles d'en éclairer la signification pour les lecteurs initiaux et pour nous. Comprendre la Bible n'est pas possible sans lire la Bible et lire la Bible exige de le faire en tenant compte de tous les contextes qui influent sur ce qu'elle a à nous dire. Il s'agit d'une activité de longue haleine et qui demande une somme importante de travail. Des conseils sur la manière de s'y prendre se trouvent dans l'introduction des Bibles d'étude comme celles listées à la section *Éditions de la Bible* à la fin du présent essai. Des livres facilement accessibles dans les sociétés bibliques ou librairies spécialisées peuvent également suggérer des façons de s'y prendre pour étudier la Bible. Mon point ici étant que pour comprendre les passages difficiles il faut être inscrit dans une démarche qui consiste à progresser dans notre compréhension globale de ce que dit la Bible.

5. BIBLE ET SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE

Une fois établis les fondements de base les plus rudimentaires sur la façon dont la Bible peut être comprise aujourd'hui, il reste à s'interroger sur la place exacte qu'elle occupe dans le cadre d'une démarche de spiritualité chrétienne dans son ensemble.

Je propose donc ci-dessous une réflexion plus générale sous la forme d'un modèle de base (5.1) situé dans le contexte de ce qui influe sur notre pratique de spiritualité (5.2). Je considérerai ensuite ce qui peut faire obstacle à une démarche de vie chrétienne (5.3) d'une part et d'autre part ce qui en constitue le noyau dur (5.4). Je terminerai en considérant l'importance d'être inscrit dans un processus de formation continue de l'étude de la Bible, pour qu'il puisse être véritablement question de spiritualité chrétienne (5.5).

5.1. Présentation générale d'un modèle de spiritualité chrétienne

Le modèle de spiritualité chrétienne ci-dessous est une adaptation de ma part d'un modèle dit de corrélation, proposé, mais non illustré, par Laurent Gagnebin (2004), dans *La norme de la Bible en théologie pratique*.

Dans un article où il s'interroge « sur la manière dont peut fonctionner aujourd'hui, en théologie pratique, la norme de la Bible », Gagnebin (2004, p. 191) oppose le modèle déductif, où la théologie déterminerait à elle seule la pratique, au modèle inductif, où l'expérience seule déterminerait la pratique. Son modèle, dit de corrélation, insiste sur la mise en place des trois relations binaires suivantes : « le pôle des Écritures est en corrélation avec les deux autres (Enseignements et Expériences) ; le pôle Enseignements est, lui également, en corrélation avec les deux autres (Écritures et Expériences); il en va de même pour le pôle Expériences par rapport aux Écritures et aux Enseignements » (Gagnebin, 2004, p. 196). Au sommet de ces corrélations, Gagnebin (2004, p. 199) ajoute l'Esprit du Christ.

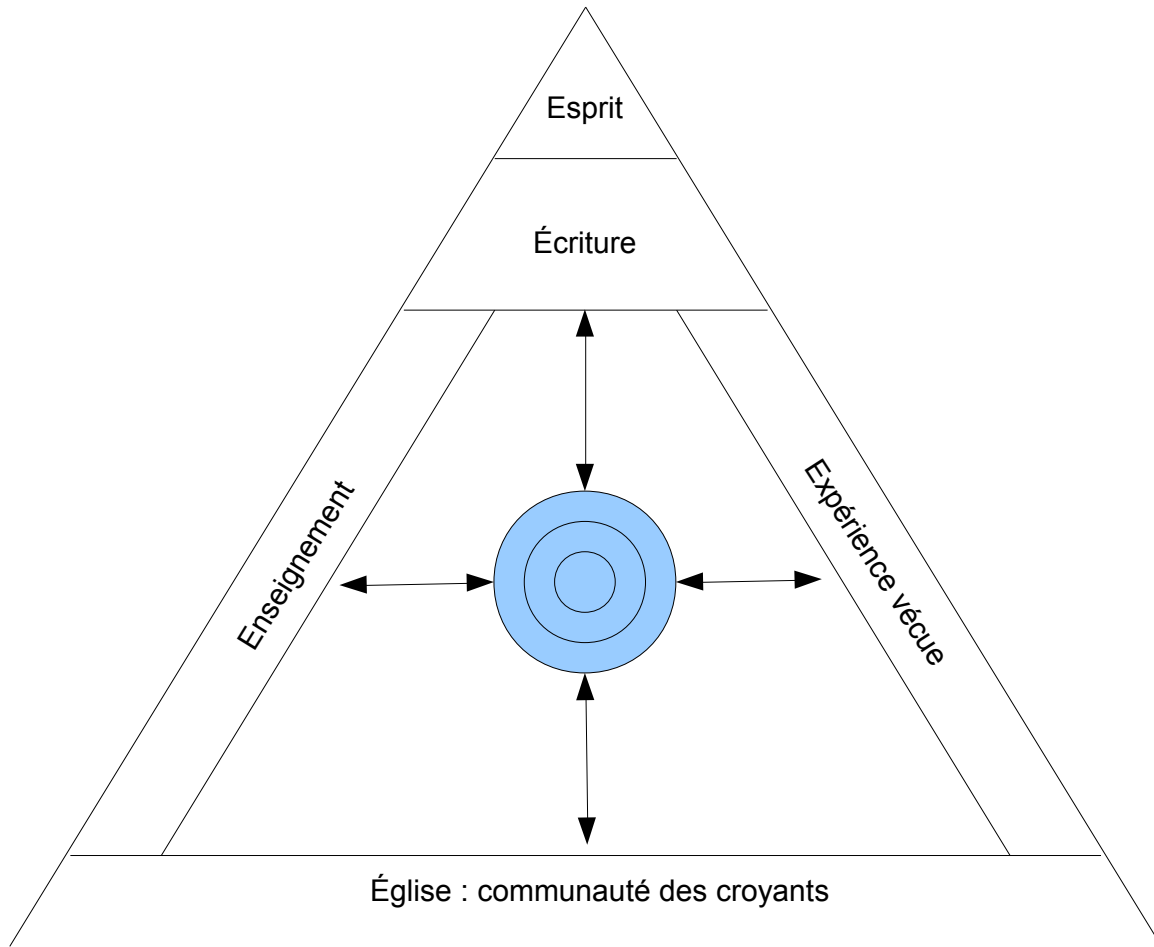


Figure 1 – Modèle de spiritualité chrétienne (simple)

Les modifications que j'apporte à ce modèle de base proposé par Gagnebin sont premièrement l'ajout d'un cinquième « E », celui de l'Église, considérée comme la communauté des croyants. Autre ajout de ma part : les cercles concentriques au milieu du modèle. Ces derniers représentent la personne du croyant en interaction corrélatrice depuis son centre propre vers les autres entités du modèle. Ce cercle est le lieu d'appropriation des Écritures par l'Esprit du Christ qui nous habilite à en saisir la portée (2 Cor 3:12-18). Il est le lieu où individuellement chacun ose exposer au Seigneur dans la prière de la foi tout autant ses doutes et ses craintes, ses colères, ses refus, que son espoir et sa confiance.

Le modèle de la figure 1 est intéressant parce qu'il peut servir de base pour discuter la compréhension que l'on a de la spiritualité chrétienne, même si certaines dimensions ne sont présentes que d'une manière implicite. Par exemple, l'Église dont il

est question représente premièrement la communauté locale des croyants qui se rencontrent chaque semaine pour partager et s'encourager mutuellement dans leur foi. Ne sont pourtant pas exclues les filiations confessionnelles et affinités avec d'autres groupes, ni la plus grande communauté de chrétiens d'allégeances diverses avec qui elle interagit. L'Enseignement quant à lui inclut tout autant celui reçu par le chrétien que l'autoformation thématifiée plus loin dans cet essai comme composant essentiel d'une spiritualité chrétienne qui s'échelonne tout au long de la vie d'un adulte en progrès. Ces deux E (Église, Enseignement) ainsi que les trois autres (Esprit, Écriture, Expérience) seront tous l'objet d'un approfondissement à même le présent chapitre.

5.2. Spiritualité chrétienne en contexte

Le modèle ébauché à la section précédente peut par ailleurs aussi être enrichi de dimensions permettant de refléter des réalités extérieures à cette représentation de la spiritualité chrétienne, pour inclure des réalités qui influent jusque dans nos modes intimes de pensée et dans les façons de faire de l'Église. C'est ce que tente de dire la figure 2 ci-dessous, par l'ajout des puissances spirituelles agissantes (en dessous), des savoirs hiérarchisés (à gauche), et des visions du monde (à droite).

L'emplacement choisi pour ces composants externes est en lien direct avec les dimensions internes du modèle. Notamment, les puissances spirituelles, bien qu'elles agissent sur tous les composants du modèle de la figure 1 sont représentés à la figure 2 comme un vis-à-vis direct à l'Église, communauté des croyants. Il en est ainsi des savoirs hiérarchisés qui influent non seulement sur ce qui est enseigné et comment nous le recevons, mais aussi sur notre conception de ce en quoi consiste l'Enseignement (ex. transmissif, participatif) et qui en est responsable (ex. le professeur seul ou soi-même comme apprenant), dictant jusqu'à ce qu'il est légitime de tenir pour vrai et aux sources reconnues et démarches permises (ex. : méthodes admissibles pour atteindre la vérité).

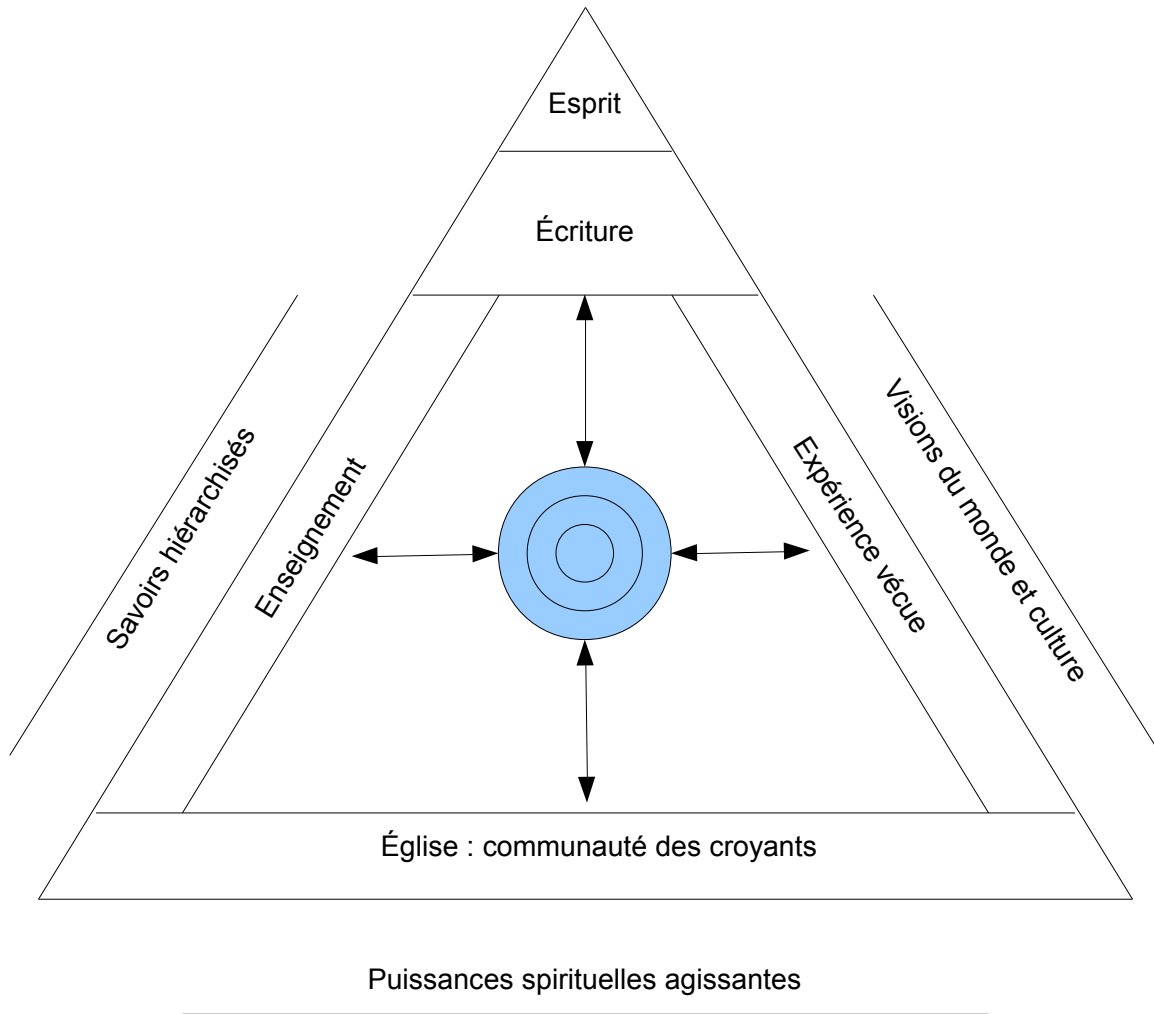


Figure 2 – Modèle de spiritualité chrétienne (en contexte)

La culture et les visions du monde sont quant à elles juxtaposées à l'expérience vécue pour représenter leur action directe et généralement inconsciente à ce niveau-là, sans pour autant exclure leur effet sur notre rapport à l'enseignement et à notre foi individuelle ou collective (ex. ce que nous osons ou n'osons pas dire aux Chrétiens que nous côtoyons). Mais, qu'il s'agisse des puissances spirituelles agissantes, des visions du monde et de la culture, ou des savoirs hiérarchisés, ils affectent tous les aspects de la spiritualité chrétienne et pas seulement ceux auxquels ils sont juxtaposés à la figure 2.

Ainsi donc, les trois corrélations du modèle initial sont dorénavant accompagnées de dimensions qui influencent notre spiritualité chrétienne – tour à tour l'enrichissant et s'opposant à elle. À la partie inférieure du modèle de spiritualité chrétienne en contexte se

trouvent représentées *les puissances spirituelles agissantes*, les unes nous étant favorables (par ex. Hébreux 1:14; Éphésiens 1:15-23; 3:14-21), les autres cherchant notre destruction (par ex. Éphésiens 6:10-18; 1 Pierre 5:6-11). À gauche, *les savoirs hiérarchisés* correspondent aux ressources développées dans les divers domaines de savoir. Les uns viennent en appui à la spiritualité chrétienne et nous aident à comprendre qui nous sommes en ce monde. D'autres par contre se situent en opposition à une véritable connaissance de Dieu et s'inscrivent plutôt en tension avec la spiritualité chrétienne qu'en appui à celle-ci. À droite sont représentées *les visions du monde et la culture*. Elles contribuent à déterminer – sans que nous n'en prenions nécessairement conscience – ce que nous considérons comme valable ou non dans toutes les sphères de notre vie, professionnelle, familiale, personnelle, spirituelle : déontologie, éthique, savoirs, attitudes, lignes de conduite.

Le croyant individuel qui se contente de suivre les enseignements proposés par son Église (locale ou confessionnelle) sans en faire l'appropriation au niveau même du centre de sa personne risque de se fausser lui-même. La corrélation entre Enseignement, Écriture, Expérience, communauté de foi, exprimée par le modèle des figures 1 et 2 transite nécessairement par le centre de la personne et s'effectue sous l'égide de l'Esprit. Cette façon de comprendre la spiritualité chrétienne s'inscrit dans une approche qui implique un processus de développement et de formation tout au long de la vie où chaque croyant est engagé dans un parcours de formation à fort caractère autodidacte. Cette formation touche à toutes les dimensions de l'être dont les volets cognitifs, affectifs et volitifs.

Je tiens à le préciser : ce qui vient tout juste d'être dit présuppose une participation active à une communauté de foi au sein de laquelle les Écritures sont prises au sérieux. En d'autres mots, la démarche d'autonomisation d'une personne ne s'arrête pas avec une conversion personnelle et la découverte d'une Église qui croit que la Bible dit vrai. Car il peut parfois s'avérer commode de repousser la responsabilité de nos propres erreurs de compréhension sur ceux qui par leur enseignement ont contribué malgré eux ou pas à nous induire en erreur... D'où l'importance accordée dans le présent modèle à la responsabilisation de chacun, pour les convictions spirituelles auxquelles il adhère,

illustrée par les cercles en son centre... D'où aussi la pertinence de réfléchir aux sources de savoir implicites ou explicites de notre spiritualité chrétienne et à ses composantes...

Le modèle présenté dans ce chapitre peut aussi contribuer à faire l'analyse critique de notre propre posture de vie en matière de ce que j'appelle ici spiritualité chrétienne. Il peut également éclairer ceux qui de l'extérieur considèrent le christianisme comme malsain sur des bases philosophiques, culturelles, psychologiques ou historiques. Il peut aider à identifier des pratiques qui au nom de la foi détruisent les vies mais n'ont rien à voir avec le Christ et tout à voir avec la contrefaçon de ses voies et de celles de l'Esprit. Il peut aider à distinguer dans nos vies, dans nos cultures et dans l'histoire ce qui se présente avec une apparence de spiritualité chrétienne, mais qui en a perdu l'essence et la force.

5.3. Obstacles à la spiritualité chrétienne

Depuis la perspective évangélique classique qui est la mienne, il ne change rien que nous abordions le modèle de spiritualité chrétienne proposé ci-dessus sous l'angle de la Bible et de tout ce qui s'y rapporte ou par la spiritualité chrétienne en tant que telle⁹². Une évidence fait vite surface, qu'il vaut mieux formuler en question plutôt qu'en affirmation : Le noyau dur de ce modèle résiderait-il dans le rapport personnel de chaque croyant individuel avec la Bible comprise comme Parole de Dieu pour nous aujourd'hui ? Le contexte dans lequel s'inscrit le modèle de spiritualité chrétienne des figures 1 et 2 est celui d'un essai intitulé *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui ?* dont les chapitres 1 à 4 explorent plusieurs aspects critiques. Ce contexte ne doit pas nous faire perdre de vue une dimension plus centrale encore à notre foi. Mais quel est ce noyau dur ? La Bible ? ou l'Esprit de Christ en nous ? par qui nous sommes habilités à comprendre les Écritures et à orienter nos vies en fonction de ce que nous en apprenons et dans la limite de la vue partielle que nous en développons au fil des ans (1 Cor 13:9) ?

Il m'a semblé important de consacrer la présente section à ce qui fait obstacle à la spiritualité chrétienne avant d'en considérer le noyau dur à la prochaine section. Quelques

⁹² Voir dans l'ordre : « spiritualité évangélique » (Rochon, 2011), « piété personnelle » (Klipfel, 2011), puis, « Études bibliques » (Paya, 2011), « Enseignant, théologien » (Blocher, 2011), « Prédication » (Gelin, 2011), « Prophète » (Boutinon, 2011), et en terminant, « Éducation » (Ruolt, 2011), « Formation » (Sanders, 2011), « Bible en accompagnement » (Timmer, 2011).

auteurs m'ont aidé à réfléchir à ma propre expérience sur ce thème précis. J'ai vécu de longues périodes face à des impasses sans issues apparentes, ainsi que des périodes non moins importantes de bonheur et de paix dans ma relation avec Dieu. En rendre témoignage ici pourrait être utile aux personnes traversant des périodes difficiles et cherchant à comprendre où s'inscrivent les limites vécues dans leur capacité à mettre en œuvre dans leur propre vie ce qu'ils savent ou croient savoir de la Parole de Dieu.

Neil Anderson (2010), dans *The Core of Christianity*, suggère que selon la mesure où chacun se rapproche de la personne de Jésus-Christ, centre véritable de la spiritualité chrétienne, les tensions tombent entre convictions divergentes. Pour ma part, j'ai déterminé un jour de devenir disciple de Jésus Christ. C'était dans le cadre d'une conversion radicale dont les ramifications ont été nombreuses – transformant plusieurs dimensions de ma vie. La porte d'entrée fut une décision personnelle dont je ne me suis jamais détourné ensuite. Ce à quoi j'étais le plus sensible – et cela, pendant de nombreuses années, – fut l'importance d'accorder aux Écritures une place centrale, pour les méditer, les connaître, les appliquer. Le processus en boucles apparemment infinies d'écriture, de relecture, de révision et de réécriture associé à la présente section a fini par susciter en moi un questionnement quant à la présence d'une forme d'autosuffisance de ma part comme l'un des obstacles à mon parcours de spiritualité chrétienne, notamment dans mon approche aux textes bibliques et à mes efforts pour les appliquer à ma vie.

Ces choses sont difficiles à identifier autrement que par approximations successives. Je me suis demandé si l'obstacle central régissant ma perception d'incapacité d'obéir à Dieu comme je croyais vouloir et devoir le faire ne puisait pas là ses racines : une sorte de subtile autosuffisance dans mon rapport d'obéissance à Dieu, comme si je tentais de produire par mes propres moyens une transformation qui m'échappait sans cesse. Ce dernier questionnement a produit chez moi l'effet immédiat de dire à mon Dieu que jamais je ne voulais plus faire quoi que ce soit sans compter sur Lui.

Pour revenir à Neil T. Anderson (2010), celui-ci m'aide par ailleurs à comprendre que certains pièges guettent tous ceux qui croient, quel que soit le modèle de spiritualité chrétienne auquel ils adhèrent ou leur théologie de base incluant leur compréhension des

Écritures : soit la Bible comme révélation divine ou la Bible comme réponse à une révélation divine; soit centralité de l'expérience miraculeuse de Dieu aujourd'hui ou centralité de la vérité tirée de la Bible; soit insistance sur l'action directe de l'Esprit par l'exercice des dons de l'Église dans des ministères de guérison ou de délivrance aujourd'hui, soit l'accent sur l'obéissance aux Écritures en passant par le renouvellement de l'intelligence dont parle Paul en Rom 12:1-2; soit engagement pour l'établissement de la justice dans les structures politiques et sociales notamment dans la lutte contre la pauvreté et envers une répartition équitable des biens, soit le strict maintien d'une posture traditionnelle de vie d'Église centrée sur l'enseignement et sur la croissance.

Les tensions illustrées par la liste qui précède sont souvent vécues comme des oppositions entre groupes d'adhérents qui poussent de plus en plus fort sur la validité de ce sur quoi ils se sentent justifié d'insister et contre ce qui paraît être une position adverse. Quand les attitudes se durcissent dans un cantonnement extrême, même celui qui a raison a tort s'il méprise ceux dont il ne comprend pas les préoccupations et les positions. Je suis sensible à cette dimension depuis le jour de ma conversion définitive au Christ en 1977.

Quand je compare ce que dit Anderson à la forme de christianisme auquel je souscris, il est capital de préciser que jamais au grand jamais je ne me suis rendu compte que ce que je vivais était de près ou de loin assimilable à quoi que ce soit que l'on puisse nommer légalisme et encore moins fondamentalisme, ni autosuffisance spirituelle. Ce dont j'étais conscient était de tenter le plus possible de vivre en fonction de ce que Dieu demande. Pour admettre chez moi les tendances comme celles associées au légalisme par Anderson et que d'autres me reflétaient à l'occasion, compte tenu de leur perspective propre, il m'a fallu passer par une longue spirale déclinante. J'avais l'impression de m'enfoncer dans un gouffre sans fin vers une vie qui, tout en demeurant éthique et inspirée de la moralité chrétienne, en vint à être empreinte de désespoir. Je ne comprenais pas pourquoi je ne parvenais pas à vivre d'une manière qui corresponde à la conception que j'avais de ce que Dieu demandait de moi comme Chrétien.

Cette préoccupation m'accablait et j'en vins peu à peu à me désintéresser de la Bible, sans jamais malgré tout l'abandonner complètement. Pareillement, je trouvais assez

peu de motivation pour m'engager envers ce qui se rapportait au ministère chrétien⁹³, sauf pour répondre à des besoins précis, souvent dans des circonstances exceptionnelles, en lien direct à mes dons dans mes contextes naturels ou d'engagement ecclésial. Je ne cessai jamais toutefois de participer à la vie d'une Église locale. Mais c'était surtout à titre de membre qui prenait une part active aux réunions hebdomadaires, et aux activités sociales et réunions d'affaires annuelles. Je n'étais en général pas engagé activement dans un ministère précis de l'Église comme l'étaient plusieurs des autres membres. En d'autres mots, je passai plusieurs années non seulement à l'extérieur d'un ministère pastoral formel, mais – sauf exception – n'étais pas non plus engagé dans aucun service informel.

Le point central que je tiens à faire ici est que je ne me suis jamais aperçu que je vivais le christianisme d'une manière que je reconnais aujourd'hui comme s'apparentant à une forme de ce que l'on nomme parfois légalisme lorsqu'on le détecte chez autrui. Concrètement pour moi cet obstacle, si je tentais de le décrire ici, se présentait comme un désir constamment tenu en échec d'obéir à Dieu selon sa Parole. C'est pourtant là un piège dans lequel je me suis laissé prendre, dont j'ai été prisonnier. Je n'avais alors pas encore compris la liberté dont je pouvais jouir en Christ, ni comment me laisser guider par l'Esprit de Christ en moi. De ce constat découle, entre autres capacités de ma part, celles bien imparfaites de respecter, d'épauler, d'écouter, de ne pas juger, les personnes qui agissent sur une base comparable. Certains méritent sans doute d'être repris sévèrement, je ne saurais dire. Dieu prendra soin des fautifs comme il a pris soin de moi. Si je peux en aider quelques-uns par mes paroles ou mes écrits, j'en serai bien heureux et reconnaissant à Celui qui me garde dans la paix et a su très précisément comment s'y prendre avec moi.

Le danger du légalisme est parfois associé à la très noble mais trop grande insistance de certains – dont moi pendant plusieurs années – à faire passer la spiritualité chrétienne d'abord et avant tout par l'obéissance à la Parole de Dieu, souvent, sinon assimilée, au moins associée, à ce que l'on appelle en anglais *discipleship*. Il s'agit du déploiement d'efforts pour ressembler de plus en plus à l'image de Christ, telle qu'elle

⁹³ Il faut comprendre cette remarque en tenant compte que certains qui comme moi ont quitté le ministère pastoral dans une période de remise en question ont tout de même ensuite continué à participer activement à titre de bénévole dans ce que l'on appelle des ministères ou le ministère d'une Église locale évangélique, alors que d'autres semblent avoir cessé toute participation active à une communauté de foi chrétienne.

nous est présentée dans les quatre évangiles, et par les enseignements des apôtres, également transmise dans les Actes et dans les épîtres. Dans cette perspective, le plus important aspect du travail de *discipleship* consiste à devenir comme son maître, Christ lui-même, à l'imiter, à le suivre, à vivre avec Lui et par Lui. Mais un piège assez subtil existe au cœur de ce territoire même, car comment procède-t-on pour tendre vers ce but ?

Une dimension importante du travail de *discipleship* est orientée vers la transformation de soi et de ceux que l'on enseigne à cheminer, si l'on est pasteur, ou lorsque l'on exerce n'importe quel ministère, bénévole ou rémunéré, auprès des gens à qui l'on parle de Christ. J'ai quitté le ministère pastoral en 1987 parce qu'à ce niveau central de ma compréhension du christianisme j'en suis arrivé à une situation d'échec en mon incapacité existentielle même de vivre d'une manière qui me semblait cohérente avec ce que je croyais essentiel à la vie d'un disciple. Il m'a fallu attendre vingt longues années avant de commencer à voir clair dans cette triste et tragique situation, car mon ministère pastoral était exercé dans le bonheur et la joie qui vient avec l'exercice des dons que l'on a reçus de Dieu, m'a-t-il toujours semblé. Je dirais aujourd'hui que l'une des difficultés vécues au sein de ma compréhension du christianisme, vers 1987, a été de prendre le fruit pour l'arbre, la branche pour la racine, l'effet pour la cause⁹⁴. Vouloir produire la cohérence de la foi dans les comportements peut s'avérer un piège et l'a été pour moi. Mais tout ne se résume cependant pas à cette seule distinction comme s'il s'agissait de la cause unique des difficultés vécues dans l'exercice de ma foi au fil des ans.

Le *Dictionnaire de théologie pratique* de Paya et Huck (2011) contient quelques articles dont la lecture m'aide à conscientiser et à articuler des dimensions de ma foi que j'hésite encore habituellement à explorer et qui ont constitué eux aussi des obstacles. Selon l'article « Interruption du ministère » de Lhermenault (2011, p. 437) : « Se retirer du ministère n'est pas toujours une défaite, ni le fait de durer forcément une vertu ». Cet auteur explore sommairement des situations qui peuvent pousser un pasteur évangélique à ne plus poursuivre un ministère pastoral. Cela me renvoie à ma propre décision de 1987 d'une manière que peu de textes ou de conversations l'ont fait pour moi au fil des ans. Ma

⁹⁴ Ceci se réfère au chapitre *Intégration spirituelle* du récit de mon parcours de foi en cours de préparation concurrentement à l'élaboration, à la mise au point, à la révision et à la réécriture du présent essai.

tendance à refuser de blâmer autrui pour les torts qui m'appartiennent en propre comme ceux en cause dans des décisions aussi importantes que celle de quitter le ministère pastoral, bien que louable et essentielle, fait ou a fait aussi obstacle à ma compréhension. Je veux dire ici, une certaine tendance chez moi, à ne pas voir le tort d'autrui, étant trop conscient du mien, en particulier dans des situations complexes de vie ou de leadership.

Il y a aussi un autre facteur lié à la forme de spiritualité à laquelle j'adhérais avec la plus profonde conviction conjuguée avec une compréhension défavorable de soi. Je n'acceptais pas d'éprouver des difficultés pour lesquelles j'étais par ailleurs tolérant envers les chrétiens dont j'étais pasteur. Je me disais que si j'avais vraiment compris ce en quoi consiste la foi chrétienne, il m'aurait été possible d'agir avec amour en toute circonstance, même lorsque j'étais heurté à vif par l'apport d'autrui dans une circonstance donnée.

Cette exigence de ma part s'étendait aussi à mes dirigeants hiérarchiques : sous mon regard, ils étaient eux aussi discrédités lorsque leurs limites transparaissaient dans leurs rapports avec moi dans le cadre des ministères que nous avions en commun. Ma compréhension des critères requis pour exercer le ministère pastoral faisait obstacle à mon appropriation des promesses de Dieu concernant sa grâce pour chacun de nous et me plaçait dans une zone de méfiance vis-à-vis de gens à qui je ne permettais pas de m'aider. Cette sorte de dynamique intérieure m'empêchait également de discerner entre ce qui m'appartenait et ce qui appartenait à d'autres lorsque les situations s'avéraient tendues.

Il m'a fallu plusieurs années avant de commencer à comprendre que cela revenait parfois à porter à moi seul des dynamiques interpersonnelles qui battaient de l'aile. Le propos de Klipfel (2011, p. 541) sur le perfectionnisme théologique ou biblique en piété personnelle s'appliquerait peut-être ici à ce que j'ai vécu et aux choix que j'ai faits.

Plutôt que d'admettre la contribution de ces facteurs comme un poids s'exerçant sur moi au moment où je soupesais les options qui s'offraient à moi et n'en voyant d'autre que celle de quitter le ministère pastoral, en 1987, j'assumais l'entière responsabilité de tout. Plusieurs années par la suite, je demeurais toujours persuadé d'avoir pris la bonne décision, parce que si je ne comprenais pas tout, je savais au moins que je n'étais pas apte au ministère. C'est là où s'arrêtait ma réflexion concernant ma part de responsabilité au

regard de celle de mon milieu. Je me disais toutefois que le milieu y était peut-être pour quelque chose, mais je ne voyais vraiment pas en quoi cela pouvait consister. Ce poids était en lui-même un obstacle, dirais-je aujourd'hui.

Paradoxalement c'est après que j'aie abandonné toute forme d'espoir de comprendre un jour ce qui avait pu se passer durant cette période de ma vie que vinrent certaines des plus importantes pistes de compréhension. Celles-ci ont été thématisées dans l'interprétation du récit de mon parcours éducatif inclus à mon mémoire de maîtrise en formation à distance, déposé à la Téluc (Garneau, 2011) et accessible en ligne. Bien qu'exprimé de manière différente, ce mémoire illustre un autre obstacle à ma spiritualité chrétienne : j'ai dû faire face à une tendance à m'en tenir trop souvent au regard que l'autre porte sur moi lorsqu'il évalue ma vie à la lumière des limites qui lui sont propres.

Cet essai n'est pas le lieu où je souhaite approfondir les pistes que je viens d'ouvrir et qui correspondent à une compréhension relativement nouvelle de ce qui a fait obstacle à ma propre spiritualité chrétienne. Je le mentionne ici parce qu'il me semble que des facteurs de ce genre peuvent faire obstacle à la spiritualité chrétienne pour d'autres aussi. L'antidote consisterait à ne pas arrêter la réflexion avec un jugement internalisé ou porté sur soi par une autre personne, comme ceux que l'on entend parfois entre chrétiens évangéliques, expliquant des situations complexes par des jugements à l'emporte pièce. À cet égard, le principal obstacle vient non pas de l'autre mais de soi-même lorsque l'on accorde une importance démesurée aux jugements portés surtout par soi-même, ou aussi par l'autre, sur qui nous sommes, sur ce que nous faisons ou sur les propos que nous tenons. Il faut dépasser les jugements trop généraux pour être utiles et s'interroger sur les véritables sources des difficultés auxquelles nous faisons face dans toute leur complexité.

Le modèle de spiritualité chrétienne illustré aux figures 1 et 2 peut aider à réfléchir de manière approfondie pour identifier les obstacles de ce genre et les dépasser. Les jugements trop généraux pour être utiles⁹⁵ comme « il fuit l'appel de Dieu » ou « il a des problèmes personnels » ou « il est orgueilleux » reflètent les attitudes mentionnées chez ceux qui les disent en explication à des situations qu'ils ne comprennent pas. Celui

qui en est la cible a la responsabilité de pardonner les offenses qui lui sont faites et l'incompréhension dont elles font preuve, et peut-être aussi de confronter ces gens ou, bien mieux encore, dans un esprit de dialogue, demander des précisions concernant les critiques faites en termes trop généraux pour être utiles de manière concrète. Mais indépendamment de la possibilité d'avoir de tels échanges, la personne en difficulté doit aussi pousser sa propre réflexion plus loin et s'entourer de personnes amies ou de livres susceptibles de l'aider à faire le point sur la véritable nature de la situation difficile vécue.

À cet égard – en autant que je puisse en être conscient – je n'en veux à personne. Je n'éprouve aucune aigreur à ce sujet concernant mon propre parcours ni envers des personnes chez qui je constate des tendances comparables encore aujourd'hui. Ce qui domine chez moi est plutôt la reconnaissance envers Dieu d'être passé à un autre stade de compréhension de ce que représente la foi chrétienne pour moi. Tous ces exemples à propos de moi-même et de mon attitude présente me semblent très importants, D'une part, ils contribuent à mettre en relief des obstacles à la spiritualité chrétienne contre lesquels je me suis longtemps heurté avant de commencer à pouvoir les nommer puis m'en dégager. D'autre part, j'ai observé au fil des ans et observe encore de temps à autre une sévérité extrême de la part de certains envers ceux qui sont comme j'étais. De telles attitudes m'attristent, parce que l'indignation d'un chrétien envers un autre sur ce plan constitue un mauvais usage d'intuitions par ailleurs justes. Prions plutôt les uns pour les autres !

Dans son livre, *The Core of Christianity*, Neil T. Anderson (2010, p. 9) présente trois pièges de plus vers lesquels peuvent conduire d'autres tendances, aussi nobles que celles de vouloir être un disciple véritable de Jésus-Christ. La difficulté pour chacun est de reconnaître la validité de la démarche et du type de sensibilité spirituelle de ceux qui ne vivent pas avec la même intensité que ce qu'il considère lui-même comme central à la spiritualité chrétienne. Pour moi, par exemple, il peut s'avérer difficile d'admettre le peu d'importance attachée aux contenus explicites des Écritures comme elles se donnent à comprendre par ceux qui sont plus sensibles aux dimensions humaines de la Révélation biblique. Il m'est difficile d'admettre l'authenticité de la foi d'une personne qui articule

⁹⁵ Le propos de Paya (2011, p. 319) sur les risques associés à l'absence d'une étude approfondie de la Bible me semble illustré par le genre de jugements à l'emporte-pièce parfois véhiculés dans nos milieux chrétiens.

celle-ci d'une manière tellement différente de moi que je n'en trouve pas la trace de ce qui me semble central.

À cette difficulté spécifique là, ma compréhension du livre d'Anderson m'invite à considérer que plus une personne comme moi ou n'importe qui d'autre s'approche du centre réel de la spiritualité chrétienne plus elle sera en mesure d'être en harmonie de foi avec ces autres croyants – dont la sensibilité et les pièges sont différents des miens⁹⁶. Il ne s'agit pas de faire semblant d'admettre comme vrai ce que l'on considère être faux, mais de conserver une attitude respectueuse envers des personnes croyantes ou non dont le principe de vie nous déroute tellement qu'il nous semble même parfois s'opposer au nôtre. Il ne s'agit pas non plus de taire les différences dans toutes les circonstances imaginables, mais plutôt de choisir soigneusement ce qui mérite ou non d'être l'objet d'une bataille sans jamais perdre de vue les contextes interpersonnel, organisationnel, culturel et social. S'il y a un temps et un lieu pour protéger l'Église contre les influences opposées à la foi réelle, il y a aussi un besoin d'écoute réciproque entre personnes aux convictions divergentes.

J'ai choisi de traiter le propos d'Anderson à partir de ce qui représente pour moi une difficulté réelle et concrète. Comment considérer comme chrétien authentique une personne pour qui la compréhension de la résurrection de Christ s'écarte de ce que je considère une base en dehors de laquelle le christianisme s'effondre (1 Co 15:1-20) ? Je reconnais que ma difficulté équivaut sans nul doute à celle des auteurs qui parlent de moi en associant ma posture face aux Écritures comme Parole de Dieu à une forme de fondamentalisme⁹⁷ sous-entendant par là une déficience majeure d'un ordre ou d'un autre.

⁹⁶ D'autres obstacles à la spiritualité chrétienne vécue d'une perspective évangélique classique sont identifiés par des auteurs comme Rochon (2011, p. 621) dans une section qu'il intitule *Enjeux et défis*, et Klipfel (2011, p. 540-541) sous sa rubrique *Quelques écueils de la piété personnelle*.

⁹⁷ La Bible avec notes de référence Segond 21 (Société biblique de Genève, 2007a, p. 1537) propose dans son *Dictionnaire biblique et théologique*, placé en fin de volume, la définition suivante pour le concept ou terme *fondamentalisme* : « Approche théologique qui se caractérise par une reconnaissance de l'autorité de la Bible comme Parole de Dieu et par l'acceptation du surnaturel. Le terme provient des *Fundamentals*, revue publiée en 1909 pour souligner l'importance de points de foi jugés essentiels (infaillibilité des Écritures ainsi que divinité, naissance virginale, mort expiatoire, résurrection corporelle et retour personnel du Christ), mais niés par le libéralisme. Le terme a pris une connotation péjorative chez les détracteurs de cette approche et est devenu synonyme de littéraliste voire simpliste ». Kuhn (1981) abonde en ce sens. Wells (1997, p. 23-24, 28, 66, 194, 206) met en valeur les attitudes agressives et malsaines de certains, attitudes et pratiques dont souhaitent se dissocier les évangéliques qui ne se disent pas fondamentalistes mais qui adoptent néanmoins une posture orthodoxe quant aux éléments doctrinaux énumérés ci-dessus.

Pour Neil Anderson, à mesure que celui qui se situe dans un quadrant quelconque se rapproche du centre que constitue Christ, il sera davantage en mesure d'entrer dans une relation satisfaisante avec celui qui relève de n'importe quel autre des quatre quadrants. Je m'applique à moi-même ces considérations, sans que cela ne diminue la perplexité associée à la compréhension de celui dont la foi en Christ est si différente de la mienne que je ne parviens pas à m'y reconnaître. La beauté du modèle de Neil Anderson est que, dans la mesure où chaque croyant chemine depuis les particularités propres à sa forme de spiritualité vers Christ son centre, il se rapproche en même temps des autres humains sans devoir décider s'ils sont ou ne sont pas de véritables croyants (Rm 10:5-11).

Je ne voudrais pas terminer cet essai sans considérer, non plus les seuls obstacles à la spiritualité chrétienne authentique, mais ce qui en constitue le noyau dur : Christ.

5.4. Quel serait donc le noyau dur de la spiritualité chrétienne ?

Quel est, exprimé succinctement, le noyau dur de la spiritualité chrétienne sinon l'Esprit de Christ qui habite en celui qui croit ? Lorsqu'une personne fait passer sa lecture de la Bible par son centre propre, comme je le décrivais aux sections 5.1 et 5.2, elle s'approprie ce qu'elle lit tenant compte des expériences vécues qui sont siennes, mais aussi de sa communauté de foi et des enseignements chrétiens auxquels elle est exposée.

Je ne crois pas être en mesure de faire mieux que de reproduire ici un texte qui fait aussi partie d'un autre projet d'écriture et dont la composition remonte à il y a quelques mois. Ce texte provient du récit du parcours de ma foi, rédigé peu de temps avant le présent essai⁹⁸, indépendamment du modèle de spiritualité chrétienne des figures 1 et 2 dont il reprend néanmoins de manière implicite ou explicite plusieurs des aspects clés :

« À ma très grande surprise, le texte qui suit a jailli d'un seul trait lorsque je tentais d'articuler de manière spontanée ce que je pense aujourd'hui d'une question qui me semblait d'emblée si complexe que j'allais devoir travailler des mois pour m'y retrouver.

⁹⁸ Cet essai fut écrit après le récit du parcours de ma foi, mais révisé en premier dans sa forme définitive.

Voici comment je vois les choses à ce stade de mon existence et en ce 14 janvier 2012⁹⁹. Le point de départ de la spiritualité chrétienne est Christ, Lui-même révélation ultime de Dieu aux hommes. Le Christ qui habite en nous par son Esprit produit une liberté d'être et de faire elle-même ultime et sans égal. Le Christ par qui tout subsiste, le Christ, origine de tout être dont moi, source de bien à laquelle s'alimente le mal lui-même comme la rouille s'alimente du fer par ailleurs sain sans lequel elle n'aurait pas d'existence¹⁰⁰.

« Le Christ est Celui qui par son Esprit s'interpose entre toute forme de réalité et moi, entre toute relation interpersonnelle et moi, entre toute forme d'engagement et moi. Il s'interpose par l'Esprit de liberté qui habite en moi, cette part même de Dieu qui s'est installée en moi au moment où son appel fut scellé par ma réponse en obéissance et en confiance, cette foi en action, ce fruit préparé d'avance pour que nous le produisions.

« Le Christ réside en moi par son Esprit. Son Esprit naît en moi à la régénération. L'Esprit de Christ produit la liberté, nous dit 1 Cor. 3:17. L'Esprit de Christ qui réside en moi rend témoignage à mon esprit que je suis enfant de Dieu, précise Romains 8:16. Cet Esprit ne me fait-il pas aussi signe de par l'intérieur même de mon être quant à la voie qu'il me faut suivre ? quant à la voie sur laquelle il vaut mieux m'engager ? et celle dont je dois m'éloigner ?

« Que fait Christ entre l'autre et moi dans mes relations interpersonnelles ? Il pardonne ses péchés. Il m'invite à les lui pardonner, à en accepter la conséquence sur moi, à considérer que les limites imposées à notre relation par l'action du mal en l'autre font partie intégrante de la honte et de la souffrance de la croix que je porte par décret divin, comme Christ portait la sienne dans la joie de l'obéissance et de la foi. Christ entre l'autre et moi me donne aussi le courage de le reprendre lorsque cela s'avère nécessaire, de le confronter lorsqu'il se protège, par ex. par son agressivité, d'une relation saine d'avec moi.

⁹⁹ Il a fallu trois mois pour écrire le récit et un autre trois mois pour écrire l'essai, dans les deux cas incluant les révisions préliminaires. Le texte cité fut écrit en janvier 2012 et inséré au présent essai en avril 2012. Il fut préservé dans sa forme initiale malgré les relectures, révisions et réécritures subséquentes de l'essai.

¹⁰⁰ Image empruntée à Paul Tillich (1999) et documentée sous *Anthropologie* en Garneau (2011, p. 42-43). Pour y accéder, se rendre à <http://biblio.telug.ca> et naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*.

« Que fait Christ entre la réalité et moi ? Il m'aide... Il me fortifie... Il me convainc... Il produit la foi... Il nourrit la confiance... Il pointe en direction de la réalité au-delà des apparences. Il m'aide à ne pas être séduit par les apparences trompeuses qui se superposent à la réalité-même de ce qui est. Il agit ainsi de par l'intérieur de moi comme un guide, comme une intuition, comme un sentiment, comme une conviction, comme une aspiration vers une chose plutôt que vers une autre, vers une interprétation d'une réalité, d'une situation, d'un sentiment intérieur, plutôt que vers une autre interprétation de l'être.

« De quoi me convainc-t-il ? De mon identité en Lui de fils du Roi, de prince du Royaume des cieux et d'héritier des promesses éternelles de Dieu mon Père¹⁰¹. Ces promesses sont faites et scellées par Celui-là même qui soutient mon être, par Celui dont je tire la vie, par Celui sans lequel rien n'existerait ni n'existe, l'Éternel, l'Être des êtres.

« Il me guide aussi par son Esprit en moi. Il conduit mes pas en obéissance à sa Parole. Il oriente mes choix par son Esprit en moi et par la Parole de l'Esprit renouvelant mon intelligence, ma compréhension, m'aidant à discerner entre ce qui est mal et ce qui est bien, entre ce qui est juste et ce qui est injuste, entre la désobéissance et l'obéissance.

« C'est ainsi que Jésus, le Christ, constitue à la fois le point de départ et le point d'arrivée, le début ultime et la fin ultime, l'alpha et l'oméga, pour la réalité cosmique universelle comme pour la réalité intime et personnelle concernant chaque être dont moi. C'est ici que s'inscrit la parole de Jésus disant "Je suis [...] la vérité [...]" (Jean 14:6). Entre toute réalité, cosmique ou intime, et moi, il y a Jésus, le Christ, dont l'Esprit réside en moi.

« Il me guide : "Je suis le chemin [...]" (Jean 14:6). Ses voies sont droites. Il me dynamise : "Je suis [...] la vie" (Jean 14:6). Sans Lui je ne suis rien. Je nais par Lui au sens où mon esprit prend vie. Je vis par Lui au sens où il me soutient, me conserve vivant et dans son Esprit, dans la vie de son Esprit. Je vis pour Lui au sens où il mobilise mes énergies dans une action juste, une action bonne, une action édifiante, une action constructive. De Lui je tire la motivation d'agir, de travailler, de me reposer, de donner,

de recevoir. En Lui je puise le discernement qui m'aide à discriminer entre la multitude de possibilités qui s'offrent à moi dans les moments intimes du jour, de la nuit, dans les orientations de vie qui, de temps à autre, exigent de faire un choix dont les retombées seront déterminantes.

« Si le Christ est ainsi le point de départ et le point d'arrivée de la spiritualité chrétienne tout autant que le parcours entre l'un et l'autre, la Bible, la Parole de Dieu, en constitue le point d'ancrage. Tout ne peut être déterminé par la seule force de l'œuvre de l'Esprit en moi. La Parole de l'Esprit constitue le point d'ancrage de mes intuitions, comme aussi mes circonstances de vie en constituent le cadre, le territoire, le domaine d'intervention, le champ d'action, la sphère d'activité et de responsabilités. L'un n'agit pas sans les autres en spiritualité chrétienne telle que je la comprends aujourd'hui. L'Esprit me guide par trois voies complémentaires : de l'intérieur de moi, par sa Parole révélée, et par ou dans mes circonstances de vie. Jamais il ne me permet de me soustraire à l'application d'un discernement prenant en compte ces trois voies. Le renouvellement de l'intelligence dont parle Paul en Romains 12:1-2 présuppose l'intégration de l'une et l'autre des trois voies que sont la Parole, l'Esprit en soi et les circonstances qui sont les nôtres.

« Donner à autre que Christ la place centrale de la spiritualité chrétienne entraîne inévitablement une distorsion. Si la Bible devient le centre au lieu de la référence, le centre plutôt que l'ancrage et l'appui, il y a distorsion. Une forme de cette distorsion conduit au légalisme ou le constitue peut-être. Si l'expérience occupe la place centrale plutôt que le cadre ou le contexte de la spiritualité chrétienne, il y a distorsion également. Cela me semble rejoindre ce que dit aussi Neil Anderson dans *The Core of Christianity*, sauf qu'il élabore davantage que je viens de le faire ici en démontrant que plus l'on se rapproche de Christ plus le dialogue entre nous devient possible malgré nos divergences.

« [... Dans le présent extrait, j'entends, par] le terme "expérience", ce qui correspond à l'ensemble des "circonstances de vie" qui furent les miennes, tout en y intégrant les choix que j'ai faits au fil des ans, et les motifs qui m'ont guidés. Plus précisément, ce que je tente d'exprimer est ceci : l'expérience est ce que j'ai fait de mes

¹⁰¹ Par allusion aux enseignements en Éphésiens et en 1 Pierre sur l'identité du croyant en Christ Jésus.

circonstances de vie, par mes choix, mes actions, mes négligences, mes erreurs, mes motifs, par la compréhension que j'en avais, par l'interprétation que j'en faisais.

« C'est Christ par son Esprit en moi qui constitue le centre de la spiritualité chrétienne, non pas l'expérience ou les circonstances, ni même la Bible, toute Parole de Dieu qu'elle soit »¹⁰²

5.5. Autodidaxie et étude de la Bible en spiritualité chrétienne

Le modèle de spiritualité chrétienne illustré aux figures 1 et 2 et dont une ébauche très sommaire est proposée tout au long de ce chapitre 5 présuppose comme essentielle une forte dimension autodidacte présente chez chaque chrétien individuel. Claude Rochon (2011, p. 622) dans son article sur la spiritualité évangélique propose par exemple six formes distinctes mais complémentaires d'étude ou de lecture de la Bible : l'étude exégétique, l'étude thématique, la lecture dévotionnelle, l'étude intentionnelle¹⁰³, la mémorisation de versets clés ou de passages complets, l'étude en groupe. Les conseils de ce genre abondent, par exemple chez Klipfel (2011, 533-539), Gelin (2011, p. 548-551), Paya (2011, p. 315-324), Carson (2006, p. 99), Adam (2006, p. 117-119, 121), Rochon (2011, p. 622). Chacun d'eux apporte des nuances qui lui sont propres ou insiste sur des dimensions uniques selon ce sur quoi il cherche à mettre l'accent dans le contexte d'un article précis. La fréquentation de ces auteurs, tous faciles d'accès, est susceptible d'enrichir le lecteur dans son étude autodidacte des Écritures, ainsi que celle des passages bibliques comme ceux vers lesquels pointent Klipfel (2011 : 1 Pi. 2:2, Jn 5:39-40, Ps 119:11, 105, 147-149, Ps 1), Rochon (2011 : 1 Pi 3:13-17) et Paya (2011 : Col 3:16).

Il n'est pas sans intérêt de dégager parmi les richesses des textes qui précèdent l'importance de la méditation de la Parole de Dieu, c'est-à-dire « prendre le temps, avec l'assistance du Saint-Esprit, de réfléchir à ce qu'elle affirme – sur la personne et les

¹⁰² Extrait de *Dieu et moi, essai autobiographique*, p. 74-44, accessible par les sections *Qui suis-je ?* et *Formation par l'autobiographie*, de mon site web www.savoiretcroire.ca.

¹⁰³ Dans la présentation de Rochon (2011), l'étude intentionnelle se rapproche de l'étude dévotionnelle, où le lecteur cherche à entrer en présence de Dieu, mais l'accent est mis sur la visée de mise en application des passages bibliques dans la vie du lecteur.

œuvres de Dieu, et sur soi-même – et à ce que cela implique dans les multiples sphères de la vie » (Klipfel, 2011, p. 538). Puis, le même auteur indique que la méditation nécessite la compréhension qui elle se nourrit de l'examen attentif, bref, de l'étude des Écritures. Il nous rappelle aussi – ce dont le présent essai est un exemple concret – de recourir aux Bibles d'étude parmi les matériaux d'appoints dans cette entreprise. Gelin (2011, p. 549s) quant à lui fait partie de ceux qui nous aident à poser au texte des questions précises pour nous rendre aptes à détecter l'intention des auteurs bibliques auprès de leurs destinataires humains en tenant compte de ce qui avait ou n'avait pas encore été révélé. Enfin c'est à l'importance de l'étude approfondie de la Bible que nous sensibilise Paya (2011, p. 319s) entre autres aspects du rapport personnel du croyant aux Écritures.

L'extrait suivant illustre de manière percutante ce tout dernier point, faisant écho à ce par quoi l'on caricature malheureusement parfois les chrétiens évangéliques, comme si tous étaient atteints par le manque de profondeur identifié comme un risque par Paya :

« [...] L'étude de la Bible permet aux croyants de fonder ce qu'ils croient. Paradoxalement, on pourrait suggérer que sans étude de la Bible, les chrétiens courent le risque de développer un certain "dogmatisme évangélique" au sens péjoratif de l'élaboration d'un corpus de doctrines approximatives, non hiérarchisées, et surtout non liées à un enracinement biblique ou alors ne dépendant que d'attaches bibliques ténues et discutables » (Paya, 2011, p. 319).

Paya (2011, p. 319ss) est de plus l'un des auteurs qui clarifie le mieux le lien entre l'exposition régulière aux textes bibliques et l'effet de transformation qui en découle et que les chrétiens évangéliques associent typiquement au renouvellement de l'intelligence puisant dans des passages comme Romains 12:1-2. Enfin, les nuances qu'il apporte entre les différentes formes de lecture et d'études personnelles ou en groupe sont très éclairantes. Il mentionne par exemple la lecture qu'il nomme « immédiate » de la Bible pour se référer aux échanges spontanés qui ont lieu dans certains contextes d'études bibliques en groupe. La lecture personnelle suivie et l'étude approfondie alimentent de telles activités ecclésiales, tout en leur fournissant un cadre interprétatif. Il mentionne aussi la lecture théologique des Écritures, à propos de laquelle on pourrait dire du présent essai qu'il en constitue un exemple. Il s'agit de s'interroger sur un thème précis et de

considérer où l'on se situe à son égard en examinant, d'une part les Écritures, d'autre part, ce que d'autres en comprennent.

L'autodidaxie (c.-à-d. l'autoformation) en matière d'études bibliques n'est que l'un des multiples aspects de la spiritualité chrétienne où la responsabilisation de chacun tient un rôle central. Le chrétien qui vit en ce début de XXI^e siècle doit veiller à un constant aller-retour entre l'ensemble de tous les composants du modèle de spiritualité chrétienne proposé dans ce chapitre et illustré aux figures 1 et 2. Il s'agit d'une corrélation entre Bible, Enseignement, Expérience et Église locale (Communauté de foi) toujours en passant par notre centre propre, au milieu même duquel se trouve l'Esprit de Christ résidant en nous qui croyons. Il convient d'insister sur un point central : cette corrélation se produit sous l'égide de l'Esprit, représenté explicitement par le sommet du modèle des figures 1 et 2 et implicitement à l'intérieur des cercles représentant l'individu croyant. Le chrétien ne peut se dispenser d'interagir ainsi avec les savoirs hiérarchisés, les cultures et visions du monde, les institutions séculières ou religieuses qui nous entourent... tout en luttant activement contre les puissances spirituelles agissantes dont Éphésiens 6 et 1 Pierre 5 nous aident à prendre conscience. C'est en nous appuyant sur les ressources spirituelles de Dieu (Eph. 1, 1 Pi 1 et 2 Pi 1) que nous combattons les forces spirituelles du mal. En notre centre comme tout autour de nous l'Esprit habite et agit à chaque heure du jour et de la nuit en tous lieux où nous nous trouvons et en toutes circonstances.

CONCLUSION

Nous avons dans cet essai examiné sept facteurs de tension entre lecture engagée et lecture distanciée de la Bible et en avons dégagé les principaux arguments, ainsi que le contexte de pertinence dans lequel s'inscrivent la prise de conscience de ces tensions. Après quoi nous nous sommes intéressés aux impacts sur nous de ce qui a été retenu concernant la Bible, Parole révélée du Dieu qui agit encore aujourd'hui, insistant sur l'importance de se laisser interpeller par celui qui à travers elle s'adresse à nous.

J'espère et je prie pour que la lecture de cet essai et les échanges auxquels elle donnera lieu puissent favoriser la réception crédible de ce que la Bible enseigne. Je crois avoir démontré que l'on accorde trop de poids aux conclusions fondées dans les

présupposés gommés par ce qui se donne pour méthodologique. Je crois avoir également dégagé l'importance d'être à l'écoute de ce que disent les Écritures elles-mêmes. L'essai se termine d'ailleurs sur l'ébauche d'un modèle de spiritualité chrétienne découlant du reste.

Pourquoi n'oserais-je pas aussi prier afin que mon essai serve d'élément catalyseur pour provoquer un questionnement qui susciterait la lecture de la Bible dans une aspiration vers le Dieu qui a promis de se laisser trouver par ceux qui le cherchent ? Selon qu'il est écrit : « Vous me chercherez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur » (Jérémie 29:13; voir aussi 1 Chronique 28:9 et Deutéronome 4:29).

Je prie enfin pour que cet essai contribue à armer de courage tous ceux qui souhaitent intervenir d'une manière intelligible dans la culture actuelle; qu'ils sachent où se situent les limites et contraintes de l'opposition soulevée contre les Écritures.

En concluant, je me rallie à Schaeffer (1982)¹⁰⁴, pour qui la foi chrétienne n'est pas un saut dans le vide, mais s'appuie sur des fondements raisonnables, à propos desquels il est possible de discuter, à condition d'être conscients des présupposés qui sont les nôtres et de ceux du consensus dominant de notre époque. Je constate que les écrits de Schaeffer publiés de 1960 à 1982 sont toujours d'actualité, notamment lorsqu'il écrit :

« Il ne sert à rien aujourd'hui de parler jusqu'à ce que les présuppositions aient été prises en ligne de compte, et tout particulièrement les présuppositions cruciales concernant la nature de la vérité et la méthode pour atteindre la vérité » (Schaeffer, 1982, vol. 1, p. 138, ma traduction¹⁰⁵).

En conséquence de quoi je remercie Dieu de m'avoir permis d'apporter ma contribution à ce débat par mon *Récit et interprétation d'un parcours éducatif à la Télug : sens et attitude épistémique, préconditions pour l'accompagnement en formation à distance* (Garneau 2011) et par le présent essai, *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui ?*

¹⁰⁴ Voir, par exemple, Schaeffer (1982, vol. 1, p. 5-25, 119-125, 138, 175-187, 345-350, 351-352).

¹⁰⁵ Texte d'origine : « There is no use talking today until the presuppositions are taken into account, and especially the crucial presuppositions concerning the nature of truth and the method of attaining truth ».

ANNEXE A – ÉTUDE THÉMATIQUE : MA BIBLE ET MOI !

Ma Bible et moi – Trois attitudes à cultiver : le désir, l'aspiration, l'humilité.

Thème et passages bibliques à lire (chacun dans son contexte) et à méditer.

Trois attitudes à adopter face à la Parole pour que Dieu agisse en nous par elle :
(1) désirer la Parole; (2) être tourné vers Dieu; (3) comprendre nos limites.

1. Désir, soif, aspiration intense envers les Écritures saintes, Parole de Dieu.
 - 1 Pierre 2:1-3 : Désirez le lait pur de la parole afin que par lui vous croissiez.
 - Jn 14:21-24 : Question de Jude (Jn 14:22) : pourquoi nous et pas eux ?
 - Ps 119:47 : Je fais mes délices de tes commandements, je les aime.
 - Ps 119:48a : Je tends les mains vers tes commandements que j'aime.
 - Ps 119:48b : Et je veux méditer tes prescriptions.
 - Ps 119:50 : C'est ma consolation dans ma misère... ta promesse me rend la vie.
 - Ps 119:40a : Je désire vraiment appliquer tes décrets....
2. Être en attente de Dieu, avoir le regard tourné vers Lui.
 - Ps 119:40b : Fais-moi vivre dans ta justice.
 - Ps 119:77a : Que tes compassions viennent sur moi pour que je vive...
 - Ps 119:77b : ... car ta loi fait mon plaisir.
 - Ps 119:88a : Rends-moi la vie conformément à ta bonté...
 - Ps 119:88b : ... afin que je respecte les instructions de ta bouche.
3. Être conscient de nos limites permanentes et incontournables.
 - Mt. 5:3a : Heureux ceux qui reconnaissent leur pauvreté spirituelle...
 - Mt. 5:3b : ...car le royaume des cieux leur appartient.
 - Jn 15:5 : Sans moi vous ne pouvez rien faire. Cp Ps 119:40, 77, 88...
 - Jn 14:21-24 : ...appliqué au commandement nouveau de Jésus (Jn 13:34-35).
 - 2 Cor 3:7-16 : ...appliqué à la compréhension initiale de la Parole de Dieu.
 - 2 Cor 3:17-18 : ...appliqué à la compréhension continue de la Parole de Dieu.
 - 1 Pi 2:1-3 : ...croître dans l'obéissance à Christ.

Cette réflexion débute et s'achève sur 1 Pi 2:1-3. Pourquoi ?

- Nous rappeler qu'il nous est toujours possible de choisir Christ .
- Nous inciter à nous ancrer au projet de vie décrit en 1 Pi 2:1-10 et 2 Pi 1:1-11.
- Nous rappeler les bases sans lesquelles ce projet de vie ne peut réussir.

QUESTIONS AFFÉRENTES POUR L'ÉTUDE PERSONNELLE

SEMAINE 1

- Quelles sont ou étaient mon ou mes attitudes dominantes face aux Écritures avant d'entreprendre cette réflexion ?
- Lesquels de ces passages bibliques m'interpellent le plus à propos de l'attitude à cultiver face aux Écritures ? et en quoi me touchent-ils ?

SEMAINE 2

- Sur la base de la méditation des passages qui m'ont le plus interpellés parmi ceux mentionnés dans cette étude, ou que je connais par ailleurs, quelle est mon attitude maintenant face aux Écritures ?
- Quelles sont les principales difficultés ou obstacles à propos desquels je dois m'en remettre à Dieu si je veux pouvoir maintenir une attitude saine en lisant la Parole ?

SEMAINE 3

- En quoi consiste le projet de vie dont il est question en 1 Pi 2:1-10 ?
- Comment les attitudes mentionnées dans les notes constituent-elles des conditions, c'est-à-dire des bases pour réussir un tel projet de vie ?
- Comment 2 Pi 1:1-11 s'inscrit-il dans ce projet de vie ?

SEMAINE 4

- Qu'est-ce qui fait la différence entre une vie réussie et une vie échouée ?
- Où réside la source de puissance qui conduit à l'une ou à l'autre ?
- Dois-je m'améliorer toujours et me décourager de chaque échec ?
- Ou ne dois-je pas plutôt reconnaître mon état et me réjouir du pardon en Christ ?

SEMAINE 5

- Quelle serait la plus importante question à poser pour appliquer et comprendre l'essentiel de ce que Dieu nous dit concernant l'attitude à adopter et à cultiver face aux Écritures ?
- Quel passage trouvez-vous le plus utile, qu'il soit inclus aux notes ou pas, pour alimenter une ou des discussions que vous pourriez proposer à un groupe d'étude biblique ?
- Pour le choix du passage et la formulation des questions ci-dessus, tenir compte des connaissances préalables des gens qui feront partie du groupe et de leurs présupposés.

Daniel Garneau,

Le 5 juin 2012

Révisé le 28 avril 2013

ANNEXE B – HOMÉLIE : BIBLE, SAVOIR ET SENS

La Bible, source de savoir et de sens : Parole de Dieu et source de désir.

par Daniel Garneau, le 5 juin 2012, pour la Communauté chrétienne des Deux-Rives,
Révisé le 28 avril 2013.

Cinq aspects de la Bible à considérer dans nos rapports publics ou privés avec elle :
sa valeur; sa complexité; sa clarté; sa pertinence; le désir qu'elle suscite.

I. Sa **valeur** (lire 1 Pierre 1:22 à 2:3 et Hébreux 4:12).

- A. Au XIX^e s., ce qui avait fait consensus depuis les temps les plus anciens a été contesté concernant les textes de la Bible. Par ex., certains ont cru que l'évangile de Jean aurait plutôt été une compilation achevée au II^e s., puis attribuée à Jean après les faits. Un fragment de Jean daté de 110 à 130 a forcé à revoir ces théories et à admettre comme possible ce que l'Église a cru depuis le début, c.-à-d. que Jean était l'auteur du 4^e évangile (TOB 2010 avec notes intégrales, p. 2296).
Notamment, Irénée (130-200), disciple de Polycarpe (70-160), lui-même disciple de l'apôtre Jean, croyait que l'évangile de Jean avait été écrit par Jean (décédé vers 90 apr. J.C.).
- B. La découverte des manuscrits de la mer morte au milieu du XX^e s. a permis de confirmer la grande rigueur des méthodes de retranscription de siècle en siècle. Les manuscrits de l'an 125 découverts en 1947 confirment la qualité des copies de l'AT dont les plus anciennes dataient jusque-là de l'an 900.
- C. Les textes de l'AT et du NT se présentent eux-mêmes d'une manière qui peut surprendre les non initiés. Prenons par exemple : Deutéronome 18:15-22 et 34:10-12; Ésaïe 1:1ss; Jérémie 1:1-4ss; Ézékiel 1:1ss; Osée 1:1ss; Joël 1:1ss; Amos 1:1-3ss; Abdias 1:1ss; Jonas 1:1ss; Michée 1:1ss; Nahoum 1:1ss; Habakuk 1:1ss et 2:1-4; Sophonie 1:1ss; Aggée 1:1-2ss; Zacharie 1:1ss; Malachie 1:1-6ss; **1 Pierre 1:22 à 2:3**; 1 Thes 2:13; 2 Pi 1:16-21; 2 Tim 3:14-16; 2 Pi 3:15-16; **Héb 1:1-2 et 4:12**.
- D. Précisons qu'en 2 Pi 1:20 « aucune prophétie de l'Écriture n'est une affaire d'interprétation personnelle » (Second 21) au sens où « aucune prophétie de l'Écriture n'est le fruit d'une initiative personnelle » (Bible du Semeur).
- E. « Car, dit la suite du verset, ce n'est jamais par une volonté d'homme qu'une prophétie a été apportée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 Pi 1:21, traduction Second 21).

II. Sa **complexité** et sa **clarté** (lire Nombres 21:4-9 et Jean 3:14-16).

- A. La Bible contient des passages difficiles à comprendre et dont il est possible de tordre le sens (2 Pierre 3:14-16), la falsifiant, l'accommodant (2 Cor 2:17, voir respectivement les traductions Second 21 et Bible du Semeur).
- B. Elle contient aussi des passages clairs sur des points difficiles à admettre pour nos contemporains et à croire même pour nous (2 Pi 3:10-15).
- C. Les contextes historiques et culturels dont elle est issue exigent un travail important de notre part pour éviter les contre-sens lorsque nous lisons certains passages de la Bible.
- D. Plusieurs passages par ailleurs simples ne prennent tout leur sens que si l'on connaît leurs référents de l'AT, par ex. le serpent d'airain en **Jn 3:14** par allusion à **Nombres 21:4-9**. Tout pécheur qui regarde à Christ a la vie.
- E. Il y a donc deux aspects de la Bible qu'il faut admettre et reconnaître, d'une part sa complexité, d'autre part sa clarté, sa simplicité. Par ex., connaître l'histoire du serpent d'airain racontée en **Nb 21:4-9** aidera à s'approprier dans notre expérience de tous les jours ce que dit **Jn 3:14-16**.
- F. Je pêche, je regarde à Christ, je vis, au lieu de mourir; aujourd'hui même et pour l'éternité, avec Dieu. J'écoute (Jn 8:47) pour voir clair (2 Pi 1:8-9).

III. Sa **pertinence** pour l'existence humaine aujourd'hui et jusque dans l'éternité.

- A. Le jeudi 3 mai 2012, je suggère la lecture de Rm 12:1-2, puis Eph. 6:10-18 à deux amies au travail parce que je vois en ces passages des éléments qui correspondent respectivement à la situation que chacune me partage.
- B. Le dimanche 6 mai 2012, j'entreprends la mémorisation de 2 Pi 1:1-11 espérant y puiser des ressources pour traverser avec Dieu une crise intérieure, une situation de vie concrète qui me déroute, me décourageant beaucoup.
- C. Le lundi 7 mai 2012, en rentrant au travail, j'ai devant moi une première collègue de travail toute rayonnante. S... est venue à Rm 12:1-2 en priant le Seigneur qu'il l'aide à appliquer le passage partagé jeudi. Elle lui demande d'être « transformée par le renouvellement de l'intelligence » (Rm 12:1-2).
- D. Deux heures plus tard ce même lundi, M... me partage une situation difficile, vécue ce week-end, pour laquelle elle m'avait demandé de prier. Quand je lui dis qu'elle me semble avoir fait preuve d'une grande force, elle me répond qu'elle a prié Dieu, lui demandant qu'il la revête de l'armure décrite en Eph. 6:10-18 et pour qu'il l'aide samedi et dimanche. Par cette prière Dieu l'a aidée m'a-t-elle dit à voir en ceux qui s'opposaient à son témoignage chrétien non pas la personne de l'opposant mais les forces spirituelles agissantes en arrière plan, et à ne pas se laisser dérouter.
- E. Je prends donc alors la décision non plus seulement de mémoriser mais aussi de prier Dieu pour qu'il m'aide à m'approprier 2 Pi 1:1-11, ce qui a eu pour moi de nombreux effets, dont l'un : me rappeler que l'enjeu central lié à l'obéissance à Dieu par les Écritures est de mieux connaître Christ. « En effet, si ces qualités sont en vous et se développent, elles ne vous laissent pas inactifs ni stériles pour la connaissance de N.S.J.C. » (Seg 21).

IV. Le **désir** qu'elle suscite : « désirez le lait pur de la parole » (1 Pi 2:2, Seg 21).

- A. L'appropriation pour soi de passages se rattachant à notre vécu immédiat et quotidien nous rend ensuite capables d'offrir à d'autres le réconfort dont nous avons été les bénéficiaires de la part de Dieu (2 Cor. 1:3-7).
- B. Comme Christ comprend ce que c'est que d'être un humain et de souffrir, ainsi nous comprenons les malheurs d'autrui par ceux que nous vivons.
- C. Dans la mesure où nous puisons dans les Écritures une source de force nous aidant à vivre dans l'obéissance à Dieu et à mieux connaître Christ, il nous est aussi possible d'encourager d'autres par ce qui nous encourage.
- D. La Parole de Dieu devient ainsi une source de désir, parce que nous y puisons de l'encouragement pour nous-mêmes et pour nos proches.
- E. C'est de cette manière que peuvent prendre vie pour nous des passages comme 1 Pi 2:2 où nous sommes invités à désirer la parole comme du lait. Nous sommes alors en mesure de nous associer aux Psaumes 1, 19 et 119.
- F. Je comprends ainsi le sentiment des psalmistes et m'associe à eux, ce qui contribue à susciter ou à accroître en moi ce même désir de la Parole.

Nous venons donc de considérer certains aspects très importants de la Bible. Il est vrai que **tout n'y est pas** aussi **simple** qu'on le souhaiterait. Ce qu'elle dit est cependant très **clair** sur de nombreux points. Sa **valeur** et sa **pertinence** sont liées à l'appropriation que l'on en fait, notamment lorsque nous demandons à Dieu de la faire vivre en nous, comme nous y invitent 1 Pierre 2:2 et les Psaumes 1, 19, 119...

Je prie que s'accroisse notre **désir** de la lire, de la méditer, de la partager.

ANNEXE C – APPROFONDISSEMENT : QUELLES SONT LES QUESTIONS VITALES ?

Discussion du dimanche matin 18 mars 2012 chez I et B,
animée par Daniel Garneau

Introduction

Il y a trente ans ou plus, Francis Schaeffer affirmait que les évangéliques ne connaissent pas les questions que se posent les non chrétiens de leur époque¹⁰⁶. Ce commentaire me semble valable pour nous aujourd'hui. Il l'est pour moi. En conséquence de quoi je propose les questions suivantes comme base de discussion ce matin :

Questions

Quand nous considérons notre expérience de non chrétien, puis de chrétien, ainsi que nos rapports passés ou présents avec notre entourage :

- Quelles questions vitales nous posions-nous avant de devenir chrétiens ?
- Quelles questions se posent aujourd'hui les gens qui n'adhèrent pas à la foi chrétienne ?
- Nos réponses conviennent-elles aux nouvelles questions ?
- Où alimenter notre réflexion pour des réponses aux questions essentielles d'aujourd'hui ?

Pistes possibles d'exploration

- Francis Schaeffer, *Ni silencieux ni lointain* (dans le volume 1 des œuvres complètes);
- Francis Schaeffer, *Démission de la raison* (dans le volume 1 des œuvres complètes);
- Gilbert K. Chesterton, *Orthodoxy*;
- Paul Tillich, *Le courage d'être*.

¹⁰⁶ Voir en traduction, *Dieu ni silencieux ni lointain*, ch. 1, ou en anglais dans l'œuvre complète de Francis Schaeffer (1982, vol. 1, p. 279).

ANNEXE D – DISCUSSION : PS 1, PS 19, PS 119

Quel effet a eu ou a la Parole de Dieu dans ma vie ?

Animatrices ou animateurs

- Pour la première discussion : _____;
- Pour la seconde discussion : _____.

Préparation

- Pour la première discussion : Lire Psaume 119 (méditer Psaume 1 et Psaume 19).
- Pour la seconde discussion : Relire Psaume 119 (méditer Psaume 1 et Psaume 19).

Réchauffement

Quels sentiments ont défini ou définissent le mieux mon rapport aux Écritures : indifférence ? ennui ? obligation (morale ou autre) ? culpabilité ? révolte ? paix ? acceptation ? consolation ? orientation (la Parole m'aide à orienter ma vie) ? assurance ? joie ? enthousiasme ? ferveur ? mobilisation ? intimité avec Dieu ? confiance en Dieu mon Père ? transformation radicale d'attitude dans ma vie ? courage face à la terreur suscitée en moi par des circonstances pénibles ? direction pour des choix difficiles ou orientation dans des situations complexes ? arrogance fondée sur mes succès en contraste avec les échecs des autres ? apitoiement sur mes échecs comparés aux succès des personnes que j'admire ?

Discussion

- Comment décrirais-je les principaux effets de la Parole de Dieu sur ma vie ?
- Quelles difficultés ou obstacles nuisent à mon rapport aux Écritures saintes ?
- Quels sont les recours sur lesquels je m'appuie pour bénéficier de la Parole ?
- La présente réflexion change-t-elle mes sentiments face aux Écritures ?

Supplément pour animateurs : contexte interprétatif et applicatif

- Contexte général d'interprétation de tous les passages suggérés dans ce feuillet : Hébreux 1:1-4; Hébreux 4:12; 1 Thes 2:13; 2 Tim 3:16; 2 Pi 1:20-21 et 3:16.
- Certains voient les Psaumes 1-2 comme une introduction au reste du Psautier (Dictionnaire de théologie biblique, Excelsis, 2006, p. 224).
- Selon la TOB 2010, les Psaumes 19 et 145-150 sont parmi les « louanges en réponse de la communauté à la parole de son Seigneur » (p. 1082).
- Le Psaume 150 : Bible Semeur, v. études « Ce psaume final, véritable appel à la louange à l'aide de tous les instruments de musique du Temple, a sans doute été placé là intentionnellement en vue de clore le Psautier » (p. 875).
- Contexte applicatif : Ps 23; Ps 121; Apc 12:10; Rm 16:20; Gen 3:15; Hé 2:14.

Ce thème et les lectures afférentes s'inscrivent dans le contexte plus général de l'interrogation suivante : *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui ?* titre du présent essai.

Daniel Garneau,
Au 5 juin 2012.

ANNEXE E – ÉTUDE D'UN LIVRE : NOTRE HISTOIRE DANS CELLE DE JOB ?

Discussion entre Job, ses amis, Elihu et Dieu

« Lorsqu'il n'y a aucune explication rationnelle, ni même théologique, à la détresse et à la souffrance, faites confiance à Dieu ! » (John MacArthur).

LA SITUATION (JOB 1 et 2)

Qui était Job (1:1-5) ?

- Intègre, droit, craignant Dieu, se détournant du mal (Job 1:1).
- Heureux (7 fils et 3 filles), riche (Job 1:2-3).
- Offrait sacrifices pour ses fils (1:4).

Que se passait-il que Job ne savait pas et ne pouvait pas savoir (Job 1:6-2:10) ?

- Enjeu 1. Satan dit à Dieu : Touche à ce qui lui appartient... (Job 1:11).
- Enjeu 2. Satan dit à Dieu : Touche à ses os et à sa chair... (Job 2:5)....

Quelle fut la première réaction de Job ?

- Épreuve 1. L'Éternel a donné, l'Éternel a ôté... (Job 1:20-22).
- Épreuve 2. ... et nous ne recevrons pas aussi le mal ? (Job 2:7-10).

Eliphaz, Bildad et Trophar bouche-bée devant le malheur de Job (Job 2:11-13) :

- Amis (2:11).
- Élevèrent la voix et pleurent (2:12).
- Assis 7 jours en silence voyant combien grande était sa douleur (2:13).

LES DÉBATS (JOB 3 à 37)

Cycle I (Job 3 à 14) :

- Job maudit le jour de sa naissance (Job 3:1) : ce que je crains, c'est ce qui m'arrive ; ce que je redoute, c'est ce qui m'atteint (Job 3:25).
Je n'ai ni tranquillité, ni paix, ni repos, et le trouble s'est emparé de moi (3:26).
- Eliphaz (4-5) : tu as enseigné... (4:3-7) ; j'aurais recours à Dieu (5:8).
- Job répond à Eliphaz (6-7) : vous persécutez votre ami (6:27).
- Job parle aussi à Dieu : suis-je un monstre marin pour que tu établisses des gardes autour de moi (7:12) ? Je voudrais être étranglé (7:15).
- Bildad : Si tes fils ont péché contre lui, il les a livrés à leur péché (8:4)...
Ainsi arrive-t-il à tous ceux qui oublient Dieu... (8:13).
- Job s'exprime (9-10), puis Tsophar (Job 11), puis Job (12-14).

Cycles II (Job 15 à 21) et III (Job 22-26) :

- Le débat se poursuit en s'intensifiant.
- Job s'objecte à chacun de ses amis à mesure qu'ils s'expriment.
Il dira, par ex. : « Au malheur le mépris ! c'est la devise des heureux » (12:5).
- Job ne comprend pas ce qui lui arrive (12:10), mais il prie :
sois auprès de toi-même ma caution, autrement, qui répondrait pour moi (17:3) ?
puis il dit : Mais je sais que mon rédempteur est vivant et qu'il se lèvera le dernier sur la terre... Après que ma peau aura été détruite... mes yeux le verront... (19:25-27).

Ultime défense de Job (27 à 31) :

- J'attendais le bonheur et le malheur est arrivé (30:26)...
- Job énumère plusieurs exemples de la justice qu'il pratiquait et ne comprends pas ce qui lui a mérité ses présentes souffrances (Job 31).
- Job conclut : « Oh ! qui me fera trouver quelqu'un qui m'écoute ? Voilà ma défense toute signée : Que le Tout-Puissant me réponde ! » (31:35).

Colère et zèle du jeune Elihu (Job 32 à 37)

- Elihu dit à Job : « Bien que tu dises que tu ne le vois pas, ta cause est devant lui : attends-le ! Mais, parce que sa colère ne sévit point encore, ce n'est pas à dire qu'il ait peu souci du crime. Ainsi Job ouvre vainement la bouche, il multiplie les paroles sans intelligence » (Job 35:14-16).
- Elihu poursuit disant à Job : « Garde-toi de te livrer au mal, car la souffrance t'y dispose » (Job 36:21)...

LA DÉLIVRANCE (JOB 38 à 42)

Réponse de Dieu à Job (Job 38 à 41) :

- L'Éternel répondit à Job du milieu de la tempête et dit : Qui est celui qui obscurcit mes desseins par des discours sans intelligence ? Où étais-tu quand je fondais la terre ? Dis-le, si tu as de l'intelligence ? Connais-tu les lois du ciel ? Qui a mis la sagesse dans le cœur, oui qui a donné l'intelligence à l'esprit (38:1-2, 4, 33, 36) ?
- Celui qui dispute contre le Tout-Puissant est-il convaincu ? Celui qui conteste avec Dieu a-t-il une réplique à faire (39:35) ?
- Répands les flots de ta colère (40:6). Qui me résisterait en face (41:1) ?

Réaction de Job (Job 42) :

- Je mets ma main sur ma bouche... (39:36-38).
- J'ai parlé sans comprendre de merveilles qui me dépassent et que je ne conçois pas... Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre (Job 42:1-6).
- À la demande de Dieu, Job offre des sacrifices pour ses amis (42:7-9).
- Restauration de Job par Dieu (42:10-17)

QUESTIONS SOULEVÉES PAR L'HISTOIRE DE JOB

(Questions à revoir ; s'inspirer des thèmes et points identifiés par McArthur dans sa Bible d'étude)

- Dieu est-il juste ?
- Dieu était-il juste envers Job ?
- Selon qui ?
- Selon quelles bases ? ou quelle logique ? ou quelles priorités ?
- Pourquoi Dieu est-il juste ?
- Pourquoi ne le serait-il pas ?
- Quelle était la source du mal causé à Job ? Selon Job et ses amis ?
- Pourquoi pensaient-ils ainsi ?
- Pourquoi Elihu savait-il qu'il n'en était pas ainsi ?

Daniel Garneau,

Le 5 juin 2012

Révisé le 28 avril 2013

ANNEXE F – HOMÉLIE DE CRISE : VIVRE DANS LE MONDE EN CITOYENS CAPABLES

Message biblique présenté le 27 mai 2012 en la *Communauté chrétienne des Deux-Rives*, pour remplacer celui qui était prévu et dont les notes sont à l'annexe B, *Bible, savoir et sens*.

Cette substitution fut motivée par un conflit étudiant devenu crise sociale, conduisant à une polarisation des québécois – dont les membres de notre communauté de foi – et à 700 arrestations massives dans la semaine avant la présentation de cette homélie.

À mesure que la date de présentation s'approchait, la crise sociale allait s'accroissant et s'aggravant toujours de plus en plus. Des émissions télévisées d'analyse rapportaient une polarisation affectant tous les groupes sociaux et divisant entre eux les membres des familles.

Ce que rapportaient les médias se produisait également à même notre communauté de foi. Les uns étaient de fervents supporters du mouvement étudiant. Les autres s'y opposaient avec tout autant de vigueur. L'indignation et la colère étaient présentes en sourdine dans tous les camps.

La Bible, source de savoir et de sens : Parole de Dieu et source de désir, homélie prévue et prête me parut dans ce contexte comme un cours sur le jardinage en plein tremblement de terre. Qui s'y intéresserait ? J'assumai donc le risque de préparer un nouveau message à la dernière minute. J'appliquerais à la situation en cours les conséquences de l'exposé prévu.

Il ne s'agissait plus de faire la démonstration de la valeur de la Bible pour nous aujourd'hui, mais de puiser dans les Écritures les ressources que j'y voyais pour traverser la crise sociale présente.

VIVRE DANS LE MONDE EN CITOYENS CAPABLES

La Bible a-t-elle quelque chose de concret à nous dire quand tout va vraiment très mal ? « Quand il n'y a pas de révélation, **le peuple** ne connaît aucune retenue, mais s'il respecte la loi, il est heureux » (Pr 29:18, Second 21).

Par « **le peuple** » il faut entendre ici toutes les couches de la société et toutes ses classes de participants : politiciens, policiers, leaders de tout ordre, citoyens. Je dirais que les mêmes principes s'appliquent tout autant aux difficultés vécues parfois au sein d'une communauté de foi : conseil d'Église, pasteurs, chrétiens adoptant une position ou une autre dans un conflit d'Église. De fait, chacun peut extrapoler le propos d'aujourd'hui à n'importe quelle situation où tout va mal.

Sans révélation de Dieu de la part des prophètes, je ne saurais rien à propos de qui est Dieu, du salut qu'il m'offre, et du type de vie qu'il préconise.

Ce sont les textes de la Bible qui m'apprennent à adopter des attitudes plutôt que d'autres et à régler mes comportements d'une certaine manière et non d'une autre, si mon souci premier est de plaire à Dieu d'une part et d'être béni de lui d'autre part.

Sept attitudes habilitantes pour vivre dans le monde en citoyens capables : (I) comprendre, (II) vouloir, (III) discerner, (IV) choisir le bien et (V) révéler Dieu, puis (VI) s'attacher à Christ et à sa Parole, (VII) afin d'apprendre à connaître Christ.

L'on pourrait tout aussi bien parler de **quatre points d'ancrage d'une attitude habilitante pour vivre dans le monde en citoyens capables** : (A) choisir le bien; (B) aimer le Seigneur; (C) s'imprégner de la Parole; (D) découvrir Christ tout au long de notre vie – projet par excellence de ce que de nos jours l'on nomme parfois « formation continue ».

Ce qui est visé ici par les expressions « attitude habilitante » et « citoyen capable » est inspiré du terme d'origine anglaise « empowerment ». Nul ne peut rejeter sur quelqu'un d'autre ou sur les circonstances la responsabilité de ses actes, de ses paroles, de ses choix, de ses décisions.

POINT D'ANCRAGE A : CHOISIR LE BIEN

Attitudes I à IV : comprendre, vouloir, discerner, choisir le bien (Pr 1:1-6, 7)

Le concept de la sagesse telle que révélée dans le livre des Proverbes est très riche de sens. S'arrêter aux termes qui l'expriment nous aidera à mieux cerner de quoi il s'agit (Kidner, p. 36-37, Seg 21, NEG) : instruction (1:2a); intelligence (1:2b); bon sens (1:3a); discernement (1:4); connaissance (1:5).

Instruction (1:2a), terme parfois traduit par « entraînement » semble indiquer que pour acquérir la sagesse il faut y œuvrer systématiquement, comme nous le faisons lorsque nous nous donnons une formation dans un domaine précis.

Intelligence (1:2b), ce que Salomon demande à Dieu dans sa prière (1 R 3:10) (devenue célèbre) pour obtenir la sagesse – et qui en passant plut au Seigneur. Nous lisons en 1 R 3:9 : « Accorde donc à ton serviteur un cœur **intelligent** pour juger ton peuple, pour **discerner** le bien du mal ! » (NEG). En termes un peu plus clairs encore : « Accorde donc à ton serviteur un cœur **apte à écouter** pour juger ton peuple, pour **distinguer** le bien du mal ! » (Segond 21).

Pour **Discerner** (1:4) avec **bon sens** (1:3a) et selon la **connaissance** (1:5), nous avons tous besoin d'appuis, de fondements, de bases pour nos convictions. Le livre des Proverbes se présente lui-même comme base pratique pour distinguer ce qu'il convient de faire ou de dire quand tout n'est pas simple (1:1-6). « La clé de la sagesse, c'est de révéler l'Éternel » (1:7, BDS), dit aussi ce texte.

Les Proverbes sont ponctués d'invitations à choisir la sagesse (1:20ss; 8:1ss), contrastées aux invitations de choisir la folie (par ex., Pr 9:13-18 après 9:1-12).

La mise en œuvre de cette sagesse a pour fondement une attitude intérieure tournée vers celui de qui nous avons obtenu la vie. C'est ce que nous dit, nous l'avons vu, le Pr 1:7 en BDS : « La clé de la sagesse, c'est de révéler l'Éternel ».

POINT D'ANCRAGE B: CRAINDRE, RESPECTER, RÉVÉRER, AIMER LE SEIGNEUR

Attitude habilitante V pour vivre dans le monde en citoyens capables :

révéler Dieu (Job 28:28; Pr 9:10; Pr 1:7)

« La crainte du Seigneur [révéler le Seigneur], voilà en quoi consiste la sagesse. S'éloigner du mal, voilà en quoi consiste l'intelligence » (Job 28:28, Seg 21).

« Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel.
La connaissance du Dieu saint, voilà en quoi consiste l'intelligence » (Pr 9:10, Seg 21).

« La connaissance **commence** par la crainte de l'Éternel.
Il faut être fou pour mépriser la sagesse et l'instruction (Pr 1:7, Seg 21).

« To have knowledge, you must first have reverence for the Lord.
Stupid people have no respect for wisdom and **refuse to learn** » (Pr 1:7, GNB, GNT, TEV).
Il est tout à fait possible de refuser d'apprendre ce que Dieu veut que l'on sache !

Observons ici que...

Le terme «**commencement**» selon D. Kidner (1964, p. 59), se réfère aussi au principe fondateur de la sagesse, sa «**clé**» : craindre l'Éternel. Cette forme de sagesse commence et se maintient par la révérence envers Dieu.

En conséquence de quoi l'on peut aussi traduire ces mêmes passages par :

« La **clé** de la sagesse, c'est de révéler l'Éternel,
et la science des saints, c'est le discernement » (Pr 9:10, Bible du Semeur).

« La **clé** de la sagesse, c'est de révéler l'Éternel,
mais les insensés dédaignent la sagesse et l'éducation » (Pr 1:7, BDS).

POINT D'ANCRAGE C : S'IMPRÉGNER DE LA PAROLE DE CHRIST
Attitude habilitante VI pour vivre dans le monde en citoyens capables :
s'attacher à Christ (Col 2:3, 8) et à sa Parole (Col 3:16-17)

La folie n'est toutefois pas sans attrait. Elle s'opposait alors à la sagesse pratique enracinée dans la connaissance de Dieu selon Proverbes. Choisissons la sagesse de Dieu, nous qui vivons après que Jésus soit mort et ressuscité. En Lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance (Col 2:3).

« Faites attention... » (Seg 21). « Veillez à ce que personne ne vous prenne au piège de la recherche d'une 'sagesse' qui n'est que tromperie et illusion, qui se fonde sur les traditions tout humaines, sur les principes élémentaires qui régissent la vie dans ce monde, mais non sur Christ » (Col 2:8, BDS).

« Que la parole du Christ réside au milieu de vous dans toute sa richesse : qu'elle vous inspire une pleine sagesse, pour vous instruire et vous avertir les uns les autres ou pour chanter à Dieu de tout votre cœur des psaumes, des hymnes et des cantiques inspirés par l'Esprit afin d'exprimer votre reconnaissance à Dieu. Dans tout ce que vous pouvez dire ou faire, agissez au nom du Seigneur Jésus, en remerciant Dieu le Père par lui » (Col 3:16-17, BDS).

POINT D'ANCRAGE D : DÉCOUVRIR CHRIST TOUT AU LONG DE NOTRE VIE
Attitude VII : apprendre à connaître Christ (2 Pi 1:5-11 et 1 Pi 1:22-2:10)

Que l'on soit sous l'Ancienne ou sous la nouvelle alliance, le principe de formation continue demeure toujours présent. Les Proverbes nous l'enseignent, comme aussi les textes du NT, par exemple, 2 Pi 1:5-11 (Bible du semeur) :

« [...] Faites tous vos efforts pour ajouter à votre foi la force de caractère, à la force de caractère la connaissance, à la connaissance la maîtrise de soi, à la maîtrise de soi l'endurance dans l'épreuve, à l'endurance l'attachement à Dieu, à cet attachement l'affection fraternelle, et à l'affection fraternelle l'amour » (2 Pi 1:5-7, BDS).

« Car si vous possédez ces qualités, et si elles grandissent sans cesse en vous, elles vous rendront actifs et vous permettront de connaître toujours mieux notre Seigneur Jésus-Christ » (2 Pi 1:8, Bible du Semeur), ce qui se traduit aussi par, « En effet, si ces qualités sont en vous et se développent, elles ne vous laissent pas inactifs ni stériles pour la connaissance de N.S.J.C. » (2 Pi 1:8, Seg 21).

Par ailleurs, le reste de 2 Pi 1 nous rappelle que ce ne sont pas par des histoire habilement inventées que Christ a été révélé : nous pouvons nous appuyer fermement sur les paroles de Pierre, des apôtres et des prophètes.

Étant nés de nouveau en vertu de la parole vivante et permanente de Dieu, nous sommes invités à la désirer, comme pour un nouveau né, le lait (1 Pi 1:22-2:3). Cette parole qui peut et veut habiter en nous est celle des Écritures tout entière.

EN BREF :

FAIRE DE CES SEPT ATTITUDES HABILITANTES L'OBJET D'UNE FORMATION CONTINUE

Comme pour n'importe quelle autre formation que nous désirons acquérir, rien ne se produira sans investissement soutenu de notre part – dans et par l'Esprit de liberté du Seigneur (2 Co 3:17). Sans cet Esprit de Christ en nous, nous ne pouvons rien comprendre (2 Co 3:16), nous ne pouvons rien faire (Jn 15:5).

Les Ps 1, 19 et 119 abondent dans le même sens que 1 Pi 2:2. Ils nous invitent à nous tourner vers les Écritures, à la fois comme **source de désir** et comme **appui sur lequel fonder nos choix et nos actions** quand rien n'est évident. C'est pourquoi je les propose comme base de réflexion et de méditation, avant même de lire aucune autre partie des Écritures dans un objectif d'habilitation.

Quant aux Proverbes, ils abondent en conseils pratiques à réinsérer à nos vies, de dilemmes auxquels réfléchir nous rappelant que tout n'est pas simple. Par ex. : l'insensé n'écoute pas si on lui parle mais si on ne lui parle pas il se croit supérieur. Alors donc lui parle-t-on ou garde-t-on silence ? Tout dépend... (Voir BDS version études, Proverbes 26:4-5 et note afférente; voir également la manière dont Paul répond aux Corinthiens selon leur propre folie en 2 Cor 10-13).

Les proverbes servaient à former les conseillers des rois. Ils peuvent nous guider.

Vivons dans le monde en citoyens capables, peu importe l'état en lequel il se présente à nous. Formons-nous pour maîtriser ces sept attitudes habilitantes : (I) comprendre, (II) vouloir, (III) discerner, (IV) choisir le bien (V) et révéler Dieu, puis (VI) s'attacher à Christ et à sa Parole, (VII) en apprenant à connaître Christ. Voilà un projet de formation continue, avec l'Esprit comme accompagnant privé.

QUESTIONS AFFÉRENTES POUR ÉCHANGES OU DISCUSSIONS EN GROUPE :

- La Bible a-t-elle quelque chose de concret à nous dire quand tout va vraiment très mal ? Proverbes 29:18; Psaumes 1, 19, 119.
- Ne répondrait-elle pas à des questions comme :
« sur quelle base fonder nos choix et nos actions ? » Proverbes 1:1-7; 9:1-18.
- Ne constituerait-elle pas une source de formation pour vivre dans le monde en citoyens capables ? Col. 2:2-3; 2:8; 3:16-17; 2 Pi 1:5-11; 1 Pi 1:22-2:10.

Daniel Garneau, notes remises à jour le 5 juin 2012 pour le présent annexe.
Texte révisé le 28 avril 2013.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, P. J. H. (2006). « Prédication et théologie biblique », dans *Dictionnaire de Théologie Biblique*, sous la direction de T. Desmond Alexander et Brian S. Rosner, en collaboration avec Donald A. Carson et Graeme Goldsworthy. Charols : Excelsis, p. 115 à 123.
- Alexander, T. D., et B. S. Rosner en coll. avec D. A. Carson et G. Goldsworthy (2006). *Dictionnaire de Théologie Biblique*, Charols : Excelsis, 1006 pages.
- Anderson, Neil T. (2010). *The Core of Christianity*. Eugene (Oregon) : Harvest House Publishers, 235 p.
- Archer, Gleason L. (1982). *Encyclopedia of Bible Difficulties*. Grand Rapids (Michigan) : Regency Reference Library, Zondervan Publishing House, 476 pages.
- Archer, Gleason L. (1978). « Biblical Criticism », dans *The Zondervan Pictorial Encyclopedia of the Bible*, volume one, p. 582-590.
- Armogathe, Jean-Robert (dirigé par) (2010). *Histoire générale du christianisme. Vol 1. Des origines au XV^e siècle*. Paris : Presses universitaires de France, 1533 pages.
- Armogathe, Jean-Robert (dirigé par) (2010). *Histoire générale du christianisme. Vol 2. Du XVI^e siècle à nos jours*. Paris : Presses universitaires de France, 1317 pages.
- Association oecuménique pour la recherche biblique (2010). *L'aventure de la Tob. Cinquante ans de traduction oecuménique de la Bible. Sous la direction de Gérard Billon, Bernard Coyault, Sophie Schlumberger, Andrée Thomas*. Paris : Cerf / Villiers-le-Bel : Bibli'O, 156 pages.
- Babut, Jean-Marc (2010). « Les défis de la traduction biblique », dans Association oecuménique pour la recherche biblique. *L'aventure de la Tob. Cinquante ans de traduction oecuménique de la Bible. Sous la direction de Gérard Billon, Bernard Coyault, Sophie Schlumberger, Andrée Thomas*. Paris : Cerf / Villiers-le-Bel, pages 53-65.
- Berthoud, Pierre et Paul Wells (dir.) (2006). *Texte et historicité. Récit biblique et histoire*. Actes du colloque universitaire organisé le 4 décembre 2004 par la Faculté Libre de Théologie Réformée Aix-en-Provence. Charols/Aix-en-Provence : Éditions Excelsis / Éditions Kerygma, 222 pages.
- Birdsall, J. N. et D. W. Gooding, R. A. H. Gunner, W. J. Martin, A. R. Millard (2010). « Textes et versions », dans *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Éditions Excelsis, p. 1645-1663.
- Billon, Gérard (2010). « Le rêve d'une Bible commune », dans Association oecuménique pour la recherche biblique. *L'aventure de la Tob. Cinquante ans de traduction oecuménique de la Bible. Sous la direction de Gérard Billon, Bernard Coyault, Sophie Schlumberger, Andrée Thomas*. Paris : Cerf / Villiers-le-Bel, p. 117-134.
- Blocher, Henri (2011). « Enseignant, théologien », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p. 308-314.

- Blocher, Henri (2007). « Vérité de la Bible, vérité métaphorique ? », dans *Texte et historicité. Récit biblique et histoire*. Actes du colloque universitaire organisé le 4 décembre 2004 par la Faculté Libre de Théologie Réformée Aix-en-Provence. Charols/Aix-en-Provence : Éditions Excelsis / Éditions Kerygma, pages 165-190.
- Boeselager (von), Philipp Freiherr avec Florence et Jérôme Fehrenbach (2008). *Nous voulions tuer Hitler. Le dernier survivant du complot du 20 juillet 1944*. Sans lieu (s.l.) : Perrin, 198 pages.
- Bonhoeffer, Dietrich (1959). *The Cost of Discipleship*. New York, London, Toronto, Sydney : a Touchstone Book Published by Simon & Schuster, 316 pages.
- Bourdages, Louise (2001). *La persistance aux études supérieures – Le cas du doctorat*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 173 pages.
- Bourgeois, Daniel (2007). « Théologie et histoire après Vatican II, dans *Texte et historicité. Récit biblique et histoire*. Actes du colloque universitaire organisé le 4 décembre 2004 par la Faculté Libre de Théologie Réformée Aix-en-Provence. Charols/Aix-en-Provence : Éditions Excelsis / Éditions Kerygma, pages 136-145.
- Boutinon, Jean-Claude (2011). « Prophète », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p. 583-590.
- Bruce, Frederic Fyvie (2008). *Les documents du Nouveau Testament Peut-on s'y fier ?* Traduction de *The New Testament Documents: Are They Reliable?* par Marie-Anne Chevreau, traduit et publié avec permission 1974, 1987 éditions Farel, réédité et publié avec permission 2008. Trois-Rivières (Québec) : Publications Chrétiennes, inc., 140 pages.
- Bruce, Frederick Fyvie (1981). « Form Criticism », dans *Baker's Dictionary of Theology*. Grand Rapids : Baker Book House, p. 227-228.
- Burnet, Régis (2010). « L'interprétation de la Bible depuis 1943. Pour en finir avec le modernisme », dans Jean-Robert Armogathe, *Histoire générale du christianisme, Vol 2. Du XVI^e siècle à nos jours*. Paris : Presses universitaires de France, pages 1069-1076.
- Cameron, William J. (1981). « Criticism, New Testament », dans *Baker's Dictionary of Theology*. Grand Rapids : Baker Book House, p. 148-150.
- Campbell, Gordon (2010). « Apocalypse de Jean », dans *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Éditions Excelsis, p. 89-94.
- Carson, D. A. (2006). « Théologie systématique et théologie biblique », dans *Dictionnaire de Théologie Biblique*, sous la direction de T. Desmond Alexander et Brian S. Rosner, en collaboration avec Donald A. Carson et Graeme Goldsworthy. Charols : Excelsis, p. 98 à 115.

- Cernokrak, Nicolas et Françoise Jeanlin (2010). « La TOB dans l'Église orthodoxe en France », dans Association oecuménique pour la recherche biblique. *L'aventure de la Tob. Cinquante ans de traduction oecuménique de la Bible. Sous la direction de Gérard Billon, Bernard Coyault, Sophie Schlumberger, Andrée Thomas*. Paris : Cerf / Villiers-le-Bel, pages 45-51.
- Certeau (de), Michel (1987). *La faiblesse de croire* : texte établi et présenté par Luce Girard. Paris : Éditions du Seuil, 329 pages.
- Chesterton, Gilbert K. (2005). *Orthodoxy*. A Digireads.com Book : Stilwell (KS, USA), 97 pages.
- Cobia, David (2007). *The Complete Idiot's Guide to Evangelical Christianity. An in-depth look at one of the fastest-growing religious movement in America*. New York (USA), Toronto (Canada), Dublin (Ireland), Victoria (Australia), New Delhi (India), Auckland (New Zealand), Johannesburg (South Africa), London (England) : Penguin Books, 343 pages.
- Coyault, Bernard (2010). « La réception de la TOB, en France et dans la francophonie », dans Association oecuménique pour la recherche biblique. *L'aventure de la Tob. Cinquante ans de traduction oecuménique de la Bible. Sous la direction de Gérard Billon, Bernard Coyault, Sophie Schlumberger, Andrée Thomas*. Paris : Cerf / Villiers-le-Bel, pages 135-148.
- Dumont, Fernand (2008). *Œuvres complètes de Fernand Dumont*. Tomes I et II : *Philosophie et sciences de la culture I et II*. Tome III : *Études québécoises*. Tome IV : *Études religieuses*. Tome V : *Poèmes et mémoires*. Québec : Presses de l'Université Laval, 5 tomes.
- Edgar, William (2007). « Vérité et histoire », dans *Texte et historicité. Récit biblique et histoire*. Actes du colloque universitaire organisé le 4 décembre 2004 par la Faculté Libre de Théologie Réformée Aix-en-Provence. Charols/Aix-en-Provence : Éditions Excelsis / Éditions Kerygma, pages 125-135.
- Erickson, Millard, J. (1983). *Christian Theology, Volume 1*. Grand Rapids: Baker Book House. Grand Rapids (Michigan) : Baker Book House, 477 pages.
- Excelsis, Éditions (2010). *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Éditions Excelsis, 1784 pages.
- Fee, Gordon D. et Douglas Stuart (1982). *How to read the Bible for all its worth. A Guide to Understanding the Bible*. Grand Rapids : Academie Books, Zondervan Publishing House, 237 pages.
- Filteau, Jean-Claude (2002). *L'univers de la Bible*, série de quatre DVD, treize séances télévisées de 57 minutes chacune. Québec : Université Laval, 741 minutes.
- Gadamer, Hans-Georg (2001). *La philosophie herméneutique*. Avant-propos, traduction et notes par Jean Grondin. Paris : PUF, 259 pages.

- Gadamer Hans-Georg (1996). *Vérité et méthode – les grandes lignes d'une philosophie herméneutique*. Édition intégrale revue et complétée par Pierre Fruchon, Jean Grondin et Gilbert Merlio. Paris : Seuil, 540 pages.
- Gagnebin, Laurent (2004). « La norme de la Bible en théologie pratique », dans *Précis de théologie pratique*, sous la direction de Gilles Routhier et Marcel Viau. Montréal : Novalis, p. 191-201.
- Garneau, Daniel (2011). *Récit et interprétation d'un parcours éducatif à la Télug : sens et attitude épistémique, préconditions pour l'accompagnement en formation à distance*. Mémoire présenté à Mme Louise Bourdages et à M. Luis Adolfo Gómez González, comme exigence partielle de la maîtrise en formation à distance. Québec : Télé-université, 192 pages, disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://biblio.telug.ca> (naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*), dernière consultation de la version en ligne, le 27 avril 2013.
- Gelin, Richard (2011). « Prédication », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p. 542 à 555.
- Gisel, Pierre (dir), Lucie Kaennel, Jean Beaubérot, Isabelle Engammare, *et al.* (éd.) (1995). *Encyclopédie du protestantisme*. Paris / Genève : Éditions du Cerf / Éditions Labor et Fides, 1711 pages.
- Gisel, Pierre et Jean Zumstein (1995). « Bible », dans *Encyclopédie du protestantisme*, Pierre Gisel (dir.), Lucie Kaennel, Jean Beaubérot, Isabelle Engammare, *et al.* Paris / Genève : Éditions du Cerf / Éditions Labor et Fides, pages 115-137.
- Gómez González, Luis Adolfo (mai 2008). *L'approche culturelle de l'enseignement en formation initiale de maîtres : un cadre théorique conceptuel pour l'accompagnement pédagogique*. Thèse présentée à l'Université du Québec à Rimouski en association avec l'Université du Québec à Montréal, comme exigence partielle du doctorat en éducation, 271 pages.
- Gómez González, Luis Adolfo (1999). *Une démarche autobiographique dans la quête de l'identité d'éducateur*. Mémoire présenté à l'Université du Québec à Rimouski, comme exigence partielle de la maîtrise en éducation (M.A.), 193 pages.
- Gorden, R. P., Harris, B. F. et K. A. Kitchen (2010). « Papyrus et ostraca », dans *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Éditions Excelsis, pages 1183-1190.
- Greimas, Algirdas Julien et Joseph Courtés (1993). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette Supérieur, 454 pages.
- Grogan, Geoffrey W. (2006). « Psaumes », dans *Dictionnaire de Théologie Biblique*, sous la direction de T. Desmond Alexander et Brian S. Rosner, en collaboration avec Donald A. Carson et Graeme Goldsworthy. Charols : Excelsis, p. 224 à 230.
- Grondin, Jean (2003). *Le tournant herméneutique de la phénoménologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 128 pages.

- Grondin, Jean (2003). « Le tournant phénoménologique de l'herméneutique suivant Heidegger, Gadamer et Ricoeur », dans *Le tournant herméneutique de la phénoménologie*. Paris : Presses universitaires de France, pages 84-102.
- Grondin, Jean (1993). *L'universalité de l'herméneutique*. Préface de Hans-Georg Gadamer. Paris : Presses universitaires de France, collection Épiméthée, 249 pages.
- Guthrie, D. (1978). « Biblical Criticism, History of », dans *The Zondervan Pictorial Encyclopedia of the Bible*, volume one, p. 590-593.
- Guillebaud, Jean-Claude (2007). *Comment je suis redevenu chrétien*. Paris : Éditions Albin Michel, 183 pages.
- Guillebaud, Jean-Claude (2005). *La force de conviction*. Paris : Éditions du Seuil, 393 p.
- Guinness, Os (2001). *Long Journey Home. A Guide to Your Search for the Meaning of Life*. New York, London, Toronto, Sydney, Auckland: Doubleday, 217 pages.
- Harris, R. Laird (1979). *Inspiration and Canonicity of the Bible*. Grand Rapids : Zondervan Publishing House, 316 pages.
- Harrison, Everett F., Geoffrey W. Bromiley et Carl F. H. Henry (éditeurs) (1981). *Baker's Dictionary of Theology*. Grand Rapids : Baker Book House, 566 pages.
- Hodge, Archibald A., et Benjamin B. Warfield (1979). *Inspiration*. Introduction de Roger Nicole. Grand Rapids : Baker Book House, 108 pages.
- Hubbard, D. A., et Ron Bergey (2010). « Pentateuque », dans *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Éditions Excelsis, p. 1237-1247.
- Hunter, James Davidson (2010). *To Change the World. The Irony, Tragedy, and Possibility of Christianity in the Late Modern World*. New York : Oxford University Press, 358 pages.
- Kidner, Derek (1964). *Proverbs. An Introduction and Commentary*. Downers Grove (Illinois) : InterVarsity Press, 192 pages.
- Klipfel, Pierre (2011). « Piété personnelle », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p. 533 à 542.
- Kolb, David A. et Alice Kolb (2012). *What is Experiential Learning*. Vidéo, 26 minutes, dans *Experience Based Learning Systems Inc.*, <http://www.learningfromexperience.com/> (dernière consultation, le 27 avril 2013).
- Kuhn, Harold B. (1981). « Fundamentalism », dans *Baker's Dictionary of Theology*. Grand Rapids : Baker Book House, p. 233-234.
- Küng, Hans (2010). *Faire confiance à la vie*. Traduit de l'allemand par Éric Haeussler. Paris : Seuil, 345 p.
- Küng, Hans (2008). *Christianity: Essence, History, and Future*. Traduit de l'allemand par John Bowden. New York / London : continuum, 936 pages.
- Küng, Hans (1978). *Être chrétien*. Traduit de l'allemand par Henri Rochais et André Metzger. Paris : Éditions du Seuil, 799 pages.

- LaCoque André et Paul Ricoeur (1998). *Penser la Bible*. Paris : Seuil, 477 pages.
- Lemieux, Raymond (1999). *L'intelligence et le risque de croire : théologie et sciences humaines*. Québec : Fides, 78 pages.
- Lewis, C. S. (1986). *Reflections on the Psalms*. San Diego, New York, London : Harvest Book / Harcourt, Inc., 151 pages.
- Lhermenault, Étienne (2011). « Interruption de ministère », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p. 434 à 437.
- Lightner, Robert P. (1978). *The Saviour and the Scriptures – A Case for Scriptural Inerrancy*. Grand Rapids : Baker Book House, 178 pages.
- Lindsell, Harold (1980). *The Battle for the Bible*. Grand Rapids : Zondervan Publishing House, 218 pages.
- Lougheed, Richard, Wesley Peach et Glenn Smith (1999). *Histoire du protestantisme au Québec depuis 1960, Une analyse anthropologique, culturelle et historique*. Québec : La Clairière, 221 p.
- MacArthur, John (2010). *La guerre pour la vérité. Le combat pour la certitude dans un siècle de tromperie*. Titre original : *The Truth War. Fighting for Certainty in an Age of Deception*. Traduit par Shirley Asselin. Trois-Rivières : Éditions Impact, 237 p.
- Manley, G.T., G.C. Robinson et A.M. Stibbs (s.d.). *Le nouveau manuel de la Bible*. Traduit de l'anglais par Jacques Blocher. Nogent-sur-Marne (France) : Les groupes bibliques universitaires de France, 460 pages.
- Marcouiller, Gilles (2010). « Canada (Quebec) », traduit du français vers l'anglais par Andrea Beverley, dans *Religions of the World, Second Edition. A Comprehensive Encyclopedia of Beliefs and Practices*, 6 vol., 3200 p., édité par J. Gordon Melton et Martin Baumann. Santa Barbara (California) : ABC-CLIO, vol. 1, p. 493 à 496.
- Marcouiller, Gilles (2007). *Observation des rapports entre foi et culture : activités d'interprétation des phénomènes socioreligieux du XXe siècle au Québec*. Québec : La communauté chrétienne des Deux-Rives. Extraits de textes et recueil d'articles, environ 1500 pages.
- McDowell, Josh et Sean Mc Dowel (2010). *The Unshakable Truth*. Eugene (Oregon) : Harvest House Publishers, 503 pages.
- McDowell, Josh (Bill Wilson, compilé par) (1990). *A Ready Defense: Over 60 Vital "Lines of Defense" for Christianity*. San Bernardino : Here's Life Publishers Inc., 495 pages.
- Metaxas, Eric (2010). *Bonhoeffer. Pastor, Martyr, Prophet, Spy. A righteous gentile vs. the third reich*. Nashville, Dallas, Mexico City, Rio de Janeiro : Thomas Nelson, 608 pages.
- Nicole, E. M. (2010). « Critique biblique », dans *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Éditions Excelsis, p. 383-386.

- Nicole, J. M. (s.d.). *Précis d'histoire de l'Église*. Nogent-sur-Marne (France) : Éditions de l'Institut Biblique, 288 pages.
- Ormesson (d'), Jean (2010). *C'est une chose étrange à la fin que le monde. Roman*. Paris : Éditions Robert Laffont, 314 pages.
- Pache, René (1967). *L'Inspiration et l'Autorité de la Bible*. Saint-Légier sur Vevey (Suisse) : Éditions Emmaüs, 302 pages.
- Packer, J. I. (2010). « Inspiration », dans *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Éditions Excelsis, p. 746-749.
- Paya, Christophe (2011). « Études bibliques », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p. 315 à 324.
- Paya, Christophe (dir.), Bernard Huck (coll. à la direction) et autres coll. (2011). *Dictionnaire de théologie pratique*. Charols : Excelsis, 678 pages.
- Payne, J. B. (1978). « Psalms, book of », dans *The Zondervan Pictorial Encyclopedia of the Bible, volume four, M-P*; general editor : Merrill C. Tenney; associate editor : Steven Barabas; Consulting editors – Old Testament : Gleason L. Archer et R. Laird Harris; Consulting editors – Theology : Harold B. Kuhn et Addison H. Leitch; Archeology Editor : E. M. Blaiklock; Manuscript Editor : Edward Viening; Photo and Layout Editor : T. Alton Bryant. Grand Rapids: Zondervan, p. 924-947.
- Ricoeur, Paul (2005). *L'herméneutique biblique*. Présentation et traduction (de l'anglais au français) par François-Xavier Amherdt. Paris : Les éditions du Cerf, 377 pages.
- Rochon, Claude (2011). « Spiritualité évangélique », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p. 617-624.
- Romerowski, Sylvain (2011). *Les sciences du langage et l'étude de la Bible*. Préface de Jean-Claude Margot. Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre. Charols (France) : Éditions Excelsis, 620 pages.
- Romerowski, Sylvain (2010). « Apôtre », dans *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Excelsis, p. 111-119.
- Romerowski, Sylvain, et F.F. Bruce (2010). « Interprétation biblique », dans *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Excelsis, p. 747-757.
- Routier, Gilles et Marcel Viau (dir.), (2004). *Précis de théologie pratique*, deuxième édition augmentée. Montréal : Novalis, 891 pages.
- Ruolt, Anne (2011). « Éducation », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p.290-296.
- Sanders, Paul (2011). « Formation », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p. 400-406.

- Satterthwaite, Philip E. (2006), « L'histoire biblique », dans *Dictionnaire de Théologie Biblique*, sous la direction de T. Desmond Alexander et Brian S. Rosner, en coll. avec Donald A. Carson et Graeme Goldsworthy. Charols : Excelsis, p. 47 à 56.
- Schaeffer, Francis A. (1982). *The Complete Works of Francis A. Schaeffer: A Christian Worldview*. Volume One: *A Christian View of Philosophy and Culture*. Volume Two: *A Christian View of the Bible as Truth*. Volume Three: *A Christian View of Spirituality*. Volume Four: *A Christian View of the Church*. Volume Five: *A Christian View of the West*. Westchester: Crossway Books, 5 volumes.
- Simard, Denis (2004). *Éducation et herméneutique : Contribution à une pédagogie de la culture*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 335 pages.
- Smick, E. B. (1978). « Pentateuch », *The Zondervan Pictorial Encyclopedia of the Bible*, volume four, p. 674-692.
- Stonehouse, Ned B (1979). *Origins of the Synoptic Gospels – Some Basic Questions*. Introduction de William L. Lane. Grand Rapids : Baker Book House, 201 pages.
- Tardif, J. (1992). *Pour un enseignement stratégique : l'apport de la psychologie cognitive*. Montréal : Les Éditions LOGIQUES inc., 474 pages.
- Taylor, Charles (2011). *L'Âge séculier*. Montréal : Les Éditions du Boréal, 1 344 pages.
- Taylor, Charles (2003). *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*. 2^e éd. Traduction de *Sources of the Self: The Making of the Modern Identity*. Montréal : Les Éditions Boréal, 712 pages.
- Télé-université (s.d.). « Les grands récits de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament ». <http://www.telug.quebec.ca/siteweb/etudes/static/cours.html>. Naviguer vers *Cycles supérieurs*, puis « REL 7316 ». La page web de présentation générale du cours s'affiche. Au bas complètement de cette page web, sous *Notes*, cliquer sur le lien *Pour en savoir plus sur REL 7316*. Consulté le 10 février 2012, puis le 9 mars 2013 et le 27 avril 2013.
- Tenney, Merrill C. (1978). « Revelation, book of the ». dans *The Zondervan Pictorial Encyclopedia of the Bible*, volume five, p. 89-99.
- Tenney, Merrill C. (éd.) et Steven Barabas (éd. associé) (1978), *The Zondervan Pictorial Encyclopedia of the Bible*, Grand Rapids : Zondervan Publishing House, 5 vol.
- Thompson, J. G. S. S. et F. D. Kidner (2010). « Psaumes », dans *Le Grand Dictionnaire de la Bible*, deuxième édition révisée. Charols : Éditions Excelsis, p. 1364-1369.
- Tiede, Carsten Peter (2007). « L'historicité d'un texte. Nature et enjeux », *Texte et historicité. Récit biblique et histoire*, Actes du colloque universitaire organisé le 4 décembre 2004 par la Faculté Libre de Théologie Réformée Aix-en-Provence. Charols/Aix-en-Provence : Éditions Excelsis / Éditions Kerygma, p. 41-57.
- Tillich, Paul (1999). *Le courage d'être*. Traduction (de l'anglais) et introduction de Jean Pierre LeMay. Paris/Montréal/Québec : Cerf/Labor et Fidès/PUL, 183 pages.
- Tillich, Paul (1963). *Systematic Theology*, Volume III. *Life in the Spirit. History and the Kingdom of God*. Chicago : The University of Chicago Press, 434 pages.

- Tillich, Paul (1955). *Biblical Religion and the Search for Ultimate Reality*. Chicago : The University of Chicago Press, 85 pages.
- Tillich, Paul (1951). *Systematic Theology*, Volume I. *Reason and Revelation. Being and God*. Chicago : The University of Chicago Press, 300 pages.
- Timmer, Daniel (2011). « Bible en accompagnement », dans *Dictionnaire de théologie pratique*, sous la direction de Christophe Paya en collaboration avec Bernard Huck. Charols : Excelsis, p. 148 à 154.
- Torrey, R. A. (1907). *Difficulties and alleged errors and contradictions in the Bible*. Chicago : The Bible Institute Colportage Association, 129 pages.
- Vigneault, Robert (1994). *L'écriture de l'essai*. Montréal : Essais littéraires l'Hexagone, 333 pages.
- Warfield, Benjamin Breckinridge (1979). *The Inspiration and Authority of the Bible*. Phillipsburg (N.J.) : The Presbyterian and Reformed Publishing Company, 446 p.
- Wells, Paul (2007). « Qui lui a donné le petit doigt doit lui donner aussi la main. Ernst Troeltsch (1865-1922) et la méthode historico-critique », dans *Texte et historicité. Récit biblique et histoire*. Actes du colloque universitaire organisé le 4 décembre 2004 par la Faculté Libre de Théologie Réformée Aix-en-Provence. Charols/Aix-en-Provence : Éditions Excelsis / Éditions Kerygma, p. 125-135.
- Wells, Paul (1997). *Dieu a parlé. La Bible, semence de vie dans le cœur labouré*. Québec : La Clairière, 276 pages.
- Wingender, Éric (1998). « L'église évangélique québécoise francophone à l'orée du XXI^e siècle : essai exploratoire sur une spiritualité à repenser », dans *L'identité des protestants francophones au Québec : 1834-1997*. Acte de colloque, 14 et 15 mai 1997, 65^e congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, Université du Québec à Trois-Rivières, sous la direction de Denis Remon, *Les cahiers scientifiques*, 94, Montréal, ACFAS, ix, p. 161-177.
- Young, Edward J. (1981). « Criticism, Old Testament », dans *Baker's Dictionary of Theology*. Grand Rapids : Baker Book House, p. 150-152.

ÉDITIONS DE LA BIBLE

- Alliance Biblique Universelle (2002). *La Nouvelle Bible Segond. Édition d'étude*. Villiers-le-Bel (France) : Alliance Biblique Universelle, 1894 pages.
- Alliance Biblique Universelle (1978). *La sainte Bible traduite d'après les textes originaux hébreu et grec. Nouvelle version Segond révisée avec notes, références et glossaires* (dite *Bible Colombe*). Première Édition. s.l. : Alliance biblique universelle, A.T. : 1297 p.; N.T. : 368 p.; glossaire : 32 p.; au total : 1697 pages.
- American Bible Society (1976). *Good News Bible. Today's English Version*. s.l. : Collins World, 408 pages.
- Cerf (2011). *La Bible. Notes intégrales. Traduction oecuménique TOB* (dite *TOB 2010*). 12^e édition 151^e mille. Paris : Cerf / Villiers-le-Bel : Bibli'O, 2765 pages.
- Cerf (1973). *La Bible de Jérusalem. La sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Nouvelle édition entièrement revue et augmentée*. Paris : Cerf, 1844 pages.
- Éditeurs de Littérature Biblique (1976). *Parole vivante. La Bible (Nouveau Testament) transcrite pour notre temps par Alfred Kuen. Synthèse des meilleures versions actuelles*. Chaussée de Tubize (Belgique) : Éditeurs de littérature biblique, a.s.b.l., 829 pages.
- Excelsis (2005). *Bible d'étude, version Semeur 2000*, Société Biblique Internationale. Charols : Excelsis, 2152 pages.
- Société Biblique de Genève (2007b). *MaBible.net avec le texte de la Segond 21*. Romanel-sur-Lausanne : Société Biblique de Genève, pages V1 à V32, p. 1 à 1632, pages N1 à N48, au total 1702 pages.
- Société Biblique de Genève (2007a). *La Bible avec notes de référence Segond 21. L'original, avec les mots d'aujourd'hui*. Romanel-sur-Lausanne : Société Biblique de Genève, 1572 pages.
- Société Biblique de Genève (2006). *La Sainte Bible avec commentaires de John MacArthur*. Traduite des textes hébreu et grec par Louis Segond, docteur en théologie. Nouvelle édition de Genève 1979. Romanel-sur-Lausanne : Société Biblique de Genève, 2302 pages.

